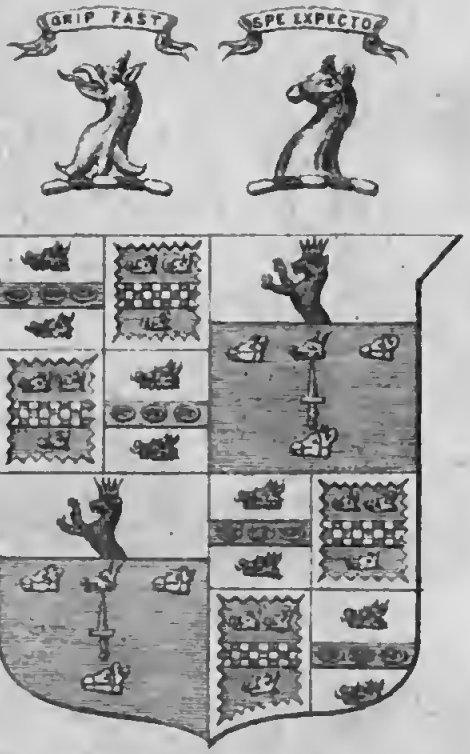


J. Forbes Leslie.

ROTHIE NORMAN.

No.

2211 f. 17

HISTOIRE
DES CELTES.
TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DES CELTES,

ET PARTICULIEREMENT

DES GAULOIS
ET DES GERMAINS,

Depuis les Tems fabuleux, juſqu'à la Priſe de Rome par les Gaulois.

Par SIMON PELLOUTIER, *Paſteur de l'Egliſe Françoiſe de Berlin, Membre & Bibliothécaire de l'Académie des Sciences, & Belles-Lettres de Pruſſe.*

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Par M. DE CHINIAC, *Avocat au Parlement.*

Antiquam exquirite Matrem. *Virg. Æneid. Il. 96.*

TOME TROISIEME.

A PARIS,
De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

21·7·1914

DISCOURS
OU
DISSERTATION
DE M. PELLOUTIER,

Qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris en 1742.

Εαὺ ἦς φιλομαθὴς ἔσῃ πολυμαθὴς. Iſocrat.

Si fueris ſtudioſus, fies eruditus.

ARGUMENT.

Le Sujet propoſé conſiſte à déterminer : *Quelles étoient les Nations Gauloiſes qui s'établirent dans l'Aſie mineure ſous le nom de* Galates : *En quel tems elles y paſſerent : Quelle étoit l'étendue du Pays qu'elles y occupoient : quelles étoient leurs Mœurs, leur Langue, la forme de leur Gouvernement : en quel tems ces Galates ceſſerent d'avoir des Chefs de leur Nation, & formerent un Etat indépendant.*

LE paſſage des Gaulois en Aſie eſt un événement célébre dans l'Hiſtoire ancienne. La terreur qu'ils

BODLEIAN LIBRARY OXFORD

donnerent aux Macédoniens qui, quelques années auparavant, avoient fait trembler l'Univers, les conquêtes rapides qu'ils firent dans l'Asie mineure, les contributions qu'ils tirerent, pendant près d'un siècle, de tous les Peuples établis en deça du Mont-Taurus, la valeur avec laquelle ils résisterent à plusieurs Puissances qui s'étoient unies pour les accabler; tout cela leur donna une grande réputation, & fit qu'on se souvint long-tems de l'arrivée de ces nouveaux hôtes. Il est fâcheux que nous ayons perdu l'Ouvrage de Démétrius de Byzance, qui, au rapport de Diogene Laerce (1), avoit décrit en treize Livres le passage des Gaulois d'Europe en Asie. Je ne doute pas que les Historiens qui nous restent, & que j'aurai occasion de citer, n'eussent profité de son travail; mais comme ils différent entre

(1) Diogen. Laert. lib. V. S. 83.

eux ſur pluſieurs articles eſſentiels, il y a toute apparence qu'ils ont puiſé auſſi dans d'autres ſources. Sans entreprendre de relever toutes les inexactitudes qui leur ont échappé, & de concilier pluſieurs contradictions ſenſibles où ils ſont tombés, je me contenterai de rapporter ce que l'on peut dire de plus eſſentiel & de plus certain ſur le Sujet propoſé.

CHAPITRE PREMIER.

ON demande 1°. *Quelles étoient les Nations Gauloiſes qui s'établirent dans l'Aſie mineure ſous le nom de* GALATES.

Les Nations Gauloiſes qui paſſerent dans l'Aſie mineure quarante-cinq à quarante-ſix ans après la mort d'Alexandre-le-Grand, étoient ſorties tout nouvellement des Contrées qui ſont au Midi du Danube & au

Nord-Oueſt de la Gréce. Effectivement ces Contrées étoient remplies d'une infinité (1) de Peuples Gaulois ou Galates. C'eſt ſous ce dernier nom que les Grecs les déſignoient ordinairement, au lieu qu'ils ſe donnoient eux-mêmes le nom de Celtes (2). De ce nombre étoient les Scordiſces, les Baſtarnes, les Boïens, les Tauriſces, les Japodes & pluſieurs autres. Les Scordiſces, que tous les Anciens reconnoiſſent pour un Peuple Celte (3), ou Gaulois, étoient mêlés en pluſieurs endroits avec les Thraces & les Illyriens (4). Ceux qui demeuroient dans l'Illyrie avoient leurs établiſſemens (5) du côté du Mont-Claude & de la Ville de Segeſte, le long du Noarus & de

(1) Strabo VI. p. 289. VII. p. 296. 304.
(2) Pauſan. Attic. cap. 3. p. 10.
(3) Strabo VII. 293. 315. Juſtin. XXXII. 3.
(4) Strabo VII. 313. 318.
(5) Plin. III. 25. p. 384. Strabo VII. 313.

quelques autres petites rivieres. Ceux que l'on comptoit parmi les Thraces occupoient les Terres (6) qui ſont au confluent du Danube & de la Save, & avoient pour voiſins les Méſiens, les Triballes & les Dardaniens. Juſtin aſſure (7) que ces derniers avoient pris eux-mêmes le nom de Scordiſces. Je doute de la vérité du fait, & j'ai beaucoup de penchant à croire que le nom de Scordiſces étoit un ſobriquet que les Grecs leur donnoient (8), parce qu'ils ſentoient tous l'ail (9) dont ils faiſoient un grand uſage. Quoiqu'il en ſoit, les Scordiſces étoient du nombre des Peuples Celtes qui firent irruption dans la Gréce ſous la conduite de Brennus. Je ne

(6) Juſtin. XXXII. 3. Appian. Illyr. p. 1195. Strabo VII. 313. 318.

(7) Juſtin. XXXII. 3.

(8) Heſychius Lexic. Iſid. Hiſpal. Gloſſar. p. 30.

(9) *Voy.* ci-deſſous note (29).

doute pas qu'ils n'ayent même été les Chefs de l'expédition. Après la défaite des Delphes, les uns tirerent du côté de la Thrace (10) ; & les autres, qui faiſoient, ſelon les apparences, le plus grand nombre, retournerent (11, dans le Pays qui eſt au confluent de la Save & du Danube, d'où ils mirent long-tems à contribution toutes les Provinces voiſines (12).

Les Baſtarnes étoient un autre Peuple Gaulois de la Contrée. Mêlés en pluſieurs endroits avec les Thraces (13), ils avoient cependant la plûpart de leurs établiſſemens au-delà du Danube (14). Ti-

(10) Juſtin. XXXII. 3.

(11) Juſtin. XXXII. 3. Athen. VI. 174.

(12) Strab. VII. 318. Athen. VI. 174. Livius XLI. 19. Epitome 56. 63. Eutrop. IV. 10. Flor. III. 4. Sext. Ruf. cap. 9.

(13 Strabo VII. 296.

(14) Excerpt. ex Diod. Sic. XXVI. pag. 313. Plutarch. Paul. Æmil. Tom. I. pag. 259. Livius

te-Live remarque (15) qu'ils avoient la même Langue & les mêmes Coutumes que les Scordiſces : &, ſelon les apparences, ils reçurent leur nom du grand nombre de chariots ſur lequel ils traînoient après eux leurs femmes, leurs enfans & leur bagage.

Les Boïens, les Tauriſces & les Japodes (16) étoient auſſi des Peuples Gaulois qui avoient leur demeure dans l'Illyrie. Les Japodes demeuroient (17) le long de la Mer Adriatique entre les Carnes & les Iſtriens. Mais leur Pays s'étendoit delà fort en avant dans les Terres. Les Tauriſces (18), qui reçurent enſuite le nom de Noriciens, étoient établis

XLIV. 26. Polyb. p. 883. Strabo II. 128. 129. VII. 306. Oroſ. lib. IV. cap. XX. p. 231.

(15) Tit. Livius XL. 57.

(16) Strabo IV. 207. VI. 289. VII. 293. 296. 313. 315. Juſtin. XXX. 3.

(17) Plin. III. 5. 24.

(18) Plin. III. 20. p. 376.

au-deſſus des Japodes, & ſéparés des Scordiſces (19) par une Montagne que l'on appelloit, du tems de Pline, le Mont-Claude. Les Boïens (20) étoient voiſins des Tauriſces & mêlés avec eux en pluſieurs endroits. C'eſt de quelqu'un de ces Peuples qu'il faut entendre le paſſage de Strabon, qui dit: (21) que, » pendant l'expédition qu'Alexandre-le-Grand entreprit contre les » Gétes, ce Prince reçut une Ambaſſade des Celtes établis près de » la Mer Adriatique qui lui demanderent ſon amitié. « Il en eſt de même du paſſage de Diodore de Sicile, qui nous apprend (22) » qu'Alexandre-le-Grand, étant arrivé à » Babylone, y trouva un grand nombre d'Ambaſſadeurs envoyés par

(19) Plin. III. 25. p 384. Strab. VII. 313-318.
(20) Plin. III. 24. p. 384. Strabo V. 213.
(21) Strab. VII. 301. Arrian. Exped. p. 11.
(22) Diod. Sic. lib. XVII. p. 623.

» les Carthaginois, les Grecs & les » Illyriens, par les Peuples établis » le long de la Mer Adriatique, par » les Thraces & par les Gaulois leurs » voiſins qui commencerent alors » d'être connus par les Grecs. « Autant que je puis en juger, les Gaulois qui envoyerent cette double Ambaſſade étoient les Scordiſces. La premiére fut dépêchée par les Scordiſces de l'Illyrie, & la ſeconde par ceux qui étoient voiſins de la Thrace.

Je ne doute pas que les Gaulois qui allerent s'établir dans l'Aſie mineure ne ſe fuſſent détachés des diverſes Nations dont je viens de parler. Ils portoient cependant des noms tous différens. Il faut en dire la raiſon. Nous verrons bientôt que Brennus raſſembla de tous côtés un grand nombre de Gaulois qui ſortirent avec lui de leur Pays pour faire irruption en Gréce. Lorſque l'Ar-

mée fut parvenue aux frontiéres de la Dardanie, il s'en ſépara un corps de vingt mille hommes, qui paſſerent du côté de Byſance & delà en Aſie. Il y avoit dans ce corps d'Armée des Troupes de trois différentes Nations Gauloiſes, ſçavoir des Tectoſages, des Trocmes & des Toliſtoboïens.

Le nom de Tectoſages ou de Teutons étoit commun autrefois à tous les autres Peuples Celtes. Ils le portoient en conſidération de leur origine qu'ils rapportoient au Dieu *Teut*. Ils appelloient ce Dieu *Teutât* (23) ou *Teutar*, le Pere *Teut*, parce qu'ils le regardoient comme le Créateur des hommes & des Dieux; ils ſe nommoient eux-mêmes *Teutons* ou *Tectoſages* (24); ils prétendoient ex-

(23) *Teut*, eſt le nom du Dieu; *Tad*, ſignifioit *Pere*, dans la Langue Celtique.

(24) *Teutſah* ou *Teutſohn*, ſignifie *fils de Teut*. c'eſt de ces mots que les Grecs & les Latins ont fait ceux de *Teutones*, *Teutoſages*, *Tectoſages*, &c.

primer de cette manière la nobleſſe de leur origine. Ainſi il y avoit des Tectoſages (25) dans le Languedoc: *Volſcæ Tectoſages* (26). Il y en avoit en Allemagne (27). Il y en avoit enfin en Thrace & en Illyrie. Ces derniers ſoumirent la plus grande partie de l'Armée que Brennus (28) conduiſit en Gréce, & je penſe qu'ils étoient le même Peuple que les Scordiſces. Les Grecs les appelloient *Scordiſces* (29), mangeurs d'ail, au lieu qu'ils ſe donnoient eux-mêmes le nom de *Tectoſages*.

A l'égard des Trocmes & des Tholiſtoboïens, Strabon prétend (30) que ces deux Peuples portoient le nom des Généraux qui les commandoient lorſqu'ils paſſerent en Aſie.

(25) Strabo IV. 187.
(26) *Volcæ*, Peuple.
(27) Cæſar VI. 24.
(28) Strabo IV. 187. 188. Juſtin. XXXII. 3.
(29) Du Grec, ὀκόροδον, *ail*.
(30) Strabo XII. 566.

La raiſon ſur laquelle il ſe fonde, c'eſt (31) qu'on ne trouvoit, ni en-déçà, ni au-delà des Alpes, ni dans les Alpes mêmes, aucun Peuple qui portât le nom de Trocmes ou de Toliſtoboïens. Mais cette conjecture eſt détruite par une raiſon bien plus forte : il eſt ſans exemple qu'aucun Peuple Gaulois ſe ſoit jamais approprié le nom de ſes Généraux.

Je crois pouvoir dire quelque choſe de plus ſatisfaiſant ſur la domination de ces Peuples. On voit dans Pauſanias (32) que Brennus, qui brûloit d'envie de retourner en Gréce, & qui comptoit d'en rapporter un riche butin, ſe rendit dans toutes les Aſſemblées générales des Gaulois pour les ſolliciter à entreprendre une nouvelle expédition contre les

(31) Strabo IV. 187.
(32) Pauſan. Phoc. XIX. p. 844.

Grecs. Ces répréſentations furent ſi efficaces qu'il ſortit de ſon Pays avec une Armée de plus de 150000 hommes de pied qui, aſſurement, n'avoient pas été tirés de la ſeule Nation des Scordiſces ou des Tectoſages. Les Scordiſces avoient pour voiſins, à l'Orient, les Thraces, &, à l'Occident, les Boïens. Ce ſont là les deux Peuples dont il ſe joignit quelques Cantons à l'Armée de Brennus. Les Trocmes, qu'Etienne de Byſance nomme auſſi *Trocmeni* & le Concile de Chalcédoine *Trocmades* (33), étoient des Thraces. Effectivement les Thraces étoient un Peuple Celte ou Gaulois. Florus l'inſinue. Il dit (34) que les Scordiſces étoient les plus féroces des Thraces. Il ne me ſeroit pas difficile de le prouver, ſi je ne craignois de paſſer les bor-

(33) Steph. de Urb. p. 719. Concil. Chalced. in ſubſcriptionib. Tom IV. p. 87.

(34) Florus III. 4.

nes preſcrites à cette diſſertation. Il ſuffira de remarquer ici que le nom de Thraces que les Grecs prononçoient par un *è*, θρηΐκιοι, ou θρηικες, & les gens du Pays par un *o*, *Throken*, ſignifioit les traineurs. Ils portoient ce nom dérivé de celui de *Treeken* tirer, traîner, parce que c'étoient anciennement des Nomades qui traînoient après eux ſur des chariots leurs femmes & leurs enfans. *Trocmeni*, *Trock-Manner*, ſignifioit des hommes Thraces, *Trocmad* ou *Trocmag* déſigne le Canton Thrace, ou, comme nous le dirions, le Diocèſe de l'Evêque qui ſouscrivit aux décrets du Concile de Chalcédoine.

Quant au nom de *Tholiſtoboïens*, *Tho liſto-Bojen* (35) ſignifioit les derniers Boïens. C'étoit, ſelon les ap-

(35) *Tho*, eſt l'article *liſt*, au pluriel *liſte* ou *liſto*, en Allemand *letzt*, dernier. Les Grecs ont retenu ce mot de l'ancienne Langue, λοίσθος, dernier.

parences, le nom d'un Canton que les Boïens avoient à l'extrêmité de leur Pays, du côté des Scordiſces, & dont les Habitans, perſuadés par Brennus, le ſuivirent dans l'expédition qu'il entreprit contre la Gréce. Les Anciens conviennent aſſez généralement que tous les Peuples Celtes, qui paſſerent de la Pannonie en Gréce & en Aſie, ſortoient originairement des Gaules (36). Partis des extrêmités de l'Océan (37), ils avoient paſſé dans la forêt Hercynie (38), d'où ils étoient enfin deſcendus en Pannonie (39). La choſe n'eſt pas impoſſible. Des Peuples Nomades, qui n'avoient point de demeure fixe, ont pu paſſer facilement d'un

(36) Epit. lib. 63. Suid. Tom. I. p. 464. Steph. de Urb. p. 712. Cicero pro Fontej. cap. 20. Strabo IV 187. T. Liv. XXXVIII. 17.

(37) Pauſan Phoc. XX. p. 846. Juſtin. XXV. 4. XXXII. 3

(38) T Liv V. 34. Cæſar VI. 24.

(39) Juſtin. XXIV. 4.

lieu à un autre, & ſe tranſporter, au bout de deux ou de trois ſiécles, des bords de la Mer Océane juſqu'aux côtes du Pont-Euxin. Il y a cependant deux raiſons qui rendent le fait fort problématique.

La premiére, c'eſt l'inexactitude des Hiſtoriens qui parlent de cette migration des Gaulois. En oppoſition les uns avec les autres, ils ſont ſouvent en contradiction avec eux-mêmes. 1°. L'opinion commune eſt que les Tectoſages vinrent d'abord des Gaules dans la forêt Hercynie, & qu'ayant enſuite paſſé le Danube, ils s'établirent en Pannonie. Cependant Jules-Céſar aſſure (40) que les Tectoſages, qui s'étoient établis autour de la forêt Hercynie, n'avoient jamais quitté cette Contrée, qu'ils occupoient encore de ſon tems. 2°. Juſtin dit (41) que les

(40) Cæſar VI. 24.
(41) Juſtin. XXIV. 8.

Gaulois périrent tous dans la déroute de Delphes & qu'il n'en échapa pas un ſeul homme de toute leur Armée. Diodore de Sicile & Pauſanias (42) confirment la même choſe. Juſtin ne laiſſe pas d'aſſurer auſſi (43) qu'après la mort de Brennus, une partie des Gaulois paſſa en Aſie, & l'autre en Thrace, d'où ils retournerent dans leur ancienne Patrie, c'eſt-à-dire, en Languedoc. 3°. Juſtin remarque encore (44) que les Gaulois ne purent s'emparer du Temple de Delphes qu'Apollon défendit d'une manière toute miraculeuſe contre les Barbares. Cependant cet Hiſtorien dit ailleurs (45) : que les richeſſes immenſes que le Conſul Cépion, trouva dans un

(42) Excerpta ex Diod. Sic. lib. XXII. ap. Hoeſchel. in Excerpt. Legat p. 157. Paulan. Arcad. X. 620.

(43) Juſtin. XXXII. 3.

(44) Juſtin. XXIV. 8.

(45) Juſtin. XXXII. 3.

Lac ſacré de la Ville de Toulouſe, étoient le Tréſor même de Delphes que les Tectoſages avoient jetté dans ce Lac pour ſe délivrer de la malédiction qui y étoit attachée. Je ſuis bien trompé ſi ce ne fut pas ce tréſor que l'on trouva à Toulouſe dans un Lac ſans ſçavoir comment il y avoit été apporté, ce qui fit croire que c'étoit un tréſor maudit que l'on avoit enlevé à Apollon, quoi qu'il ſoit conſtant que les Gaulois (46), qui rendoient un culte religieux aux Génies qu'ils plaçoient dans l'élement de l'eau, jettoient par cette raiſon, dans leurs Lacs ſacrés, de l'or & de l'argent avec les prémices de tout ce qu'ils avoient de plus précieux.

L'autre raiſon qui rend la migration des Peuples Gaulois, dont il s'agit, fort problématique, c'eſt que

(46) Poſſidonius ap. Strabon. IV. 188. Gregor. Turon. de gl. Confeſſ. cap. 2.

les Anciens n'ont guères connu l'étendue des Pays que les Nations Celtiques ou Gauloiſes occupoient autrefois. Les Gaulois voiſins de Marſeille ſont les premiers qui ayent été connus, tant par les Grecs, que par les Romains. La Germanie, qui fourmilloit d'une infinité de Peuples Celtes, demeura parfaitement inconnue juſqu'au tems de Jules-Céſar & d'Auguſte ſon ſucceſſeur. Quand on vit ſortir de la Pannonie des eſſains de Gaulois, on jugea qu'ils ſortoient des Gaules voiſines de Marſeille. Les noms de Tectoſages & de Toliſtoboïens ſervirent à confirmer cette conjecture, parce qu'il y avoit dans le Languedoc une Cité appellée *Toloſa* & un Peuple qui portoit le nom de Tectoſages. Mais ſi l'on avoit ſçu qu'il y avoit des Teutons, des Teutonaires & des Tectoſages en Allemagne, en Italie, en Pologne, en

Hongrie, & juſques dans le fond du Nord ; ſi l'on avoit ſçu encore que les Baſtarnes qui occupoient de vaſtes Contrées au-delà du Danube, étoient le même Peuple que les Gaulois Scordiſces, on auroit compris que les Nations, Celtes ou Gauloiſes, rempliſſant autrefois toute l'Europe, il n'étoit pas naturel de faire ſortir du Languedoc les Gaulois de la Pannonie qui étoient établis dans ces Contrées depuis un tems immémorial auquel l'Hiſtoire de l'Europe ne remonte point.

Quoiqu'il en ſoit de cette queſtion qu'il ne m'importe pas de décider, deux choſes ſont certaines. La premiére, c'eſt que les Tectoſages, les Trocmes & les Toliſtoboïens, qui allerent s'établirdans l'Aſie mineure, étoientdes Peuples Gaulois. Diodore de Sicile & Appien en ſont, à la vérité, des Cimbres ; mais l'un & l'autre reconnoiſſent

que ces Cimbres étoient un Peuple Celte ou Gaulois. Le premier dit (47) que » les plus féroces des Gau-» lois ſont ceux qui demeurent vers » le Septentrion, dans le voiſinage » de la Scythie : qu'il y en a qui paſ-» ſent pour Antropophages, comme, » par exemple, les Bretons qui occu-» pent l'Irlande ; qu'on prétend que » ce Peuple vaillant & féroce avoit » autrefois ravagé l'Aſie ſous le nom » de Cimmériens, & qu'il reçut en-» ſuite le nom de Cimbre, parce » qu'il étoit fort adonné au vol & » au brigandage. « Il ajoute enſuite (48) : » Ce ſont ceux qui ont pris » Rome, pillé le Temple de Del-» phes, impoſé des tributs à une » grande partie de l'Europe & de » l'Aſie, où s'étant établis dans les » Pays des Peuples qu'ils avoient » vaincus, ils reçurent le nom de

(47) Diod. Sic. V. 214.
(48) *Ibid.*

» Gallo-Grecs. « Appien dit auſſi (49) que les Autariens, qui étoient un Peuple de l'Illyrie, encoururent l'indignation d'Apollon pour avoir pillé le Temple de Delphes avec les Celtes appellés Cimbres. L'autre fait, qui eſt auſſi conſtant, c'eſt que les Peuples Gaulois, qui paſſerent dans l'Aſie mineure, ſortoient tout recemment des Contrées qui ſont au Midi du Danube & qui reçurent enſuite le nom de Pannonie. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de les ſuivre dans leur marche. Se tournant d'abord vers le golfe de Veniſe (50), ils ravagerent toutes les Provinces de l'Illyrie qui s'étendent le long de la Mer juſqu'à la Macédoine, & ſe répandirent enſuite dans la Peonie & dans la Thrace. Ceux d'entre eux (51) qui retournerent ſur

(49) Appian. Illyr. p. 1196.

(50) Juſtin. XXIV. 4. Pauſan. Attic. cap. IV. p. 10. Tit. Liv. XXXVIII. 17.

(51) Juſtin. XXXII. 3. Athen. VI. 174.

leurs pas, allerent s'établir au confluent du Danube & de la Save. C'eſt delà par conſéquent qu'ils étoient partis.

Il ne faut pas oublier ici, qu'outre les Tectoſages, les Toliſtoboïens & les Trocmes, Pline & Solin (52) font encore mention de trois autres Peuples Gaulois qui étoient établis dans le milieu de l'Aſie mineure. Les *Voturi*, les *Ambitui* & les *Teutobodiaci*; mais ce ſont là manifeſtement les noms de trois Cantons ou de trois Tributs des Gaulois. *Voturi*, en Tudeſque *Voter* ou *Vater*, ſignifie les Peres, les Vieillards. C'eſt le nom d'un Canton où l'on avoit placé les hommes âgés & décrépits qui n'étoient point propres pour la Guerre. *Ambitui*, *Amb-Tui* (53), *Umb-Tui*,

(52) Plin. V. 32. p. 626. Solin. LIII. p. 324.

(53) L'αμφι des Grecs ſignifie la même choſe que le *Am* ou *Um* des Tudeſques. (Memnon. cap. 20.)

ſignifie le Canton voiſin de *Tices*, Ville de Paphlagonie & alliée des Gaulois (54). Les *Teutobodiaci* faiſoient partie des Tectoſages. *Teut-Boden* ſignifie en Tudeſque Pays, terroir, fond de *Teut*. C'eſt encore le nom d'un Canton que l'on appelloit ainſi, ſoit parce qu'il étoit occupé par des Tectoſages, c'eſt-à-dire, par des enfans de *Teut*, ſoit parce qu'il étoit conſacré au Dieu *Teut* qui pouvoit y avoir un Sanctuaire, avec des terres & des eſclaves qui en dépendoient.

CHAPITRE II.

IL s'agit de déterminer préſentement, *dans quel tems les Nations Gauloiſes, dont je viens de parler, paſſerent dans l'Aſie mineure.* La choſe ne ſera

(54) Plin. lib. VI. cap. 2 Pompon. Mela lib. I. cap. 19. p. 34. Memnon. cap. 17. 20 Pauſan. Phoc. Urbis Conditæ an. 475. Ante C. 278.

pas

pas difficile. Mais il faut expoſer premiérement ce qui les obligea à ſortir de leur Pays, & comment ils conçurent le deſſein de paſſer en Aſie.

Les Gaulois, dont j'ai fait mention, ſe trouvoient fort à l'étroit dans leur pays, & n'y pouvoient plus ſubſiſter à cauſe du nombre des Habitans (1). Ils voyoient la Macédoine extrêment affoiblie, tant par les Armées nombreuſes qu'Alexandre-le-Grand en avoit tirées pendant ſa vie, que par les Guerres civiles (2) dont elle avoit été le Théatre depuis la mort de ce Prince. Ils ſçavoient enfin que les Troupes Gauloiſes (3) étoient

(1) Liv. XXXVIII. 16. Memnon. ap. Photium n. 224 cap. 15.

(2) C'eſt la remarque d'Euſebe. Il dit que les Gaulois attaquerent ſouvent la Macédoine & la ravagerent, parce que pluſieurs Princes s'emparerent dans ce tems-là de ce Royaume, & en furent chaſſés peu de tems après; ce qui favoriſoit les incurſions des Barbares. *Euſeb. Chron. Grac. p.* 58. *& ſeq.*

(3) Polyæni Stratag. lib. IV. cap. 6. 8. & ſeq.

recherchées par les ſucceſſeurs d'Alexandre, & leur rendoient de grands ſervices. Par toutes ces raiſons ils réſolurent de tenter quelque choſe par eux-mêmes, & ſe rendirent aux ſollicitations de leurs Chefs qui les flattoient de l'eſpérance de ſoumettre la Macédoine & la Gréce, ou, au moins, de rapporter un butin conſidérable d'un Pays qui s'étoit enrichi des dépouilles de l'Aſie. Remplis de cette eſpérance, ils ſortoient de leur Pays avec des Armées nombreuſes, & cela pendant trois années conſécutives. Leur premiére expédition tombe ſur la derniere année de la CXXIVe. Olympiade (4). » Ils » ſortirent, dit Pauſanias (5), de » leurs frontieres ſous la conduite de » Cambaules. Arrivés en Thrace, ils » n'oſerent paſſer plus avant parce

(4) An de Rome 472. avant J. C. 281. Pauſan. Phoc XIX. p. 856. 857.

(5) Pauſan. Phoc. XIX. p. 843.

BODLEIAN LIBRARY

» qu'ils comprirent que leur Armée » étoit trop foible pour faire tête » aux Peuples de la Gréce. « Les Gaulois entreprirent une ſeconde expédition l'année ſuivante qui fut la premiére de la CXXVe Olympiade (6). Pauſanias la rapporte en ces termes (7) : » Les Celtes réſolurent » de porter de nouveau la Guerre » dans les Pays étrangers, & ils y » furent ſurtout pouſſés par ceux » qui, ayant fait la campagne l'année » précédente ſous Cambaules, ſou» haitoient beaucoup d'avoir une » nouvelle occaſion de piller. Il s'aſ» ſembla là deſſus une groſſe Armée » d'Infanterie & de Cavalerie. On » la partagea en trois corps diffé» rens, & on aſſigna à chacun de ces » corps le Pays qu'il devoit atta» quer. Cerethrius eut le comman-

(6) An de Rome 473. avant J. C. 280.

(7) Pauſan. Phoc. XIX. p. 843. *Voy.* auſſi Juſtin XXIV. 5.

» dement des troupes qui devoient » marcher contre les Thraces & les » Triballes. Brennus & Acichorius » commanderent celles qui devoient » entrer dans la Péonie (8). La » troiſiéme Armée, commandée par » Belgius, ſe tourna du côté de l'Il- » lyrie & de la Macédoine où re- » gnoit alors Ptolomée appellé Ce- » raunus. Belgius lui livra bataille, » & Ptolomée périt avec un grand » nombre de Macédoniens (9). Dans

(8) Prideaux a mis auſſi la Pannonie pour la Péonie qui étoit une Province voiſine de la Macédoine. D'ailleurs il ne diſtingue pas aſſez clairement cette expédition de celle de l'année ſuivante. *Hiſt. des Juifs II. Part. Livre I.* 39.

(9) Le P. Petau *Rat. Temp. lib. III. p.* 150. qui a auſſi pris la Pannonie pour la Péonie, prétend que Ptolomée fut tué l'an 4 de la CXXIVe. Olympiade. Effectivement Polybe, qu'il cite, dit *lib. I. p.* 148. *&* 155. que « Ptolomée fils de Lagus, » Lyſimachus, Seleucus & Ptolomée Ceraunus » moururent tous vers la fin de la CXXIVe. Olympiade ». Mais le calcul de Pauſanias eſt plus juſte. Ptolomée Ceraunus commença à régner, ſelon Euſébe, l'an 4 de la CXXIVe. Olympiade. Il régna 17 mois. *Euſeb. Chron. Grac. p.* 63. Il ne peut donc

» cette ſeconde expédition, *ajoute* » *Pauſanias* (10), non plus que » dans la premiére, les Celtes n'oſe- » rent pas attaquer la Gréce. Lorſ- » qu'ils furent de retour dans leur » Pays, Brennus ne ceſſa de ſolliciter » le Peuple, dans les Aſſemblées gé- » nérales, & les Grands, dans les con- » verſations particulieres, à entre- » prendre une nouvelle expédition » contre les Grecs. Il leur repréſen- » toit que la Gréce étoit hors d'é- » tat de faire la moindre réſiſtance, » que le Particulier y étoit opulent, & » que les Temples étoient remplis des » préſens offerts aux Dieux du Pays. « Polioenus ajoute ici une particularité qui mérite d'être rapportée (11). » » Brennus produiſit dans les Aſſem- » blées du Peuple des priſonniers

être mort que l'année ſuivante, c'eſt-à-dire la première année de la CXXVe. Olympiade.

(10) Pauſan. Phoc XIX. p. 843-844.

(11) Polyœnus Strag lib. VII. c. XXXV. n. 1.

» Grecs, &, faiſant tenir des Soldats » Gaulois qui étoient grands, de bonne mine & bien armés, auprès de ces » étrangers qui étoient petits, foibles & mal habillés, & qui avoient » la tête raſée, il diſoit à ſes compatriotes : *Nous qui ſommes des* » *hommes ſi grands & ſi forts, craindrons-nous de faire la guerre à des* » *gens ſi petits & ſi foibles ?* « Continuons d'écouter Pauſanias (12). » Les Gaulois s'étant rendus aux repréſentations de Brennus, celui-ci s'aſſocia pour le commandement » de l'Armée Acichorius & pluſieurs autres grands Seigneurs de la » Nation. Ils leverent enſemble une » Armée dans laquelle il y avoit » 152000 hommes d'Infanterie & » 20400 Cavaliers (13). « La plus

(12) Pauſan. Phoc. XIX. p. 843-844.

(13) Diodore de Sicile ne met que 150000 hommes d'Infanterie, 10000 de Cavalerie & 2000 chariots. (Excerpta ex Diod. Sic. lib. XXII.

grande partie de cette belle Armée périt en Gréce avec Brennus qui la commandoit. Ce fut moins par les mains de l'ennemi, que par l'yvrognerie & le peu de diſcipline du Soldat. Cette déroute que l'on appelle communement la *défaite de Delphes*, parce que ce fut là que les Gaulois reçurent le plus grand échec, arriva la ſeconde année de la CXXVe Olympiade (14).

Ce fut l'année ſuivante, la 3e de la CXXVe Olympiade (15), que les Gaulois paſſerent dans l'Aſie mineure, & il faut montrer préſentement comment ils y furent attirés. Lorſque les Gaulois que Brennus conduiſoit ſe furent avancés dans les Pays des Dardaniens (16), il s'éleva une ſédi-

---

ap. Hoeſcel. in Excerpt. Legat. p. 157.) Suidas dit 300000 hommes. (Suid Tom. I. p. 464.)

(14) Pauſan. Phoc. XIX. p. 856-857.

(15) Pauſan Phoc. Ibid.

(16) Tit. Liv. XXXVIII. 16. Suid. T. I. p. 464.

tion dans l'Armée. Les mutins s'en détacherent au nombre de 20000 & tirerent du côté de la Thrace maritime, d'où ils paſſerent en Aſie ſous les ordres de deux petits Rois nommés Léonorius & Lutarius. Dès qu'ils eurent fait le trajet, Comontorius (17) mena en Thrace une nouvelle Armée compoſée de Gaulois qui avoient échappé à la défaite de Delphes. Cette Armée, qui devoit être conſidérable, mit à contribution la Ville de Byſance & toute la Thrace voiſine du Pont-Euxin: elle demeura en poſſeſſion de ces conquêtes depuis le regne de Comontorius juſqu'à celui de Cavarus qui fut exterminé par les Thraces avec tous les Gaulois qui lui obéiſſoient. Comme cette ſeconde Armée ne ſe mêla point avec la pre-

(17) Polyb. lib. IV. p. 313. 314. Valeſii Excepta ex Polyb. p. 26. & not. p. 4.

miére (18),& qu'elle ne quitta point l'Europe, il n'eſt pas néceſſaire que je m'y arrête. Je viens donc aux vingt-mille Gaulois qui avoient pour Chefs Léonorius & Lutarius.

» Faiſant la Guerre, dit Tite-Li-» ve (19), aux Peuples qui leur ré-» ſiſtoient, impoſant des tributs à » ceux qui demandoient la paix, ils » pénétrerent juſqu'à Byſance, & ti-» rerent des contributions de toutes » les côtes de la Propontide, s'étant » rendus Maîtres des Villes de la » Contrée. Se trouvant ainſi dans le

(18) Il paroît par un paſſage de Polybe, cité not. précéd, que Florus *II.* 11. Pauſanias *Attic. cap.* 4. *p.* 11. & Juſtin *XXXII. cap.* 3. ſe trompent lorſqu'ils font paſſer en Aſie les Gaulois qui avoient échappé à la défaite de Delphes. Prideaux ſe trompe auſſi lorſqu'il dit *Hiſt. des Juifs Part. II. Liv. I. p.* 40. que « Léonor & Lutaire ſe rendi-» rent maîtres de Byſance ». Il falloit dire que les Byſantins ſe racheterent du pillage de leurs terres en payant de groſſes contributions à Comontorius, car la Ville de Byſance ne fut point priſe par les Gaulois.

(19) Liv. XXXVIII. 16.

» voiſinage de l'Aſie, & ayant enten-
» du vanter la fertilité de ſes terres,
» il leur prit envie d'y paſſer. Cette
» envie augmenta, lorſqu'ayant pris
» par ſtratagême la Ville de Lyſima-
» chia, & ſoumis toute la Cherſo-
» neſe, ils furent deſcendus juſqu'à
» l'Helleſpont. Ne ſe voyant plus ſé-
» parés de l'Aſie que par un petit
» détroit, & ayant ce beau Pays
» ſous les yeux, ils deſirerent avec
» ardeur d'y paſſer & envoyerent
» une députation à Antipater qui
» commandoit dans cette Contrée
» pour traiter avec lui du paſſage.
» La négociation n'allant pas auſſi
» vîte qu'ils l'avoient eſpéré, il s'é-
» leva une nouvelle ſédition entre
» ces petits Rois. Léonorius retour-
» na ſur ſes pas, avec la plus grande
» partie de l'Armée, & revint à By-
» ſance. Lutarius prit aux Macedo-
» niens deux vaiſſeaux couverts &
» trois barques : Antipater les lui

» avoit envoyés ſous prétexte d'Am-
» baſſade, mais leur miſſion ſe bor-
» noit à l'épier. Ayant embarqué
» ſucceſſivement ſes troupes ſur ces
» bâtimens auxquels il faiſoit faire
» le trajet jour & nuit, Lutarius
» paſſa en peu de jours en Bithynie
» avec tout ſon monde. Peu de
» tems après, Léonorius paſſa auſſi
» la Mer à Byſance avec le ſecours
» de Nicoméde, Roi de Bythinie.
» les Gaulois ſe réunirent & prête-
» rent ſecours à Nicoméde dans la
» guerre contre Zibœas qui tenoit
» une partie de la Bithynie. Zibœas
» ne put réſiſter à leurs armes : il
» fut vaincu, & toute la Bythinie
» paſſa ſous la domination de Nico-
» méde «.

On trouve dans le paſſage de Tite-Live, que je viens de rapporter, pluſieurs particularités dont les autres Hiſtoriens ne font aucune mention; mais il avance auſſi un fait qui

eſt contredit par Memnon, dont Photius nous a donné des extraits. Selon Tite-Live, les Gaulois paſſerent en Aſie à deux repriſes. D'abord Lutarius paſſa l'Helleſpont avec les Troupes qui étoient ſous ſon commandement. Enſuite Léonorius traverſa le Boſphore à Byſance ſur une flotte que Nicoméde avoit envoyée pous le recevoir avec ſes Gaulois. Memnon, au contraire, aſſure (20) que les Gaulois tenterent pluſieurs fois de paſſer en Aſie, mais qu'ils en furent toujours empêchés par la flotte des Byſantins, juſqu'à ce que Nicoméde les tranſporta en vertu d'un traité dans lequel les Byſantins furent compris.

Je ne voudrois pas nier abſolument ce que dit Tite-Live du premier trajet des Gaulois, d'autant plus qu'il a ſuivi dans cette occa-

(20) Memnon. cap. 20.

ſion Polybe dont l'autorité eſt d'un très-grand poids. Pauſanias dit ailleurs (21) que les Gaulois paſſerent en Aſie comme ils purent ; ce qui convient au trajet de Lutarius, & non à celui de Léonorius qui s'embarqua ſur une flotte envoyée exprès pour le recevoir. Le même Pauſanias rapporte encore un de ces oracles forgés après coup (22) qui fait paſſer aux Gaulois le détroit de l'Helleſpont, ce qui ne peut s'appliquer auſſi qu'à Lutarius. Mais il y a toute apparence que le premier trajet des Gaulois en Aſie n'eut point de ſuite, & que Lutarius, ſe trouvant trop foible pour entreprendre quelque choſe par lui-même, revint en Europe. Au moins eſt-il certain qu'il fut du nombre des dix-ſept Chefs qui conclurent avec Nicoméde le traité en vertu duquel ce Prince

(21) Pauſan Athaic. VI. 537.
(22) Id. Phoc. XV. 833.

tranſporta les Gaulois en Aſie ſur ſa flotte. Voyons donc ce qui détermina Nicoméde à prendre les Gaulois à ſa ſolde en qualité de Troupes auxiliaires.

Nicoméde étoit fils de Zibéas ou Zipétes (23), Roi de Bythinie, qui avoit eu des démélés, & même une guerre ouverte, avec deux ſucceſſeurs d'Alexandre-le-Grand, ſçavoir Lyſimachus, Roi de Thrace, & Seleucus, Roi de Syrie. Après la mort de Seleucus, Antiochus Soter (24), ſon fils & ſon ſucceſſeur, détacha Patroclés, l'un de ſes Généraux, avec une bonne Armée, pour lui aſſurer la poſſeſſion de cette partie de l'Aſie mineure qui eſt en deçà du Mont-Taurus. Patroclés, ayant donné dans une ambuſcade que Zybœas lui dreſſa, y périt avec toutes ſes Troupes. Zibéas lui-même étant

(23) Memnon cap. 2.
(24) Id. cap. 16.

mort (25), peu de tems après, âgé de 76 ans, Nicoméde ſe vit ſur les bras un puiſſant ennemi dans la perſonne d'Antiochus (26) qui faiſoit des préparatifs, tant par Mer que par terre, pour attaquer la Bithynie. Outre ce redoutable adverſaire, Nicoméde s'en attira un autre par ſa cruauté. L'envie de régner ſeul, & d'empêcher qu'on ne le troublât dans la poſſeſſion de ſes Etats, le rendit, pour me ſervir des termes de Memnon, le bourreau de ſes freres qui étoient au nombre de trois. Il en fit aſſaſſiner deux. Zibéas, qui étoit le plus jeune, lui échappa & ſe rendit Maître d'une partie de la Bythinie: enſuite il attaqua vigoureuſement celle qui étoit demeurée ſous l'obéiſſance de ſon frere.

Pour réſiſter aux ennemis dont je viens de parler, Nicoméde fit un

(25) Memn. cap. 21.
(26) Id. cap. 17.

traité (27) avec la puiſſante Colonie d'Héraclée à laquelle il céda les Villes de Cierus, Tius & Thynis, & en obtint un ſecours de treize vaiſſeaux de guerre. Il ſe fortifia auſſi de l'alliance d'Antigonus Gonatas, (28) Roi de Macédoine, &, comme les Gaulois paſſoient alors pour les meilleures Troupes de l'Univers, il fit ſolliciter (29) Léonorius & Lutarius, qui ſe trouvoient avec leur Armée dans le voiſinage de Byſance, de venir s'établir en Aſie ſous certaines conditions qui furent acceptées. Le Traité que Memnon nous a conſervé porte en ſubſtance (30): » Que les Gaulois entretien-
» droient une amitié perpétuelle
» avec Nicoméde & ſes deſcendans:
» qu'ils ne fourniroient point de

(27) Memnon cap. 18.
(28) Id. cap. 19.
(26 Id. cap. 20.
(30) Ibid.

» Troupes ſans le conſentement de » Nicoméde à ceux qui pourroient » leur en demander, & qu'ils au- » roient avec lui les mêmes amis & » les mêmes ennemis : que les Villes » de Byſance, d'Héraclée, de Tius, » de Chalcédoine, de Ciere, & quel- » ques autres alliés de Nicoméde ſe- » roient compris dans l'alliance. « Le Traité ayant été ſigné (31) par Léonorius, par Lutarius & par quinze autres Chefs de l'Armée (32), Nicoméde reçut les Gaulois ſur ſa flotte, & les tranſporta en Aſie. Cela arriva l'an 3e. de la CXXVe Olympiade, 278 ans avant J. C. Démoclés étant Arconthe à Athénes (33).

(31) Strabo XII. 566.
(32) Memnon. cap. 20.
(33) Pauſan. Phoc. XIX. p. 856-857.

CHAPITRE III.

JE dois déterminer préſentement *l'étendue de Pays que les Gaulois occuperent dans l'Aſie mineure.*

Les Gaulois qui paſſerent en Aſie étoient au nombre de 20000 hommes (1); mais il y en avoit à peine dix mille qui fuſſent armés (2). Memnon dans un paſſage que l'Interprête Latin n'a point compris, remarque (3) » que les Habitans d'Hé» raclée & les Bythiniens, qui étoient » demeurés ſous l'obéiſſance de Ni» coméde, fournirent des armes à » ceux qui en manquoient. « Après avoir reçu ce renfort, Nicoméde ſe mit à la tête de ſon Armée, bâtit Zibéas, fit main-baſſe ſur tout ce qui avoit ſuivi ſon parti, & ſoumit

(1) *Voy.* ci-deſſus, Chap. II. note (16).
(2) T. Liv. XXXVIII. 16. Plutarch. T. I. p. 464.
(3) Memnon. cap. 20.

toute la Bithynie. Comme il devoit la victoire à la valeur des Gaulois, il leur laiſſa tout le butin, & leur aſſigna un établiſſement le long de la Mer, dans cette partie de la Bythinie dont il avoit fait maſſacrer les Habitans. C'eſt ce que Juſtin exprime aſſez improprement, en diſant (4) que les Gaulois partagerent avec Nicoméde le Royaume de Bithynie. Les Gaulois demeurerent près de 40 ans dans cette Contrée (5); d'où ils infeſterent toutes les Provinces Maritimes de l'Aſie mineure; & il paroît par un paſſage de S. Jerôme (6) que, dans une de leurs courſes, ils ſaccagerent la Ville de Milet, diſtante de plus de 100 lieues du Pays où ils étoient établis.

Quoique les Gaulois occupaſſent un des Pays les plus beaux & les

(4) Juſtin. XXV. 2.
(5) Pauſan. Attic. cap. IV. p. 11.
(6) Hieron. adv. Jovin. lib. I. Tom. II. p. 35.

plus fertiles de l'Aſie mineure, ils ne s'accommoderent pas de ce premier établiſſement. D'un côté ils y furent rigoureuſement attaqués (7) par Antiochus Soter, & enſuite par les Rois de Pergame (8) qui, ayant d'abord conſenti de leur payer un tribut annuel, le refuſerent enſuite & remporterent ſur eux une victoire ſignalée. De l'autre, le voiſinage de la Mer les expoſoit trop aux flottes ennemies. Par ces raiſons ils ſouhaiterent de s'éloigner des côtes. Les Rois de Bithynie & de Pergame y conſentirent de très-bon cœur pour ſe délivrer d'un voiſin qui leur étoit extrêmement incommode. Les Gaulois quitterent donc la Bithynie avec l'approbation de ſes Princes : ils s'avancerent dans le cœur du Pays (9),

(7) Appian. Syriac Lucian. pro lapſu inter Salt. p. 272. Zeuxi vel Antiocho p. 334.

(8) Liv. XXXVIII. 16.

(9) Livius ibid. Memnon. c. 20. Florus II. 11.

& y occuperent une partie de la Phrygie (10). Cela arriva après la victoire qu'Attalus (11) remporta ſur eux 241 ans avant J. C. 37 ans après qu'ils eurent paſſé en Aſie. C'eſt à ce Pays, & non pas, comme Juſtin le prétend (12), à celui où ils avoient eu leur premier établiſſement, que l'on donna le nom de *Galatie*, parce qu'il étoit occupé par les Gaulois, ou celui de *Gallo-Gréce*, parce que les Gaulois y étoient mêlés avec des Grecs qui s'étoient autrefois emparés de ces Contrées, après en avoir chaſſé les Scythes. Il ne s'agit donc plus que de fixer l'étendue du Pays que les Gaulois occuperent dans cette Contrée.

Ils demeuroient entre la Bithynie & la Capadoce (13), & avoient pour

(10) Plin, V. 32. Strabo XII. 566.

(11) Pauſan. Attic. lib. I. cap. 4. p. 11. 12. & cap. 8. p. 19. Strabo XII. 566.

(12) Juſtin. XXV. 2.

(13) Suid. Tom. I. p. 464. Plin. V. 32. & VI.

bornes au Midi la Phrygie & la Pamphilie, au levant une partie de la Cappadoce avec les fleuves d'Alyx & de Cappadox, au Nord l'autre partie de la Cappodoce & enſuite la Paphlagonie, au couchant enfin la Bithynie, dont ils étoient ſéparés par les Fleuves d'Hiéras & de Sangarius.

Après s'être rendus Maîtres de ce Pays les Gaulois le partagerent en trois parties (14). Les Trocmes s'établirent vers le Nord (15) du côté des Provinces de Pont, de Paphlagonie & de Cappadoce (17). Les Tholiſtoboïens eurent pour leur portion les Contrées voiſines de la

---

2. 3. Solin. cap. 52. 56. Livius XXXVIII. 16. Strabo XII. 566. Pauſan. Attic. IV. p. 11, 12.

(14) Memnon. cap. 20.

(15) Strabo. XII. 567. Plin. V. 32.

(16) Plin. V. 32. dit que les Trocmes s'établirent en Méonie auſſi bien qu'en Paphlagonie. Je crois que Pline ſe trompe par rapport à la Méonie, qui étoit voiſine du Pays que les Tolistoboïens occupoient.

Bithynie & de la Phrygie (17), & c'eſt dans leur territoire que demeuroient les *Voturi* & les *Ambitui* (18) dont j'ai parlé plus haut. Les Tectoſages enfin tirerent vers l'Orient & la Cappadoce (19), & les Teutobodiaciens demeuroient avec eux (20). Memnon ajoute (21) que » les » Gaulois bâtirent auſſi des Villes » dans le Pays qu'ils avoient ocupé. » Les Trocmes bâtirent Ancyre, » les Toliſtoboïens Tavium, & les » Tectoſages Peſſin. « Cet Auteur commet ici deux fautes. 1°. Ces Villes ſubſiſtoient avant l'arrivée des Gaulois (22). Il falloit donc dire qu'ils les fortifierent (23) pour y

(17) Strabo XII. 567. Plin. V. 32. Livius XXXVIII. 15. 16.

(18) Plin. V. 32.

(19) Strabo XII. 567. Plin. V. 32.

(20) Plin. V. 32.

(21) Memnon. cap. 20.

(22) Pauſan. Attic. IV. p. 11. 12.

(23) Strabo XII. 567.

mettre en ſureté ce qu'ils pilloient ſur leurs ennemis & ſur leurs voiſins, ou qu'ils y établirent des marchés où ils alloient vendre leurs denrées & leur butin. 2°. Il ſe trompe dans le nom des Peuples auxquels ces trois Villes appartenoient. Strabon, qui étoit né dans le voiſinage de la Galatie, & qui la connoiſſoit parfaitement, donne Tavium aux Throcmes (24), Peſſin aux Tholiſtoboïens, & Ancyre aux Tectoſages. Pline (25) eſt d'accord ſur cet article avec Strabon, & leur témoignage eſt d'autant plus préférable à celui de Memnon que Tavium étoit effectivement ſitué dans le Pays que les Géographes aſſignent aux Trocmes, Peſſin dans le Pays des Tholiſtoboïens, & Ancyre dans celui des Tectoſages.

Au reſte les Gaulois, s'étant ex-

(24) Strabo ibid.
(25) Plin. V. 32.

trêmement

trêmement multipliés dans cē Pays, donnerent de la terreur à tous les Peuples (26) qui demeuroient endeçà du Mont-Taurus, & les mirent à contribution, juſques là que les Rois mêmes des Scythes conſentirent de leur payer un tribut annuel. Après avoir étendu leurs conquêtes, ils convinrent entre eux de partager auſſi les Provinces qui leur payoient Tribut. Les Trocmes eurent ce qui étoit ſur le bord de l'Helleſpont : les Tholiſtoboïens choiſirent l'Eolide & l'Ionie : & les Tectoſages eurent pour leur part les autres Provinces ſituées dans le cœur de l'Aſie juſqu'au Mont-Taurus.

(26) Livius XXXVIII. 16. 27. Juſtin. XXV. 2.

CHAPITRE IV.

JE dois parler préſentement des mœurs des Gaulois établis en Aſie. Ils ne différoient point de ceux des autres Peuples Celtes, & il faudroit écrire un Livre entier pour traiter cette matiére avec une juſte étendue. Contentons nous de remarquer que les Gaulois, n'ayant point d'autre mêtier que la guerre, & tenant à déshonneur d'embraſſer quelqu'autre profeſſion, regardoient auſſi la force, la valeur, l'intrépidité, le mépris de la mort, comme les ſeules vertus qui fuſſent dignes de l'homme. Ils ſe glorifioient d'être braves par réflexion. Cela étoit vrai dans un certain ſens & à quelques égards. Ils couroient au combat comme à un feſtin, parce qu'ils étoient dans l'opinion que la gloîre & la félicité du Paradis n'étoient deſtinées qu'aux

hommes qui meurent ſur un champ de bataille, ou de quelqu'autre ſorte de mort violente, & qu'au contraire tous ceux qui mouroient de vieilleſſe ou de maladie en demeuroient exclus. Mais il faut avouer qu'à d'autres égards, leur valeur n'étoit point ménagée, & qu'elle n'étoit le plus ſouvent qu'une fureur aveugle qui les précipitoit dans le danger, au lieu de leur faire prendre de juſtes meſures & de ſages précautions, ou pour l'éviter, ou pour en triompher. On trouve dans l'Hiſtoire divers exemples qui montrent juſqu'où ils pouſſoient la férocité. Par exemple, Juſtin, remarque (1) que les Gallo-Grecs, ſur le point de donner une bataille dont les auſpices leur annonçoient la perte, commencerent par maſſacrer leurs femmes & leurs enfans. Florus raconte auſſi (2) que

(1) Juſtin. XXVI. 2.
(2) Florus II. 11.

les Romains virent avec étonnement des Gallo-Grecs, qu'ils avoient fait prisonniers, mordre les chaînes dont ils étoient liés, & présenter la gorge à leurs camarades pour se faire étrangler.

Comme la valeur étoit la vertu des hommes, la chasteté étoit celle des femmes. Plutarque (3) en rapporte deux exemples mémorables. Le premier est celui de *Chiomara*, femme d'Orgiagonte, qui étoit Roi, ou Tétrarque de Galatie, dans le tems que les Romains, après avoir vaincu Antiochus, attaquerent les Gaulois qui lui avoient fourni des Troupes auxiliaires. Cette Dame, étant tombée entre les mains des Romains, fut sollicitée inutilement, & ensuite violée par le Centenier qui étoit chargé de la garde des Prisonniers.

(3) Plutarch. de Virt. Mulier. Tom. II. p. 258. Livius XXXVIII. 24. Valer. Max. VI. cap. I. n. 2. Florus II. 11. Aurel. Vict. de Vir. Illust. cap. 59.

L'Officier, après avoir assouvi sa passion, proposa à *Chiomara* de la relâcher moyenant une rançon, & la conduisit secretement dans un lieu où deux de ses Parens devoient la recevoir, & porter la somme dont on étoit convenu. Pendant que le Centenier comptoit l'argent, Chiomara ordonna à ses Parens de le tuer; ce qui fut exécuté sur le champ. Elle prit ensuite la tête du Romain, l'enveloppa dans sa robe, & étant arrivée auprès de son mari, elle la jetta à ses pieds, & lui raconta la violence qu'on lui avoit faite, & de quelle manière elle s'en étoit vengée. Orgiagonte, plein d'admiration, loua sa fidélité; elle lui repondit qu'aussi elle s'applaudissoit qu'il n'y eût qu'un seul homme au monde qui pût se vanter d'avoir eu sa compagnie. Chiomara, que Polybe avoit vue à Sardes soutint, jusqu'à la fin, par sa modestie & par

ſa chaſteté, la gloire que cette action lui avoit acquiſe.

L'autre exemple eſt celui de *Camma* (4), veuve de Sinatus, auſſi Tétrarque de Galatie. Ce Sinatus eut des démêlés avec un autre grand Seigneur de ſa Nation nommé Sinorix. La querelle fut pouſſée ſi loin que Sinatus périt par la main de ſon Antagoniſte. Quelque tems après, Sinorix rechercha en mariage la veuve de Sinatus. Camma comprit alors pourquoi Sinorix avoit cherché querelle à ſon mari. Elle ne laiſſa pas d'agréer la recherche, & fit ſemblant d'accepter avec joie la main du meurtrier. Les fiancailles ſe célébrerent dans un Temple de Diane, où Camma, ſelon la coutume des Celtes, préſenta à ſon fiancé une coupe de vin. Elle en but la premiére,

(4) Plutarch. de Virt. Mulier. II. pag. 258. Amator. Tom. II. p. 768.

& la remit enſuite à Sinorix qui avala gayement tout le vin qu'elle y avoit laiſſé. Le breuvage étoit empoiſonné. Camma mourut avec joie lorſqu'on lui eut appris que le meurtrier de ſon mari étoit expiré.

CHAPITRE V.

PASSONS à la Langue des Galates. S. Jerome, dans la Préface du ſecond Livre de ſon Commentaire ſur l'Epitre aux Galates, remarque (1) qu'à quelque différence près, les Galates avoient la même Langue que les Habitans du Pays de Trêves. Cependant Tacite aſſure (2) que les Tréviriens étoient Germains d'origine. Il réſulte delà que la Langue des Ga-

(1) Hieronym. Præfat. in lib. II. Comment. Epiſt. ad Galat. Tom. IX. p. 136.

(2) Tacit. Germ. cap. 28.

lates, qui étoit la Gauloiſe (3), comme Lucien l'a remarqué, étoit la même Langue que celle des Germains. Quelque extraordinaire que paroiſſe ce fait, il eſt confirmé par d'autres Auteurs. Par exemple, on trouve dans Tite-Live (4) que les Scordiſces, qui étoient reconnus pour un Peuple Gaulois, avoient la même Langue que les Baſtarnes. Les Baſtarnes étoient, ſelon Pline (5), l'un des cinq Peuples qui occupoient lancienne Germanie. Strabon (6) en fait auſſi des Germains, & Tacite (7) ajoute que les Peucins, que quelques-uns appellent Baſtarnes, parlent la Langue des Germains. Quoiqu'il ſemble y avoir de la contradiction

(3) Lucien dit que, de ſon tems, les Galates parloient encore le Gaulois. (Pſæudom. p. 494.)
(4) Livius XL. 57.
(5) Plin. IV. cap. 12. p. 465. & c. 14. p. 477.
(6) Strabo VII. 306.
(7) Tacit. Germanor. cap. 46.

d'attribuer à un Peuple Gaulois la Langue des Germains, tout cela ne laiſſe pas de s'accorder parfaitement. L'ancien Gaulois & l'ancien Germain étoient des Dialectes de la Langue Celtique qui, dans les tems les plus réculés, étoit commune à tous les Peuples de l'Europe. Cette conformité de la Langue des Gaulois avec celle des Germains peut être démontrée par deux preuves.

La premiére, c'eſt que malgré les changemens que vingt ou ving-cinq ſiécles doivent avoir apportés naturellement à des Langues vivantes, le *Tudeſque* & le *Bas-Breton*, qui ſont des Dialectes de la Celtique, ne laiſſent pas d'avoir encore une infinité de mots communs. En voici quelques exemples que j'ai choiſis à Livre ouvert, dans dans le Dictionnaire du Pere de Roſtrenen.

Bas-Breton.	Allemand.	*François.*
Arnim	*Arm*	Bras, Epaule
Banc'q	*Banck*	Banc

Banden	*Band*	Lien, Bande
Bleun	*Blum*	Fleur
Cus	*Kuſſ*	un Baiſer
Croum	*Krum*	Courbe
Couſt	*Koſt*	Dépenſe, Coutance
Chües	*Schweis*	Sueur
Duardes	*Schwartz*	Noir
Dages	*Degen*	Epée, Dague
Dum	*Daun*	Duvet
Forban	*Verbannet*	Banni
Freſcq	*Friſch*	Frais
Fallet	*Fúllen*	Tomber, Faillir
Foulina	*Fullen*	Emplir, Entonner
Fiſl	*Feiff, Pfeiff*	Flûte
Flodt	*Flott*	Flotte
Fleut	*Flóte*	Flûte
Foreſt	*Forſt*	Forêt
Goë	*Got*	Dieu
Guel	*Wohl*	Bon, Bien
Huerv	*Herb*	Aigre, Acide
Harnes	*Harniſch*	Cuiraſſe
Yaöuancq	*Jung*	Jeune
Ylin	*Elen-Bogen*	Le Coude
Lezr	*Leder*	Du Cuir
Lichezr	*Leker*	Friand
Mates	*Magd*	Servante
Marz	*Mark*	Marche, Frontiere
Marchauzi	*Marchaus*	Ecurie, Maiſon à chevaux
Nadoz	*Nadel*	Eguille
Oad	*Alt Alter*	Agé, Age
Poul	*Pful*	Bourbe, Marais
Pryod	*Braut*	Epouſe
Quaz	*Katz*	Chat
Steren	*Stern*	Etoile
Scriget	*Schrëien*	Crier
Strëard	*Straat, Straſſe*	Chemin
Stad	*Staat, Stand*	Etat, condition
Stocq	*Stooff*	Conflit
Scram	*Schirm*	Ecran
Scum	*Schaum*	Ecume
Scurrhein	*Schauren*	Ecurer
Squif	*Schiff*	Bateau, Eſquif
Staul.	*Stal.*	Etable. (*)

(*) Je n'ai lu le Dictionnaire de Roſtrenen que juſqu'à la Lettre T.

L'autre preuve, qui eſt encore plus forte, c'eſt que la plûpart des mots qui nous reſtent de la Langue des Galates, trouvent leur explication dans le Tudeſque. Selon Pauſanias (8), les Galates appelloient *March*, un Cheval, & *Trimarciſia*, un Corps de Cavalerie, dans lequel chaque Cavalier avoit, à la queue de l'Eſcadron, deux Valets bien montés, ou pour le remplacer s'il étoit tué, ou pour l'emporter s'il étoit bleſſé, ou pour lui donner un cheval frais s'il perdoit le ſien. *March* (9), qui ſignifioit un cheval dans l'ancien Tudeſque, à le même ſens dans le Bas-Breton. *Try*, ou *Dry*, eſt auſſi un mot commun aux deux Langues. Les Galates donnoient le nom de *Cuhallum* (10) à un de leurs châ-

(8) Pauſan. Phoc. XIX. 844.

(9) Leg. Bajuvar. ap. Lindenbrog. pag. 427. Alemann. ibid p. 381.

(10) Livius XXXVIII. 18.

teaux, ſitué dans une Contrée où l'on bruloit du fumier de vache en place de bois. *Kuh-Wall*, ſignifie en Tudeſque, le rempart des vaches, & *Kuh-ball*, la balle ou la bouſe de vache. Ils appelloient ἐμβρεκτὸν, ou ἔμβρεκτον, (11) une ſoupe au vin où l'on émiettoit du pain, & que les Latins nommoient *intritum*. Les Allemands ont encore aujourd'hui les mots de *Broken*, & d'*Einbroken*, qui ſignifient émietter. Ils appelloient *Eïngebrokt* ce que les Galates appelloient *Embrekton*. Sinorix, *Sin-Rich*, nom d'un Tétraque de Galatie, ſignifie, en Tudeſque, un homme riche en eſprit. Solovertius (12), *Soldverth*, eſt un Capitaine qui gagne bien ſes appointemens, ſa ſolde. Oreſtorius

(11) Heſychii Lexicon. Pr. de Spanheim, dans les notes qu'il a écrites à la marge de ſon Exemplaire d'Heſychius, remarque que Saumaiſe liſoit ἔμβρεκτον.

(12) Livius XLV. 34.

(13), *Erſter*, ſignifie le premier. Emanus (14) *Eman*, ou *Emman*, le ſeul homme, le ſeul brave. Brennus, *Brenner*, eſt le Bruleur. Belgius, *Balger*, le querelleur. Enfin les noms propres de Léonorius, *Lehnhardt*, & de Lutarius, *Lutter*, ſont encore en uſage dans la Langue Allemande. Voici cependant quelques autres mots de la Langue des Galates, dont je n'ai pu déchiffrer la ſignification, & je doute qu'on y réuſſiſſe jamais, parce que les Grecs & les Latins, pour les accommoder à leur prononciation, les défiguroient d'une manière qui les rend méconnoiſſables. *Buccellarii* (15), *Epoſ-*

(13) Pauſan. Phoc. XIX. 850.

(14) Juſtin XXIV. 7.

(15) Suidas, *Tom. I.* 444. dit que les Gallo-Grecs étoient Buccellaires, βυκελλάρια, & que la Galatie avoit reçu le nom de Pays des Buccellaires. M. Vernſdorff qui, en 1742, a donné au Public une Hiſtoire complette des Galates de l'Aſie mineure, m'a averti que le mot de *Buccellarii* eſt un terme de la baſſe Latinité,

ſognatus, *Comboutis*, *Theſſalorus*; *Compulſus*, *Combolomarus*, *Ortiago*, *Chiomara*, *Camma* (16). Quoiqu'il en ſoit, puiſqu'il y avoit une ſi grande conformité entre l'ancienne Langue des Gaulois & celle des Germains, il ne faut pas être ſurpris que S. Jerôme ait trouvé que la Langue des Galates approchoit de celle des Tréviriens, au milieu deſquels il

---

qui déſigne ceux qui avoient la garde des vivres (Conſtantin. Porphyr. de Thematib. cap. 8. p. 16.) B. Vulcanius a remarqué que le mot de *Buccellatus* ſe trouve dans le Code Théodoſien *Liv. XII. Tit.* 38. [Les Auteurs du Dictionnaire de Trevoux, au mot *Buccellaire*, dérivent *Buccellarius* de *Bucca*, bouche, & *Buccella*, bouchée, Βουκελλάριος. Ils, diſent que les *Buccellaires* furent ainſi appellés, parce que l'Empereur faiſoit leur dépenſe de bouche. Les Buccellaires étoit donc une eſpéce de Soldats que les Empereurs Grecs entretenoient dans les Provinces & dans les Campagnes. Les mêmes Auteurs diſent qu'il y avoit encore une autre ſorte de *Buccellaires* ſous les Empereurs Grecs; c'étoient des Grecs de Galatie qui fourniſſoient du pain aux Soldats]

(16) Suidas Tom. I. 444. Livius XXXVIII. 18. Pauſan. Phoc. XIX. 850. Juſtin. XXIV. 7.

avoit fait quelque ſéjour, & que d'autres ayent aſſuré que les Scordiſces & les Baſtarnes avoient la même Langue. Ils étoient, les uns & les autres, des Peuples Celtes.

CHAPITRE VI.

Il s'agit de déterminer préſentement la forme de gouvernement que les Galates ſuivirent après qu'ils ſe furent établis dans l'Aſie mineure. Leur Gouvernement étoit démocratique comme celui de tous les autres Peuples Celtes, parmi leſquels l'autorité ſouveraine réſidoit toujours dans le Peuple. Memnon l'inſinue, en remarquant que les Princes qui avoient appellé les Gaulois, ſe flatterent d'abord de ſoumettre, par leur ſecours, les Villes libres dont l'Aſie mineure étoit remplie, mais qu'ils ſe trouverent trompés dans leur eſpérance, les

Gaulois ayant ſoutenu de tout leur pouvoir, ces Villes & le Gouvernement qu'on vouloit y abolir. » On crut dans le commencement, » dit Memnon (1), que le paſſage » des Galates en Aſie cauſeroit du » préjudice aux Habitans du Pays. » Par l'événement, il leur fut avan- » tageux. Car pendant que les Rois » vouloient abolir la Démocratie » dans les Villes les Galates l'y af- » fermirent, en réſiſtant de tout leur » pouvoir aux entrepriſes de ces » Princes. »

Mais il faut dire quelque choſe de plus particulier, & faire nos réflexions ſur un paſſage de Strabon qui exprime avec beaucoup de netteté & de préciſion de quelle manière les Galates de l'Aſie mineure furent gouvernés auſſi long-tems qu'ils formerent un Peuple libre &

(1) Memno. cap. 20.

indépendant. » Les Galates, dit ce » Géographe (2), ſont compoſés » de trois Peuples qui ont tous la » même Langue, qui ont tous les » mêmes Coutumes. Ils ont partagé » chaque Peuple en quatre portions, » auxquelles ils ont donné le nom » de Tétrarchies. Chaque Tétrarchie » avoit ſon Tétrarque particulier, » un Juge & un Colonel, qui étoient » tous deux ſoumis au Tétrarque, » outre cela, deux Lieutenans-Co- » lonels. L'Aſſemblée des douze Té- » trarques étoit compoſée de trois » cens perſonnes qui s'aſſembloient » dans un lieu appellé Drynœmetus. » Les cauſes criminelles où il s'agiſ- » ſoit de meurtre étoient jugées dans » l'Aſſemblée. On laiſſoit la déciſion » des autres aux Juges & aux Té- » trarques. C'eſt là l'ordre que les » Galates obſervoient autrefois. De

(2) Strabo XII. 567.

» nos jours ils ont déféré le gouver-
» nement à trois Chefs, enſuite à
» deux, & enfin au ſeul Déjotarus.
» Amintas lui a ſuccedé. Aujour-
» d'hui les Romains ſont Maîtres de
» la Galatie, & en ont fait une ſeule
» Province «.

Ceux qui liront avec attention la Germanie de Tacite ſe convaincront facilement que les Galates avoient, à peu près, la même forme de Gouvernement que les anciens Habitans de l'Allemagne. Les trois Nations Gauloiſes qui s'étoient établies dans l'Aſie mineure, jugerent à propos de ſe partager en douze Tétrarchies, c'eſt-à-dire, en douze grands Cantons. C'eſt ce que Tacite a appellé *Pagos* & *Civitates* (3). Chacun de ces grands Cantons (4) étoit ſubdiviſé en quinze ou ſeize petits; c'eſt ce que Tacite appelle *Vicos*, & c'eſt

(3) Tacit. German. 12.

(4) Quelques-uns vont chercher l'étymologie

de ces petits Cantons qu'il faut entendre le paſſage de Pline (5) qui dit que les Peuples & les Tétrarchies des Galates montoient enſemble à 195. Comme les Galates étoient tous Soldats un grand Canton formoit ce que nous appellons aujourd'hui un Régiment, & les petits ce que nous nommerions une Compagnie. Les douze grands Cantons des Galates étoient en quelque manière des Etats indépendans. Chaqu'un avoit ſes Magiſtrats particuliers (6) qui étoient

---

de notre mot François *Canton* juſques dans la Langue Grecque. Ils le dérivent de κανθὸς le coin de l'œil. Il eſt bien plus naturel de la dériver du Latin *Centum*. Tacite dit que chaque Canton fourniſſoit cent hommes à qui l'on donnoit le nom de *Centenaires*. *Tacit. Germ.* 6. Il dit ailleurs qu'il appartenoit aux Aſſemblées générales de nommer les Chefs deſtinés à rendre la juſtice dans chaque Canton & dans les Villages qui en dépendoient, & que chacun de ces Chefs avoit *cent Aſſeſſeurs* choiſis parmi le Peuple. *Ubi ſuprà cap.* 12.

(5) Plin. V. 32.

(6) Tacit. Germ. 12.

choisis dans l'Assemblée générale du Canton où tous les hommes libres, capables de porter les armes, étoient obligés de se rendre. Les Magistrats étoient 1°. le Tétrarque. C'est celui que les Germains appelloient *Kiningus*, & auquel les Auteurs Latins donnent le nom de *Rex*, ou de *Regulus* (7). On le choisissoit dans les familles les plus nobles du Canton 2°. Le Colonel, que Tacite appelle *Dux* (8). Il dépendoit du Tétrarque, & commandoit les Troupes du Canton dans toutes les expéditions Militaires. Les Germains l'appelloient *Hertzog* ou *Hertog*. On déféroit ce commandement à celui qui passoit pour le plus brave du Canton, & le Colonel avoit deux Lieutenans-Colonels qui commandoient sous lui. 3°. Le Juge, que les Germains appelloient *Graef* (9), *Graphio*, con-

(7) Tacit. Germ. cap. 7.
(8) Ibid.
(9) Ibid. cap. 12.

noiſſoit avec ſes Aſſeſſeurs toutes les affaires civiles. Comme les Galates étoient preſque toujours en guerre avec quelqu'un des Peuples voiſins, les douze Tétrachies pour mieux réſiſter à l'ennemi commun ſe réuniſſoient ſouvent par les députés qui formoient ce que nous appellerions le Parlement, la Diéte ou le Conſeil général de la Nation. Cette Aſſemblée ſe tenoit dans un lieu appellé *Drynemetus*, *Dry-memt-hus*, la maiſon des trois noms, ou des trois Peuples. Elle étoit compoſée de 300 perſonnes, c'eſt-à-dire, que le Tétrarque, le Juge, le Colonel, & les deux Lieutenans-Colonels, de chaque Canton, s'y rendoient accompagnés d'une vingtaine de Notables tirés de la Nobleſſe, du Clergé & du Peuple. Les affaires criminelles ne pouvoient ſe décider que dans l'Aſſemblée même des 300 perſonnes, parce qu'elles apparte-

noient parmi les Galates, comme parmi les Germains, à la haute Juſtice (10). Les autres affaires étoient remiſes aux Tétrarques & aux Juges qui formoient une eſpèce de Chambre haute dans laquelle la voix d'un Juge étoit auſſi conſidérée que celle du Tétrarque (11). Comme l'Aſſemblée, dont je viens de parler, étoit chargée de régler tout ce qui regardoit le bien & l'intérêt commun de la Nation, on établiſſoit quelque fois trois, deux, ou même un ſeul Chef pour commander les Troupes & pour diriger les affaires. Ainſi lorſque les Romains firent la guerre aux Galates (12), ceux-ci étoient gouvernés par trois Tétrarques, Combolomarus, Gaulotus & Orbiagon; & le dernier, qui étoit

(10) Tacit. Germ. 12.

(11) Livius XXXVIII. 25. Tacit Germ. 11-12.

(12) Liv. XXXVIII. 19. Polyb. in Excerpt. Valeſ. p. 114.

Tétrarque des Tectoſages, n'épargnoit ni ſoin, ni careſſes, pour ſe faire déclarer Chef de toute la Nation.

CHAPITRE VII.

Il ne me reſte plus que de répondre à la derniere queſtion propoſée. On demande *en quel tems les Galates ceſſerent d'avoir des Chefs de leur Nation, & formerent un Etat indépendant.* C'eſt ainſi que portent le Mercure de Paris, & la Gazette de Leyden du 29 Novembre 1740. Je crois qu'il faut lire, *en quel tems les Galates ceſſerent d'avoir des Chefs de leur Nation & de former un Etat indépendant*, parce que les Galates ne tomberent dans la dépendance que lorſqu'on leur ôta les Chefs tirés de leur propre Nation, au lieu qu'ils furent un Peuple Souverain & indépendant auſſi long-tems qu'ils conſerverent ces Chefs qui, bien-loin de

jouir d'un pouvoir illimité, étoient reſponſables au Peuple de leur adminiſtration.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant que Nicoméde traita avec les Galates, comme avec un Peuple indépendant. En les engageant pour le ſervir contre ſes ennemis, il promit de leur aſſigner des terres, de leur payer un ſubſide annuel & de leur laiſſer la liberté de ſe gouverner ſelon leurs propres Loix. Il eſt certain encore qu'ils conſerverent cette indépendance pendant des ſiécles entiers ſans avoir d'autres Chefs que ceux qu'ils s'établiſſoient eux-mêmes. Au lieu de payer des tributs, ils en tiroient de tous les Peuples voiſins. Au lieu d'obéir, comme des ſujets, aux Rois de Bithynie, ils réſiſterent de tout leur pouvoir à ces Princes, lorſqu'on voulut ſe ſervir de leurs armes (1) pour opprimer les

(1) Memno. cap. 20.

Villes

Villes libres, & pour y abolir la forme de gouvernement qu'ils ſuivoient eux mêmes, c'eſt-à-dire, la Démocratie. Il eſt vrai qu'ils eurent pluſieurs guerres à ſoutenir, & qu'ils reçurent, en différentes occaſions, des échecs conſidérables. Mais ils ne perdirent pour cela ni leur libérté, ni leur ſouveraineté, & ils ne tombérent dans la ſervitude que lorſque les Empereurs reduiſirent la Galatie en Province Romaine. Pour juſtifier ce que je viens d'avancer, il ſuffira de rapporter ici les évenemens les plus mémorables de l'Hiſtoire des Galates depuis leur établiſſement en Aſie.

Environ trois ou quatre ans après que les Gaulois eurent paſſé en Aſie, ils furent battus par Antiochus, Roi de Syrie, qui prit, pour prétexte de la guerre qu'il leur déclara, les courſes continuelles qu'ils faiſoient dans tous les Pays voiſins. Je ne voudrois pas nier qu'Antiochus n'eût eu

le deſſus dans une bataille qui lui acquit le glorieux titre (2) de *Soter*, ou de *Sauveur*, qu'il porta depuis. Mais l'avantage ne fut pas ſi conſidérable que quelques-uns le prétendent. D'un côté Lucien (3) dit que les Galates oppoſerent à Antiochus 20000 hommes de Cavalerie, 80 chariots armés de faux, 160 autres chariots à deux chevaux, & que leur infanterie, qui occupoit le corps de bataille, avoit 24 rangs de profondeur. Il y a là une très-grande exagération, puiſque les Auteurs les plus exacts aſſurent que les Gaulois ne paſſerent en Aſie qu'au nombre de 20000 hommes. D'un autre côté, Lucien dit que la plus grande partie des Gaulois furent tués ou faits priſonniers dans ce combat, & qu'il n'en échappa qu'un très-petit nombre qui

(2) Appian. Syr. p. 130.

(3) Lucian. pro lapſ. int. Salt. p. 272. Zeuxi, vel Antiocho, p. 334.

s'enfuit dans les Montagnes. La choſe paroîtra-t-elle vraiſemblable, ſi l'on conſidére qu'après, comme avant la bataille, les Gaulois continuerent de mettre à contribution tous les Peuples voiſins, & qu'Attalus fut le premier Roi de l'Aſie qui oſa leur refuſer, environ 30 ans après, le tribut que le Royaume de Pergame leur avoit payé juſqu'alors? Il y a apparence qu'Antiochus n'eut affaire qu'à une ſeule Tétrarchie des Galates qui perdirent dans cette occaſion leur Chef, ou leur Tétrarque appellé Centaréthrius (4).

Un autre guerre qui fut peu favorable aux Gaulois, eſt celle qu'ils eurent à ſoutenir la 4e. année de la CXXXIVe Olympiade, 241 ans avant J. C. contre Attalus, Roi de

(4) Solin. cap. 57. p. 329.) Elien dit, par erreur, que ce fut Antiochus qui périt dans la bataille. (Ælian. Hiſt. de Animal. lib. VI. cap. 44. pag. 371.)

Pergame (5), dont je viens de faire mention. Ce Prince, voyant les Gaulois occupés & affoiblis par la guerre dans laquelle ils avoient ſoutenu (6) Antiochus Hiérak contre Seleucus Collinicus ſon frere, profita de cette occaſion pour leur refuſer le tribut qu'ils tiroient de ſes Etats comme des autres Provinces de l'Aſie mineure. » La fortune, dit Tite-Live »(7), favoriſa, contre toute attente, » une entrepriſe ſi hardie, & Atta» lus eut le deſſus dans la bataille » que les Gaulois lui livrerent. « Je ne doute pas que la perte des Gaulois n'ait été conſidérable dans cette occaſion. Ce fut après cette défaite (8) qu'ils conſentirent de s'éloigner des côtes de la Mer & du Royaume

(5) Polyb. in Exc. Valeſ. p. 103. & not. Valeſ. p. 19.

(6) Juſtin. XXVIII. 2.

(7) Livius XXXVIII. 16.

(8) Pauſan. Attic. lib. I. cap. 4. p. 11. 12. & cap. 8. p. 19. Strabo XII. 566.

de Pergame, & en même tems de quitter la Bithynie, pour aller s'établir dans le cœur de l'Aſie mineure. Pour complaire au Roi de Bithynie, ils firent mourir Ziélas (9) fils d'une premiére femme de Nicoméde que les Toliſtoboïens avoient ſoutenu juſqu'alors contre les enfans du ſecond lit, auxquels le pere avoit laiſſé ſon Royaume. Attalus, de ſon côté, s'applaudit ſi fort de cette victoire, qu'outre le titre de *Galatonikes* (10), que les Grecs lui donnerent, il prit lui-même celui de Roi (11), que ſes prédéceſſeurs, Philitérus & Euménes n'avoient point porté. Il fit auſſi placer dans le chateau de Pergame un tableau (12) où ſa victoire étoit repréſentée, & l'on montroit, dans le

(9) Prol. Trog. Pomp. 27 Memno. cap. 23.

(10) Suid. in Nikandro. Valeſ ubi ſuprà.

(11) Polyb. in Exc. Valeſ. pag 103. Livius XXXIII 21. Strabo. XIII. 624.

(12) Pauſan. Attic. p. 12. & Phoc. XV. p. 833.

même endroit, les riches dépouilles qu'il avoit gagnées ſur l'ennemi dans cette bataille. Il ſemble que les Gaulois eux-mêmes ſe fuſſent attendu à la perdre, puiſqu'ils avoient poſté (13) à leur arrière garde des hommes, avec des ſacs d'or & d'argent, leur ordonnant de ſemer des eſpéces le long du chemin, au cas que l'Armée Gauloiſe fût battue, afin qu'elle eût le tems de s'échapper pendant que l'ennemi s'amuſeroit à ramaſſer un butin dont le Soldat eſt ſi avide. La précaution étoit effectivement des plus ſages. Le ſtratagême, dont Attalus s'étoit ſervi pour donner du courage à ſes Troupes, n'eſt pas moins curieux. On peut le voir dans Polyénus (14). Cependant il ne faut pas oublier ici ce que dit Tite-Live (15) que » la victoire d'Attalus n'a-

(13) Frontin. Stratag. lib. II cap. 13. n. 1.
(14) Polyænus lib. IV. cap. 19. n. 1.
(15) Livius XXXVIII. 16.

» battit pas le courage des Gaulois » juſqu'à leur faire quitter l'Empire » dont ils étoient en poſſeſſion «.

Comme cet Hiſtorien ajoute, immédiatement aprés, qu'ils conſerverent leur pouvoir juſqu'à la guerre d'Antiochus avec les Romains, je ne ſçais preſque où placer la défaite des Gaulois dont il eſt parlé au Chapitre VIII. (v. 20) du ſecond Livre des Machabées. Judas, pour ranimer ſes troupes, leur rappelle » la batail- » le que les Juifs avoient donnée » contre les Galates en Babylone, » dans laquelle les Macédoniens, » qui étoient venus à leur ſecours, » étant ébranlés, ſix mille d'entre » eux ſeulement avoient tué ſix » vingt-mille hommes, par le ſecours » qu'ils avoient reçu du ciel. » Il y a dans ce récit pluſieurs difficultés que je ne ſuis pas en état de réſoudre. 1°. Les autres Hiſtoriens aſſurent poſitivement que les Galates ne

paſſerent jamais le Mont-Taurus, ni dans leurs courſes, ni dans leurs expéditions Militaires. Le paſſage, qui vient d'être rapporté, aſſure qu'ils pénetrerent juſques dans la Province de Babylone. 2°. M. Prideaux (16) croit devoir rapporter cette défaite des Galates à l'an 241 avant J. C. (17). Cela ne ſe peut. Ils avoient battu cette année là Seleucus, Roi de Syrie, & d'abord après cette victoire, ils eurent une nouvelle guerre à ſoutenir contre Euménes, Roi de Pergame, & contre Attalus, ſon ſucceſſeur. Attaqués dans

(16) Prideaux, Hiſt. des Juifs II. P. Liv. I. p. 138.

(17) D'autres croyent que ce fut ſous le régne d'Antiochus Soter, qui mourut vers l'an 262 avant notre Ere vulgaire. Mais les mêmes difficultés ſubſiſtent toujours. Les Gaulois, qui avoient paſſé en Aſie au nombre de 20000 hommes l'an 278 avant J. C., s'amuſerent à faire des conquêtes dans la Thrace & dans les Pays circonvoiſins. Ils eurent enſuite de cruelles guerres à ſoutenir contre Antiochus Soter, qui leur tua beaucoup de monde.

leurs propres Etats, il n'étoit pas poſſible qu'ils envoyaſſent une Armée nombreuſe dans des Pays éloignés. 3°. enfin la plus grande difficulté, c'eſt que les Galates, pendant tout le tems qu'ils ont formé en Aſie un Etat ſéparé & indépendant, n'ont jamais pu mettre ſur pied des Armées de 120000 hommes.

Laiſſant donc là cette défaite, qui regarde, peut-être, quelques Troupes auxiliaires des Gaulois qui ſervoient en Orient, & qui ſe revolterent contre le Roi de Syrie, diſons un mot d'une autre défaite qui ruina effectivement l'Empire des Gaulois en Aſie, en affranchiſſant de leur domination les Peuples qui leur étoient tributaires. Ils avoient fourni (18) des Troupes auxiliaires à Antiochus le Grand, dans la guerre qu'il ſoutint contre les Romains, l'an 564 de Ro-

(18) Livius XXXVII. 8. 18. 38. 40. Suid. T. I. p. 464.

me, 190 ans avant J. C. L'année ſuivante, Manlius, qui avoit ſuccédé à Scipion l'Aſiatique dans le Conſulat, alla attaquer les Galates dans leur Pays. Il prit pour prétexte de cette guerre qu'il entreprit (19) ſans ordre du Sénat, le ſecours que les Galates (20) avoient fourni au Roi de Syrie contre la République. Mais on ſent bien que ce n'étoit là qu'un prétexte, puiſque tous les alliés d'Antiochus devoient être compris dans la paix qu'il conclut avec les Romains. Le véritable motif de la guerre (21) fut d'arrêter les courſes, & de dompter la férocité des Galates, qui n'avoient fait aucune ſoumiſſion au vainqueur, & qui continuoient d'infeſter les Provinces voiſines par leurs brigandages. La choſe

(19) Livius XXXVIII. 45. Flor. II. 11. Aur. Vict. de Vir. Illuſt. cap. 59.

(20) Livius XXXVIII. 12. Florus II. 11.

(21) Livius XXXVIII. 12.

réuſſit à Manlius. Les Gaulois eurent (22), en diverſes rencontres, plus de 10000 hommes tués & l'on fit ſur eux plus de 40000 priſonniers. Cependant leur ruine ne fut point totale. D'un côté les Romains épargnerent la Tétrarchie d'Epoſſognat (23) qui avoit refuſé des Troupes auxiliaires à Antiochus. De l'autre, Manlius, en leur accordant la paix qu'ils vinrent lui demander, ne toucha point à leur liberté, & ne leur impoſa aucun tribut, ſe contentant d'exiger d'eux (24) qu'ils vivroient en paix avec Euménes, Roi de Pergame, & qu'ils renonceroient à la coutume de faire des courſes dans tous les Pays voiſins. Les circonſtances devinrent même bient-tôt très-favorables aux Gaulois. Euné-

(22) Appian. Syr. p. 185. Livius XXXVIII. 47. Suid. Tom. I. 464.

(23) Livius XXXVIII. 18.

(24) Id. XXXVIII. 40.

nes s'étoit flatté que les Romains ſoumettroient la Galatie à ſa domination : peut-être le lui avoit-on fait eſpérer. Mais il ſe rendit lui-même ſuſpect aux Romains. On l'accuſa d'avoir ſoutenu ſecrétement Perſée, Roi de Macédoine (25), dans le tems qu'il faiſoit la guerre à la République. Pour punir Euménes de cette trahiſon, le Sénat envoya Licinius (26) aux Gallo-Grecs, avec la commiſſion ſecréte de les ſoulever contre le Roi de Pergame. Pour les encourager à la guerre, on leur permit d'occuper des terres (27) abandonnées qui étoient à leur bienſéance, on leur confirma le droit d'indépendance (28) aux mêmes conditions que Manlius leur avoit accordées ;

(25) Polyb. Op. num. 93. p. 918. n. 95. p. 929. n. 104. p. 932.

(26) Id n. 93. p. 920.

(27) Livius XLV. 44.

(28) Polyb. n. 102. p 931.

en un mot, dit Polybe (29), le Sénat accordoit tous les jours quelques nouvelles faveurs aux Galates, & les aidoit de tout ſon pouvoir à ſoutenir leur liberté. Les Gaulois eurent ſouvent le deſſus dans cette guerre avec Euménes (30). Ils reçurent auſſi divers échecs, auxquels il faut rapporter ce que dit Diodore de Sicile (31) qu'Euménes, par ſa bonne conduite, délivra ſon Royaume des plus grands perils, & ſoumit toute la Nation des Gaulois.

On voit dans Appien & dans Juſtin (32) que les Gaulois ſouffrirent beaucoup dans la guerre des Romains avec Mitridates. Ils demeurerent toujours attachés à la République, & le Sénat (33) leur laiſſa leurs

(29) Polyb. n 104. p. 932.
(30) Id. n. 93. p. 918. n. 97 p. 919.
(31) Diod. Sic. in Exc. Valeſ. p. 318.
(32) Appian Mithridat. Juſtin. XXXVII. 1.
(33) Cicero Orat. pro Rege Dejotaro.

Loix & leurs Tétrarques. Ainſi, du tems de Jules-Céſar (34), Déjotarus étoit Tétrarque de toute la Galatie; & nous avons vu que ce furent les Gaulois qui lui déférerent ce commandement. Amyntas lui ſuccéda dans cette dignité (35), &, après ſa mort, la Galatie fut réduite en Province Romaine par l'Empereur Auguſte.

Je finis par une réflexion que j'ai oublié de placer en ſon rang. Saint Jerôme ſoutient que les Gaulois établis en Europe deſcendoient de ceux qui demeuroient en Aſie, & il ſe fâche preſque contre Varron, ou contre Lactance (36), qui avoient aſſuré le contraire. La raiſon ſur laquelle il ſe fonde, c'eſt qu'il eſt conſtant que ces Peuples ont paſſé d'Orient en Occident, & non d'Occi-

(34) Sexti Ruf. Brev. cap. 14. Strabo XII. 567.

(35) Iidem. ibid.

(36) Hieronym. præfat. in II. lib. Comment. Epiſt ad Galatas Oper. Tom. IX. p. 135.

dent en Orient. Cette raiſon n'eſt d'aucun poids. Je ſuis perſuadé que les premiers Habitans de l'Europe y étoient venus d'Aſie. Mais ces anciennes migrations, qui remontent beaucoup au-delà des tems connus de l'Hiſtoire profane, empêchent-elles que, pluſieurs ſiécles après, quelques Peuples de l'Europe n'ayent pu repaſſer en Aſie ? Il eſt certain que non-ſeulement les Galates, mais encore les Phrygiens, les Bithyniens, les Lydiens & pluſieurs autres Peuples de l'Aſie mineure y avoient paſſé de l'Europe. Il faut convenir, par conſéquent, que S. Jerôme combat mal a propos des faits démontrés par une raiſon de ſimple vraiſemblance. Tout ce qui l'excuſe ici, c'eſt qu'il avoue lui-même très-ingénuement (37), que, depuis pluſieurs années, il avoit abandonné ce genre d'étude, pour ſe conſacrer à des recherches plus importantes.

(37) Hieronym. ubi ſuprà.

DISCOURS

Sur l'Expédition de Cyrus contre les Scythes (*),

PAR M. PELLOUTIER.

§. I. IL y a dans Ammien-Marcellin un paſſage qui m'a paru mériter quelque attention. Parlant de la Monarchie des Perſes, il dit (1) que » cette Nation victorieuſe étendit à » la vérité ſa domination juſqu'à la » Propontide & à la Thrace; mais » que par l'ambition de ſes Princes, » qui ne penſoient qu'à accumuler » conquête ſur conquête, elle ſouf- » frit auſſi pluſieurs échecs. Elle re- » çut le premier du tems de Cyrus, » qui ayant paſſé le Boſphore avec

(*) Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin, Tom. X. Année 1754. p. 476-504.

(1) Amm. Marc. lib. XXIII. 106. p. 367.

» une Armée, dont le nombre ap-
» proche preſque de la Fable, fut
» totalement défait par Tomyris,
» Reine des Scythes, qui vengea
» cruellement la mort de ſes fils. «

Voſſius parle de ce paſſage, & dit (2) » qu'il ne ſçait ce qui étoit
» venu dans l'eſprit à Ammien-Mar-
» cellin, pour écrire que Cyrus paſ-
» ſa le Boſphore, tous les Hiſtoriens
» aſſurant unanimement qu'il paſſa
» l'Araxe, pour aller combattre les
» Maſſagétes, au lieu que perſonne
» n'a jamais dit qu'il eût paſſé le Boſ-
» phore. «

Il eſt bien vrai que la plûpart des Hiſtoriens font périr Cyrus dans une expédition contre des Scythes Maſſagétes, qui demeuroient dans le voiſinage de la Mer Caſpienne. Mais, pour ne pas prendre le change, il eſt bon de faire ici deux remarques.

(2) Voſſius ad Juſtin. lib. I. cap. 8.

La premiére, c'eſt que l'autorité de cette foule d'Hiſtoriens que Voſſius oppoſe à Ammien ſe réduit dans le fond au ſeul témoignage d'Hérodote, que les Ecrivains poſterieurs ont ſuivi & copié les uns après les autres. La ſeconde, c'eſt qu'Ammien-Marcellin, qui fait paſſer le Boſphore à Cyrus, pour attaquer des Scythes établis en Europe, n'a pas inventé cette particularité comme Voſſius ſemble l'en accuſer. Il écrivoit ſon Hiſtoire ſur la fin du IVe. ſiécle. Philoſtrate avoit dit deux cents ans auparavant (3) que » Cy» rus, ayant paſſé le Danube, pour » faire la guerre aux Maſſagétes, & » aux Iſſédons, fut tué par une fem» me qui commandoit ces Barbares «. L'Hiſtorien qui avoit fourni ce fait à Philoſtrate, étoit, ſelon les apparences, le même qui avoit appris à Jor-

(3) Philoſtrat. Heroic. p. 677.

nandés (4), que Tomyris, qui battit Cyrus, étoit Reine des Gétes, ou Goths, qui demeuroient au-delà du Danube, & que Darius, fils d'Hyſtaſpes, vint attaquer dans leurs Pays, quelques années après la mort de Cyrus.

Il s'agit donc de ſçavoir, ſi Ammien-Marcellin, qui avoit lu & relu Hérodote, n'a pas eu de bonnes raiſons pour s'écarter ſur cet article de ſon récit, & s'il ne l'a pas fait ſur la foi de quelque ancien Hiſtorien, que nous n'avons plus à la vérité, mais dont le témoignage lui a paru préférable à celui d'Hérodote. C'eſt ce que je me propoſe d'examiner dans ce Diſcours. On dit, communément, que les ténébres de l'Hiſtoire ancienne commencent à ſe diſſiper ſous le régne de Cyrus. Cela eſt vrai dans un ſens. L'Hiſtoire de ce Prince

(4) Jornand. Hiſt. Gothor. cap. 10. p. 624.

fournit quelques époques qui paroiſſent ſûres. Mais cela n'empêche pas qu'il ne régne encore beaucoup d'obſcurité & d'incertitude dans ce qui eſt rapporté des guerres & de la mort de ce Fondateur de la Monarchie des Perſes. Les preuves s'en préſenteront en aſſez grand nombre pour faire conclure à tout Lecteur judicieux, qu'au lieu de chercher ici la certitude, il faut ſe contenter le plus ſouvent de la ſimple probabilité ; & que le ſentiment le plus reçu, & le plus accrédité, eſt quelque fois le moins probable de tous. Avant toutes ces choſes, il eſt à propos de rapporter ici ce que les Hiſtoriens, dont les Ouvrages ont échappé aux injures du tems, racontent de l'expédition des Grecs contre les Scythes.

§. II. Voici en abrégé ce qu'en dit Hérodote. » Après avoir ſoumis la » Lydie, Cyrus négligea de pouſ-

» ſer ſes conquêtes du côté de l'Io-
» nie, parce qu'il ſe propoſoit d'at-
» taquer premiérement Babylone,
» les Saces & les Egyptiens (5).
» Ayant donc réduit les Babyloniens
» & leur Ville, il lui prit envie de
» ſoumettre auſſi les Maſſagétes, que
» l'on dit être une Nation nom-
» breuſe & vaillante, établie vers
» l'Orient, au-delà de l'Araxe, dans
» le voiſinage des Iſſédons. Il y en
» a qui prétendent que ces Maſſagé-
» tes ſont un Peuple Scythe (6).
» L'Araxe ſort du Pays des Mantié-
» niens, & ſe partage en 40 bran-
» ches qui vont ſe perdre dans des
» Marais, à la réſerve d'une ſeule qui
» ſe décharge dans la Mer Caſpienne
» (7). Cyrus fut pouſſé par beaucoup
» de puiſſantes raiſons à attaquer les
» Maſſagétes, qui occupent la plus

(5) Herodot. lib. I. cap. 153.
(6) *Ibid.* cap. 201.
(7) *Ibid.* cap. 202.

» grande partie d'une vaſte plaine,
» ſituée à l'Orient de la Mer Caſpien-
» ne. La premiére étoit ſa naiſſance,
» qui ſembloit l'élever au-deſſus de
» la condition humaine : la ſeconde,
» l'heureux ſuccès qu'il avoit eu dans
» toutes ſes guerres. De quelque côté
» qu'il portât ſes armes, il ne trou-
» voit aucun Peuple qui fut capable
» de lui réſiſter (8). Les Maſſagétes,
» qui avoient perdu leur Roi, étoient
» gouvernés alors par la Reine To-
» myris ſa veuve. Cyrus, qui ne cher-
» choit qu'un prétexte pour commen-
» cer la guerre, fit demander Tomyris
» en mariage ; cette Princeſſe comprit
» qu'il en vouloit moins à ſa perſonne
» qu'au Royaume des Maſſagétes ;
» elle rejetta ſa propoſition, & Cyrus
» marcha d'abord vers l'Araxe avec
» ſon armée (9). Pendant qu'il étoit

(8) Herodot. *ibid.* cap. 204.
(9) *Ibid.* cap. 205.

» occupé à élever des tours ſur des
» bateaux, & à jetter un pont ſur le
» Fleuve, Tomyris lui fit dire par
» un Héraut, qu'il pouvoit s'épargner
» tous ces préparatifs; que s'il avoit
» une grande envie d'eſſayer ſes forces
» contre les Maſſagétes, elle offroit de
» ſe retirer avec ſon armée, juſqu'à la
» diſtance de trois journées de che-
» min, afin que les Perſes puſſent paſ-
» ſer librement le Fleuve, exigeant la
» même choſe de Cyrus, s'il aimoit
» mieux que la bataille ſe donnât dans
» ſes Etats (10). Le Roi de Perſe ac-
» cepta la premiére de ces propoſi-
» tions contre le ſentiment de ſon
» Conſeil, auquel il préféra l'avis de
» Créſus, qui lui diſoit que ſi les Perſes
» venoient malheureuſement à être
» battus en-deçà de l'Araxe toutes les
» Provinces de leur Empire ſeroient
» expoſées aux incurſions des Barba-

(10) Herodot. *ibid*, cap. 206.

« res, au-lieu que s'il avoit le bon-
» heur de battre l'ennemi au-delà du
» Fleuve, tout le Royaume des Maſ-
» ſagétes ſeroit à ſa diſpoſition (11)».

Ce qui ſuit dans Hérodote n'eſt ignoré de perſonne, & il ſuffira de l'indiquer en deux mots. « Cyrus » ayant paſſé l'Araxe avec ſon ar-
» mée, tira d'abord un avantage aſ-
» ſez conſidérable d'un ſtratagême
» que le même Créſus lui avoit ſug-
» géré avant que d'être renvoyé en
» Perſe avec Cambyſe. Il abandon-
» na le camp qu'il avoit établi à une
» journée de l'Araxe, n'y laiſſant
» qu'une très-petite garde, & fit
» mine de retourner vers le Fleuve
» avec ſon armée. Les Maſſagétes
» attaquerent ce camp avec la troi-
» ſiéme partie de leur armée, & s'en
» emparerent facilement; ils le trou-
» verent rempli de proviſions de

(11) Herodot. lib. I. cap. 207.

» toute

» toute ſorte, & ſe gorgerent telle-
» ment de viandes & de boiſſon
» qu'ils tomberent tous dans un pro-
» fond ſommeil. Il ne fut donc pas
» difficile à Cyrus, qui revint
» ſur ſes pas, de les ſurprendre, &
» de les accabler. On en tua un grand
» nombre; on fit encore plus de pri-
» ſonniers, entre leſquels étoient
» Spargapiſe, fils de la Reine Tomy-
» ris, qui avoit commandé le déta-
» chement des Maſſagétes (12). Ce
» Prince étant revenu de ſon yvreſſe,
» & ſe voyant chargé de chaînes,
» pria Cyrus de permettre qu'on le
» déliât, & auſſi-tôt qu'il eut les
» mains libres, il ſe tua lui-même (13).
» Quelques tems après les choſes en
» vinrent à une bataille déciſive, dans
» laquelle une grande partie de l'ar-
» mée des Perſes fut détruite. Cyrus
» lui-même y périt, après avoir régné

(12) Herodot. lib. I. cap. 211.
(13) *Ibid.* cap. 213.

» vingt-neuf ans. Son corps ayant » été trouvé parmi les morts, To- » myris lui fit couper la tête qu'elle » fit plonger dans un vaiſſeau plein » de ſang humain, en diſant : *Tu as* » *fait périr mon fils par un ſtrata-* » *gême, & je te raſſaſierai de ſang,* » *comme je t'en avois ménacé* (14) ! » Après avoir ainſi rapporté la défaite de Cyrus, Hérodote a la bonne foi d'ajouter qu'on « raconte, à la » vérité, en pluſieurs maniéres la » mort de ce Prince, mais qu'il s'en » tient à ce qui lui a paru plus vrai- » ſemblable ». Les Hiſtoriens poſtérieurs qui ont ſuivi, & le plus ſouvent copié Hérodote, enchériſſent ſur l'original. Par exemple, Juſtin dit que « Tomyris rendit à Cyrus » ſtratagême pour ſtratagême, l'ayant » attiré dans un défilé, où il périt » avec 200000 Perſes, ſans qu'il en

(14) Herodot. lib. I. cap. 214.

» échappât un ſeul qui pût porter » dans ſon Pays la nouvelle d'une ſi » grande défaite (15) ». Oroſe en dit autant (16). Diodore de Sicile aſſure que « l'armée des Perſes fut non- » ſeulement battue & taillée en pié- » ces, mais que Cyrus lui-même, » ayant été fait priſonnier, fut mis » en croix par ordre de la Reine » (17) ».

Pour revenir à Hérodote, le détail de la guerre de Cyrus avec les Maſſagétes lui fourniſſant l'occaſion de dire un mot des mœurs & des coutumes de ce Peuple, il ajoute : « Les Maſſagétes ſont habillés à la » façon des Scythes, & ont auſſi leur » maniére de vivre. Ils ſervent à che- » val ayant pour armes l'arc, la » lance & la hache d'armes, σαγάρις. » Ces armes ſont toutes d'or, ou d'ai-

(15) Juſtin. lib. I. cap. 8. lib. XXXVII. cap. 3.
(16) Oroſ. lib. II. cap. 7.
(17) Diod. Sic. lib. II. cap. 44.

» rain. Ils ſe ſervent de l'airain pour
» faire des lances, des carquois &
» des haches. Les caſques, les cui-
» raſſes, & ce qui couvre les épaules
» ſont enrichis d'or. Ils ne ſe ſervent
» ni de fer, ni d'argent, parce qu'il
» ne s'en trouve point dans leur
» Pays, au lieu que l'or & l'airain
» y abondent (18). A l'égard de
» leurs Coutumes, ils épouſent cha-
» cun une femme, mais ils s'en ſer-
» vent en commun. Car ce que les
» Grecs attribuent aux Scythes, ſur
» cet article, eſt propre aux Maſſa-
» gétes, & non pas aux Scythes.
» Quand une femme plaît à un Maſ-
» ſagéte, il n'y cherche point d'au-
» tre façon que de la faire monter ſur
» ſon chariot audevant duquel il pend
» ſon carquois, pour avertir que per-
» ſonne ne doit venir troubler les
» plaiſirs qu'il prend avec elle. Le

(18) Herodot. lib. I. cap. 215.

» genre de mort le plus commun
» parmi eux, c'eſt que, quand un
» Maſſagéte eſt accablé de vieilleſſe,
» tous les parens s'aſſemblent, & l'é-
» gorgent avec quelques brebis. Ils
» font bouillir enſemble toutes ces
» chairs & s'en régalent. Cette ſorte
» de mort paſſe parmi eux pour la
» plus heureuſe de toutes. Au lieu
» de manger ceux qui meurent de
» maladie, on les enterre, & on les
» eſtime malheureux de n'être point
» parvenus à être immolés. Ils n'en-
» ſemencent point leurs terres, & vi-
» vent tant de leur bétail, que du
» poiſſon que l'Araxe leur fournit
» en grande abondance. Le lait eſt
» leur boiſſon ordinaire. Entre les
» Dieux, ils ne ſervent que le So-
» leil, auquel ils immolent des che-
» vaux, eſtimant que le plus rapide
» des animaux doit être offert au
» plus rapide de tous les Dieux (19)».

(19) Herodot. lib. I. cap. 216.

§. III. Qu'il me ſoit permis préſentement de faire mes réflexions ſur le long paſſage que je viens de rapporter. Hérodote eſt d'accord avec Ammien-Marcellin pour le fond même du fait que je me ſuis propoſé d'examiner. Ces Hiſtoriens aſſurent l'un & l'autre que Cyrus fut tué dans une bataille qu'il livra à la Reine Tomyris. Mais ils diffèrent ſur trois circonſtances. Premiérement Hérodote prétend que Tomyris étoit Reine des Maſſagétes, au lieu qu'Ammien-Marcellin dit qu'elle étoit Reine des Scythes. En ſecond lieu, celui-ci aſſure que Cyrus fit périr deux ou pluſieurs fils de Tomyris; Hérodote, au contraire, ne fait mention que du ſeul Spargapiſe. Enfin ce qui eſt plus eſſentiel, Hérodote place le champ de bataille, où ſe donna ce furieux combat, au-delà de l'Araxe, au lieu qu'Amien Marcellin le tranſporte au-delà du Boſphore, qu'il fait

paſſer à Cyrus pour venir attaquer les Scythes en Europe. Mais, au reſte, Hérodote mérite-t-il beaucoup de foi dans ce qu'il raconte cette expédition? J'avoue que je crois avoir de bonnes raiſons d'en douter. Ce n'eſt pas que je prétende accuſer cet excellent Hiſtorien ni de menſonge, ni de malignité, comme l'ont fait Ctéſias & Plutarque. Il faut lui rendre cette juſtice, qu'il étoit plein de probité & de bonne foi. Il régne dans ſes récits une naïveté qui charme, & qui prouve, à tout Lecteur équitable, qu'Hérodote ne ſe prévenoit pas en faveur de ſes Héros & des Peuples qu'il affectionnoit, juſqu'à déguiſer leurs défauts, juſqu'à les combler d'éloges aux dépens de la vérité. La queſtion ſe réduit uniquement à ſçavoir ſi Hérodote a écrit ici ſur de bons Mémoires, s'il étoit inſtruit de ce qui regardoit les Scythes & les Perſes, au-

tant qu'il l'étoit des affaires d'Egypte, ou de celles de ſon Pays. Strabon aſſurément ne le croyoit pas. Voici ce qu'il en dit au Livre XI de ſa Géographie (20). « Les anciens Hiſ-» toriens ont appellé Saces & Maſſa-» gétes les Peuples qui ſont au-delà » de la Mer Caſpienne ; mais il n'é-» toit pas poſſible qu'ils en diſſent » rien d'exact, quoiqu'ils ſoient en-» trés dans un aſſez grand détail de » la guerre de Cyrus avec les Maſ-» ſagétes. Ils n'ont pas trouvé plus » de foi dans ce qu'ils rapportent des » anciennes affaires des Perſes, tant » à cauſe de leur ſimplicité, que du » plaiſir qu'ils prenoient à débiter » des fables. Comme ils remarquoient » que les fictions des Poëtes leur » faiſoient beaucoup d'honneur, ils » ont cru rendre leurs propres Ecrits » plus agréables aux Lecteurs, en

(20) Strabo lib. XI. p. 507, 508.

» donnant pour vraies des choſes
» qu'ils n'avoient pas vues, ni ſeu-
» lement appriſes de perſonnes bien
» inſtruites. Auſſi ajoutera-t-on foi
» plus facilement à un Homére, à
» un Héſiode, ou aux Poëtes tragi-
» ques, dans ce qu'ils diſent de leurs
» Héros, qu'à un Ctéſias, un Héro-
» dote, un Hellanicus, & à d'autres
» Hiſtoriens de cet ordre ». Effecti-
vement les Perſes, qui avoient lû
les Ouvrages d'Hérodote, l'accu-
ſoient de s'être étrangement com-
mis, en avançant ſur leur ſujet des
choſes auſſi éloignées de la vraiſem-
blance que de la vérité. « De quel
» front, diſoient-ils (21), cet Hiſ-
» torien oſe-t-il avancer que Xercès
» tira des fléches contre le Soleil ;
» qu'il fit enchaîner la Mer comme
» on garroteroit un Criminel ? Ne
» ſçavoit-il donc pas que nous re-

(21) Diogen. Laërt. Vit. Philoſ. in Proœm. p. 5.

» gardons le Soleil & la Mer comme » des Divinités, & que ce Prince étoit » fort attaché à la Religion des Per- » ſes, dont il ſuivit les principes en » détruiſant les Temples & les ſta- » tues des Grecs ? » Puiſque notre Hiſtorien étoit ſi mal informé de ce qui s'étoit paſſé parmi les Perſes, preſque de ſon tems (22), & ſous les yeux de la Gréce, il eſt à préſumer qu'il n'étoit pas mieux inſtruit des événemens antérieurs d'un demi-ſiécle au tems de Xercès (23), je parle des expéditions & de la mort de Cyrus. Auſſi ne crois-je pas trop me hazarder, en aſſurant qu'Hérodote n'a connu ni les Maſſagétes, ni la ſituation de leur Pays, ni enfin la cauſe & les ſuccès de la

(22) Les Hiſtoriens placent l'expédition de Xercés contre la Gréce à la deuxiéme année de la LXXVe. Olympiade, 479 avant J. C. Hérodote avoit, dans ce tems-là, cinq à ſix ans.

(23) Cyrus mourut, ou fut tué 529 ans avant J Chriſt

guerre qu'ils eurent à ſoutenir contre Cyrus. Commençons par la ſituation de leur Pays.

1°. Notre Hiſtorien aſſure donc que les Maſſagétes avoient leurs établiſſemens dans une vaſte plaine qui eſt à l'Orient de la Mer Caſpienne. Il falloit, par conſéquent, que Cyrus paſſât l'Oxus, ou le Jaxarte, pour aller les attaquer dans leur Pays. Au lieu de cela, Hérodote lui fait paſſer l'Araxe (24), qui, ſortant des Montagnes de l'Arménie, coule à l'Occident de la Mer Caſpienne, & s'y décharge du même côté. C'eſt une bevue qu'on ne peut excuſer qu'en diſant, avec Strabon, qu'on avoit fourni à l'Hiſtorien Grec de très-mauvais Mémoires d'un Pays qui étoit preſque inconnu de ſon tems. En voici une nouvelle preuve. Parlant de l'Araxe, Hérodote

(24) Strabo lib. XI. p. 491, 501 & 527 fin.

dit (25) que « ce fleuve ſe partage » en quarante branches qui vont ſe » perdre dans des Marais, à la réſerve » d'une ſeule qui ſe décharge dans » la Mer Caſpienne ». Pour entendre ce paſſage, il eſt bon de remarquer que les Géographes antérieurs au tems d'Hérodote, croyoient que la Mer Caſpienne étoit un golfe de l'Océan Septentrional qui rentroit fort avant dans les terres de ce côté-là. Ils croyoient avec auſſi peu de fondement que l'Araxe (26) ſe partageoit en quarante branches dont une ſeule ſe déchargeoit dans la Mer Caſpienne, au lieu que les trente-neuf autres avoient leur embouchure dans l'Océan Septentrional. Hérodote étoit un peu mieux informé. Il avoit appris que la Mer Caſpienne (27) étoit un grand Lac,

(25) Herodot. lib. I. cap. 202.
(26) Strabo lib. XI. p. 512. 513.
(27) Herodot. lib. I. cap. 202, fin.

entouré de tous côtés par des terres qui n'avoient aucune communication avec la Mer Océane. Il avoit appris auſſi que l'Araxe n'entroit dans la Mer Caſpienne que par une ſeule embouchure. Mais c'eſt auſſi tout ce qu'il en ſçavoit. Ne ſçachant que faire de ces trente-neuf branches du Fleuve, dont les Géographes avoient parlé d'une manière ſi poſitive, il prend le parti de dire qu'elles vont ſe perdre dans des Marais. Peut-être auroit-il mieux fait d'avouer de bonne foi que le Pays & le Fleuve qu'il décrit, étoient peu connus de ſon tems.

2°. Hérodote n'a pas mieux connu les Maſſagétes même, que les Pays où ils étoient établis. Il ignore s'ils étoient un Peuple Scythe. Pluſieurs, dit-il, l'aſſurent; ils ont d'ailleurs la même maniére de vivre & de s'habiller que les Scythes. Pour lui il n'oſe rien décider; ou plutôt il dé-

cide formellement que les Grecs attribuent mal-à-propos aux Scythes ce qui eſt propre & particulier aux Maſſagétes. J'aurai cependant occaſion de montrer dans la ſuite que les Maſſagétes étoient indubitablement un Peuple Scythe qui avoit paſſé d'Europe en Aſie ; & par cela même qu'ils étoient Scythes, il faut les décharger de cette odieuſe imputation, » qu'à la vérité ils pre-» noient chacun une femme, mais » qu'ils s'en ſervoient en commun ». Hérodote convient qu'il n'oſeroit leur attribuer un pareil débordement, s'il étoit certain qu'ils fuſſent Scythes. Effectivement les Loix du mariage étoient fort ſéveres parmi les Scythes, & l'adultére y étoit ordinairement puni de mort. A l'égard de ce qu'on attribuoit aux Maſſagétes d'égorger leurs Vieillards pour les manger dans un feſtin funébre qu'on célébroit à leur honneur, j'ai

montré ailleurs (28) que ce n'étoit, ſelon les apparences, qu'une fable. Il eſt vrai que la plûpart des Peuples Scythes avoient la barbare coutume de faire mourir leurs Vieillards décrépits ; mais ils ne faiſoient en cela que ſe rendre aux priéres & aux inſtances de ces Vieillards qui demandoient avec le dernier empreſſement qu'on les tirât de la vie par une mort violente, parce qu'ils étoient dans l'opinion que ceux qui mouroient de mort naturelle n'étoient point reçus dans le *Valhalla*, c'eſt-à-dire dans le ſéjour de la gloire & de la félicité. Au reſte, il eſt conſtant que ces Peuples brûloient leurs morts. Comme les funerailles d'un Scythe étoient une ſolemnité, où les parens & les amis du défunt étoient invités & régalés avec profuſion pendant pluſieurs jours, il

(28) Hiſt. des Celt. Liv. II. Ch. IV. p. 56-74.

ne faut pas être ſurpris qu'on ait accuſé les Maſſagétes de s'aſſembler, non pour enſévelir leurs morts, mais pour les dévorer.

3°. Enfin, & c'eſt-là le principal, Hérodote n'a connu ni la cauſe, ni le ſuccès de la guerre que Cyrus fit aux Maſſagétes. Il dit que beaucoup de puiſſantes raiſons pouſſerent le Roi de Perſe à entreprendre cette guerre, & il donne pour les principales; « premiérement ſa naiſſance, » qui ſembloit l'élever au-deſſus de » la condition humaine; & en ſe- » cond lieu l'heureux ſuccès qu'il » avoit eu dans toutes ſes guerres. » De quelque côté qu'il portât ſes » armes, il ne trouvoit aucun Peuple » qui pût lui réſiſter ». De ſemblables raiſons pouvoient éblouir un Alexandre, un jeune étourdi qui, dans la vigueur de l'âge, n'ayant pas encore éprouvé les caprices de la fortune, acquieſcoit à tout ce que ſes

adulateurs lui disoient des merveilles de sa naissance & de la force invincible de ses armes. Mais Hérodote place l'expédition de Cyrus contre les Massagétes à la derniére année de sa vie. Agé de soixante & dix ans, ce Prince devoit sentir qu'il étoit homme comme les autres, & sa fortune, quelque grande qu'elle fût, n'avoit pas été sans revers. Au reste, nous verrons dans la suite que Cyrus eut une raison beaucoup plus forte d'attaquer les Scythes. C'est que, depuis un tems immémorial, ces Peuples avoient toujours ravagé les Provinces dont ce Prince venoit de faire la conquête, je parle de la Médie & des Pays qui en dépendoient. Il n'y avoit que quelques années que les Scythes avoient abandonné la Médie, après s'y être maintenus durant 28 ans entiers. Il étoit donc très-naturel que Cyrus, après avoir conquis le Royaume des Mé-

des, penſât auſſi à s'en aſſurer la poſſeſſion, & a le mettre à couvert des incurſions d'un hôte ſi incommode. On ne peut pas douter qu'il n'ait réuſſi dans ſon projet. D'un côté les Perſes avoient une grande fête, où ils célébroient la mémoire de la défaite des Scythes; de l'autre, depuis le régne de Cyrus les Scythes ſe tinrent en repos, & ne penſerent plus à ravager l'Aſie, comme ils l'avoient fait ſi ſouvent. Je ne prétend pas que Cyrus n'ait reçu quelque échec dans la guerre qu'il fit aux Scythes; mais je montrerai dans la ſuite qu'il s'en releva, & qu'il n'eſt pas poſſible que les choſes ſe ſoient paſſées de la maniére rapportée par Hérodote.

§. IV. Quoiqu'il en ſoit, puiſque cet Hiſtorien avoue lui-même qu'on contoit la mort de Cyrus de différentes façons, dont il n'a pas jugé à propos de faire mention, voyons ſi

nous ne pourrions pas découvrir dans les autres Hiſtoriens ce qu'il a trouvé bon de ſupprimer. Ecoutons pour cet effet ce qu'en diſoit Ctéſias, qui avoit écrit une Hiſtoire de Perſe en XXIII. Livres. Son Ouvrage eſt, à la vérité, perdu depuis pluſieurs ſiécles; mais Photius nous en a conſervé des Extraits aſſez étendus, où l'on trouve en abrégé les principaux événemens de la vie de Cyrus. Je ſçais que Ctéſias eſt un Auteur fort décrié, & qu'on l'accuſe d'avoir débité, ſans aucun jugement, les choſes les plus incroyables. Mais outre qu'Hérodote n'eſt pas exempt de ce défaut, & qu'il a mérité par-là d'être appellé, non-ſeulement le Pere de l'Hiſtoire, mais auſſi le Pere des Fables, il eſt certain d'ailleurs (29)

(29) Ariſtot. Hiſt. Animal. lib. II. cap I. lib. VIII. cap. 28 & de generat. Animal. lib II. cap. 2. *Voyez* auſſi Photius à la fin de ſon Extrait de l'Hiſtoire de Ctéſias.

que les reproches qu'on a fait à Ctéſias tombent principalement ſur ſon Hiſtoire des Indes, où il rapportoit pluſieurs choſes ſur la foi des témoins qui lui paroiſſoient dignes de créance, mais qui s'étoient joués de ſa crédulité, ou qui avoient été abuſés les premiers. Je ſçais encore qu'on l'a accuſé d'avoir écrit ſon Hiſtoire avec beaucoup de partialité. Mais, ſans répéter ici tout ce qu'Henri Etienne (30) allégue pour le juſtifier ſur cet article, il eſt bon de remarquer que Plutarque, qui prétend que Ctéſias étoit trop prévenu en faveur des Lacédémoniens, accuſe Hérodote d'un défaut encore plus odieux, c'eſt d'avoir parlé de la plûpart des Peuples de la Gréce avec une noire malignité. Au reſte, quand tous ces reproches ſeroient fondés, il faudra

(30) Henr. Steph. ad Calcem Herodoti p. 631. & præfat. ad Fragm. Cteſiæ.

toujours convenir que Ctéſias devoit connoître, au moins, l'ancienne Hiſtoire de Perſe (31). Il avoit demeuré 17 ans à la Cour d'Artaxercés, Roi de Perſe, qu'il ſervoit en qualité de ſon Médecin. Le crédit où il étoit auprès de ce Prince, lui avoit d'ailleurs procuré la permiſſion de fouiller dans les Archives & de conſulter les Annales (32), où, en vertu d'une ancienne Loi, l'on écrivoit tout ce qui arrivoit de plus remarquable dans l'Empire.

(31) Cela eſt vrai; mais on n'en conclura jamais que Ctéſias a été un Hiſtorien fidéle. Qu'on en juge par le nombre d'Ecrivains ou prévenus, ou méchans, ou ignorans qui écrivent l'Hiſtoire de nos jours. Les uns ne voyent que leur objet, les autres n'écrivent que ce qu'ils veulent, ſupprimen les faits ou en inventent qu'ils publient avec un front d'airain : ceux-là couchent ſur le papier, ſans aucun examen, toutes les Anecdotes & toutes les Relations dont on leur fait part.... Quel cahos que l'Hiſtoire ! & combien la poſtérité n'eſt-elle pas expoſée à ajouter foi aux menſonges des fourbes accrédités ?

(32) Diod. Sic. lib. II, cap. 32,

Beaucoup mieux instruit qu'Hérodote, qu'il avoit souvent occasion de relever, je ne vois pas que Ctésias pût avoir aucune raison de rapporter les événemens de la vie de Cyrus autrement qu'il ne les avoit trouvés dans les Annales (33); & cela d'autant plus qu'il s'agissoit de faits qui devoient être encore de notoriété publique parmi les Perses (34).

§. V. Voici donc en substance ce que Ctésias rapportoit de la vie &

(33) Rien de plus concluant. Si Ctésias n'avoit aucun intérêt de trahir la vérité, de la dissimuler, s'il a eu la liberté de fouiller dans les Archives de la Nation, s'il étoit judicieux & éclairé, s'il ne se proposoit, en écrivant l'Histoire, d'autre but que d'instruire la postérité de ce qui s'étoit passé, il est hors de doute qu'on doit le regarder comme un Historien fidéle.

(34) Cyrus mourut 529 ans avant J. C. Ctésias fut fait prisonnier par le Roi Artaxercés Memnon, & entra à son service 401 ans avant J. C. Son Histoire de Perse finissoit à l'an 398 avant J. C., & celle d'Hérodote va jusqu'à l'an 413 avant notre Ere vulgaire.

des expéditions de Cyrus, ſuivant l'Extrait que Photius nous en a donné.

« Il diſoit (35) qu'Aſtyage, qu'il » appelle auſſi Aſtygan, n'étoit point » parent de Cyrus. Après qu'il eut » été mis en fuite, & qu'il ſe fut » rendu à Cyrus, ce Prince le tira » au bout de quelque tems de la pri- » ſon, l'honora comme un Pere, & » épouſa même ſa fille Amytis qui » étoit veuve de Spitama. Enſuite » Cyrus fit la guerre aux Bactriens, » & dans une bataille qui ſe donna, » l'avantage fut a peu près égal de » part & d'autre. Mais les Bactriens, » ayant appris dans ces entrefaites, » que Cyrus en uſoit bien avec Aſ- » tiage, & qu'il avoit même épouſé » ſa fille, ſe ſoumirent volontaire- » ment à Amytis & à Cyrus.

(35) Photii Biblioth. Sect. LXXII. p. 106. & in Calce Herodoti p. 637.

» Après cela Cyrus tourna ſes » armes contre les Saces, & dans » cette guerre il fit priſonnier le Roi » Amorges, mari de Sparethra. Cette » Princeſſe, ayant appris que ſon mari » étoit entre les mains de l'ennemi, » aſſembla une armée de 300000 » hommes & de 200000 femmes, & » marcha contre Cyrus, qui fut vain- » cu, & fait priſonnier (36), avec Par- » miſes, frere d'Amytis, & trois de » ſes fils. De cette maniére Amorges » obtint ſa liberté, ayant été échangé » contre les priſonniers Perſes.

» Cette guerre étant terminée, » Cyrus marcha contre Créſus, & » aſſiégea la Ville de Sardes, Amor- » ges l'ayant ſervi dans cette guerre » en qualité d'allié.

» La derniére expédition de Cy- » rus fut celle qu'il entreprit contre » les Derbices, qui avoient pour Roi

(36) Je ſuis ici la verſion commune. *Voi.* le paſſage Grec ci-deſſous § X. note (82).

» Amorrheus

» Amorrheus. Ces Derbices s'étant
» mis en embuſcade avec leurs élé-
» phans, battirent la Cavalerie des
» Perſes : Cyrus lui-même fut ren-
» verſé de ſon cheval, & bleſſé
» dangereuſement à la cuiſſe par l'un
» des Indiens qui étoient venus au
» ſecours des Derbices, & qui leur
» avoient amené des éléphans. Les
» gens de Cyrus, l'ayant relevé, le
» porterent au camp. Il périt dans
» ce choc beaucoup de Perſes, & au-
» tant de Derbices, la perte ayant
» été de 10000 hommes de chaque
» côté. Amorges, informé de ce qui
» étoit arrivé à Cyrus, s'avança à
» grand pas, menant avec lui 20000
» hommes de Cavalerie Sace. Il ſe
» donna là-deſſus une bataille entre
» les deux armées. Les Perſes & les
» Saces y remporterent une victoire
» ſignalée, Amorrheus ayant été tué
» avec deux de ſes fils & trente mille

» Derbices, au lieu que les Perſes
» ne perdirent que 9000 hommes
» De cette maniére le Pays des
» Derbices fut ſoumis à Cyrus.
» Ce Prince, voyant approcher ſa
» fin, établit Roi Cambyſe ſon fils
» aîné. Il déclara Tanioxarcés, ſon
» ſecond fils, Seigneur des Bactriens,
» des Choramniens, des Parthes &
» des Carmaniens, ordonnant qu'il
» poſſédât tous ces Pays ſans en
» payer aucun tribut. Les deux fils
» de Spitama, ſçavoir Spitade & Mé-
» gaberne furent nommés le premier
» Satrape des Derbices, & le ſecond
» des Barcaniens. Il ordonna à ces
» Princes d'obéir en toutes choſes à
» leur Mere. Enfin il voulut qu'ils
» donnaſſent la main à Amorges, &
» qu'ils ſe la donnaſſent entr'eux
» pour marque d'une amitié réci-
» proque, ſouhaitant toute ſorte de
» proſpérités à ceux qui l'entretien-

» droient, & donnant ſa malédiction
» à ceux qui entreprendroient de la
» violer. Ayant prononcé ces paroles,
» il mourut le troiſiéme jour de ſa
» bleſſure, après avoir régné trente
» ans. Cambyſe, étant ainſi parvenu
» à la Royauté, fit conduire le
» corps de ſon Pere en Perſe par
» l'Eunuque Bagapates, & exécuta
» tout de la maniére que Cyrus l'a-
» voit ordonné ».

§. VI. Voilà en abrégé ce que Ctéſias diſoit des expéditions de Cyrus que j'examine, & de ſa mort. Je ne vois rien dans ſa narration qui péche contre les Loix de la vraiſemblance, & qui ne s'accorde avec divers morceaux de l'Hiſtoire de Perſe qu'on trouve dans les Ouvrages des Anciens, tant Géographes qu'Hiſtoriens. Je vais le montrer en peu de mots, après avoir ſeulement averti que je n'ai pas cru

devoir donner ici un Extrait de Xénophon, comme je l'ai fait d'Hérodote & de Ctéſias. Après avoir lu & relu la Cyropédie avec beaucoup d'attention, je n'y ai trouvé qu'un beau Roman où l'Auteur ſe propoſe de tracer le portrait d'un bon Roi & d'un grand Héros, mais où il ne faut pas chercher, pour me ſervir des termes de Cicéron, l'exactitude Hiſtorique (38). Quand il en ſeroit autrement, Xénophon, quoiqu'il me ſoit plus favorable que contraire, ne me fourniroit cependant aucune lumiére pour décider les queſtions que j'examine. Il dit, à la vérité, dans une eſpéce de Préface que l'on voit à la tête de ſon Hiſtoire de Cyrus, que ce Prince ſe rendit maître de la Bactriane, & du Pays des Sa-

(38) Cicero Epiſt. ad Quint. fratrem lib. I, Epiſt. I.

ces ; mais, au reſte, il ne fait aucune mention de ces expéditions dans le corps même de ſon Ouvrage. Je reviens préſentement à Ctéſias.

§. VII. Cet Auteur aſſuroit donc que Cyrus, après avoir ſoumis les Médes, fit la guerre à quelques Peuples barbares qui étoient établis au-deſſus de la Médie, vers la Mer Caſpienne. C'eſt de quoi tous les autres Hiſtoriens demeurent d'accord. Ils ne différent de Ctéſias, & entre eux, que par rapport au nom qu'ils donnent à ces Peuples. Juſtin les appelle Scythes (39). C'eſt un nom commun que les Grecs donnoient à tous les Peuples du Nord. Ctéſias les appelle Saces (40), parce que les Perſes déſignoient ſous ce nom tous les Peuples Scythes. Jornandés les ap-

(39) Juſtin. lib. I. cap. 8.
(40) Herodot. lib. VII. cap. 64.

pelle Gétes (41); c'eſt le nom qu'ils portoient en Europe, au-delà du Danube, où ils avoient leurs anciennes demeures. Enfin Hérodote les appelle Maſſagétes; c'eſt un ſurnom qu'ils portoient en Aſie, & où leur nom propre de Gétes entroit, ſelon les apparences, pour quelque choſe.

§. VIII. Si on me demande, après cela, quel Peuple étoient ces Saces à qui Cyrus fit la guerre, ſelon Ctéſias, je répondrai que c'étoient des Scythes qui avoient paſſé d'Europe en Aſie, où ils avoient fait pluſieurs établiſſemens très-conſidérables. Juſtin le ſuppoſe ainſi. Parlant des Scythes, il dit (42) qu'ils « ont con-» traint Darius, Roi de Perſe, à » s'enfuir honteuſement de leur Pays » où il étoit venu les attaquer; qu'ils » ont taillé en piéces Cyrus avec » toute ſon armée; qu'ils ont dé-

(41) Jornand. Getic. cap. X. p. 624.
(42) Juſtin. lib. II. cap. 3. & lib. XXXVII. c. 3.

» truit Zopyrion, Général d'Alexan-
» dre-le-Grand, avec toutes ſes trou-
» pes; qu'ils ont mis en fuite Phi-
» lippe, Roi de Macédoine ». Il eſt connu que les Scythes que Darius, fils d'Hyſtaſpes, vint attaquer en Europe, étoient des Gétes qui demeuroient au-delà du Danube, ſur lequel ce Prince fit jetter un pont pour porter la guerre dans leur Pays. On ſçait auſſi (43) que Zopyrion, qui commandoit en Thrace pour Alexandre-le-Grand, ayant entrepris une expédition contre les Gétes, y périt avec toute ſon armée.

Mais de peur qu'on ne m'objecte ici que ce paſſage de Juſtin prouve, à la vérité, que Cyrus, Darius Hyſtaſpe, Zopyrion & Philippe de Macédoine furent tous battus & défaits par des Scythes, mais qu'il ne ſeroit, peut-être, pas ſûr d'en con-

(43) Q. Curtius lib. X. cap. 1. fin.

clure que ces différens exploits doivent être attribués à un ſeul & même Peuple ; j'ajouterai que Scymnus de Chio rapporte (44), après quelques Auteurs plus anciens qu'il ne nomme pas, qu'une partie des Scythes Nomades, dont Anacharſis étoit iſſu, avoient paſſé & s'étoient établis en Aſie, où ils avoient reçu le nom de Saces. Nicolas de Damas diſoit auſſi (45) que les Scythes qui chaſſerent Darius de leur Pays, étoient les mêmes de qui Anarcharſis tiroit ſon origine, & dont les femmes, qu'on appelloit Amazones, avoient porté la guerre dans le Pays d'Athénes & en Cilicie. On ne conteſte pas que le Philoſophe Anacharſis ne fut de la famille Royale des Gétes, que Darius Hyſtaſpes vint attaquer en

(44) Scymnus Chius p. 378. edente Th. Ryckio ad Steph. Bizant. Lugd. Batav. 1684.

(45) Nicol. Damaſc. ap. Stob. Serm. XXXVIII. p. 118. & in Excerpt. Valeſ. p. 511.

Europe (46), & au-delà du Danube. Enfin Hérodote avoue lui-même (47) que le motif ou le prétexte de la guerre que Darius fit aux Scythes, fut de châtier dans leur propre Pays des Peuples qui avoient envahi la Médie & ſubjugué la plus grande partie de l'Aſie mineure.

Pour éclaircir & pour confirmer encore mieux ce que je viens de dire, il eſt bon de remarquer que, depuis pluſieurs ſiécles, les Scythes, dont il s'agit ici, avoient pris la coutume de faire de fréquentes incurſions en Aſie, c'eſt-à-dire dans l'Aſie mineure, qu'ils ſoumirent toute entiere à trois différentes repriſes (48). Ces Peuples étoient Nomades ou Galactophages, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de s'appliquer à l'Agriculture, ils tiroient leur ſub-

(46) Herodot. lib. IV. cap. 76.
(47) Herodot. lib. IV. 1. & 4. VII. 20.
(48) Juſtin. lib. II. cap. 3.

ſiſtance de leurs troupeaux. N'ayant point de demeure fixe, ils ſe tranſportoient continuellement d'une contrée à l'autre, & tiroient ordinairement vers le midi. Après qu'ils eurent une fois paſſé le Danube, ils s'avancerent inſenſiblement vers l'Helleſpont, & vers le détroit de Conſtantinople. Découvrant de-là un très-beau pays, dont ils n'étoient ſéparés que par un bras de mer fort étroit, & dont les habitans étoient peu en état de leur réſiſter, ils firent le trajet ſur des barques, ou ſur des radeaux, & ravagerent tout ce qui ſe trouva ſous leurs pas. Après que les premiers eurent une fois paſſé, il en parut tous les jours de nouveaux eſſains. Juſtin prétend que les Scythes n'entreprenoient des expéditions ſi éloignées, que pour illuſtrer leur nom. » Ils cherchoient, » dit-il (49), la gloire, & non pas

(49) Juſtin. lib. I. cap. 1. lib. II. cap. 3.

» l'Empire ». Quand la choſe auroit été vraie, les Scythes n'en euſſent pas été plus louables. N'eſt-ce pas annoblir l'injuſtice & la fureur, que de prétendre qu'un Guerrier puiſſe acquérir de la gloire, en attaquant & en tuant des hommes de qui il n'a aucun ſujet de ſe plaindre ? Juſtin auroit bien plus approché de la vérité, s'il eut dit que les Scythes étoient des brigands, qui ne penſoient qu'à piller & à ſe nourrir du travail d'autrui. Des Peuples qui n'avoient point de demeure fixe, & qui ne vouloient pas renoncer à leur ancienne maniere de vivre, ne pouvoient avoir la penſée de bâtir des villes, de fortifier des Châteaux, & d'y établir des garniſons. Quand ils avoient tiré d'un pays tout ce qui pouvoit les accommoder, dès qu'ils voyoient que les habitans étoient épuiſés, ils prenoient le parti de s'en retourner

d'où ils étoient venus. Il paroît cependant qu'ils ne ſe retiroient pas tous. Il y en avoit pluſieurs qui s'accommodant beaucoup du climat de l'Aſie mineure, & de l'abondance qui y regnoit, abandonnoient leurs compatriotes & leur manière de vivre, pour ſe fixer dans les contrées qu'ils trouvoient à leur bienſéance. Ordinairement ils n'y rencontroient pas de grandes difficultés, parce que les anciens habitans du pays n'étoient pas fâchés d'avoir pour Maîtres des Guerriers, qui, pour un tribut très-médiocre (50), épargnoient & défendoient le pays où ils s'étoient établis, pendant qu'ils faiſoient des courſes continuelles dans toutes les Provinces voiſines. C'eſt l'origine de pluſieurs Souverainetés que les Scythes avoient en Aſie, & dont je parlerai dans l'un

(50) Juſtin. II. cap. 3.

des Diſcours ſuivans. Je me contente de dire ici un mot des Peuples Scythes, auxquels Cyrus fit la guerre. Ctéſias nomme les Bactriens & les Saces. Les Bactriens étoient des Scythes (51), ou, comme Strabon les appelle, des Saces (52), qui s'étant rendus maîtres de la Bactriane, avoient pris, ou reçu, le nom du Pays qu'ils avoient occupé. Ils demeuroient au-deſſus de la Médie, le long de l'Oxus (53). Les Saces étoient d'autres Scythes qui s'étoient établis à l'Orient de la Mer Caſpienne, comme on le voit dans Strabon (54). Eraſtothéne les plaçoit (55) dans la même contrée, au-delà du Jaxarte. Il faut que ces Scythes euſſent paſſé en Aſie de fort bonne

(51) Juſtin. II. 1. 3.
(52) Strabo XI. p. 511.
(53) *Ibid* p. 513. 514. 517.
(54) *Ibid.* p. 551.
(55) *Ibid.* p. 513. 514. 517.

heure, s'il eſt vrai qu'ils y fuſſent déjà du tems de Ninus, Roi d'Aſſyrie. C'eſt un fait que j'examinerai ailleurs. Il me ſuffira de parler ici de la derniere expédition des Scythes, qui tombe ſur le commencement du régne de Cyaxare, Roi des Médes (56).

Les Cimmériens, chaſſés de l'Europe par les Scythes, ayant paſſé en Aſie, les Scythes conduits par Madyes (57) ſe mirent à leur pourſuite, & les ayant manqués, ſe jetterent ſur la Médie qu'ils poſſéderent pendant 28 ans. Au bout de ce terme, (58) Cyaxare trouva le moyen de chaſſer les Scythes, & de rentrer dans la poſſeſſion de ſes Etats. Hérodote (59) dit que Cyaxare &

(56) 624 ans avant J. C. (Des Vignoles Chronol. de l'Hiſt. Sainte T. II. p. 258. 271.

(57) Herodot. lib. I. cap. 103. 106. IV. 1. 4. 12. VII. 20.

(58) Avant J. C. 596.

(59) Herodot. I. cap. 106. IV. 1. & 4.

les Médes, ayant invité les principaux des Scythes à un feſtin, les maſſacrerent pendant qu'ils étoient dans l'yvreſſe. Juſtin ne fait aucune mention de cette particularité, & dit ſeulement (60) que les Scythes retournerent dans leur pays, où ils eurent une nouvelle guerre à ſoutenir contre leurs propres eſclaves. L'un & l'autre eſt vrai. Les Scythes ayant perdu leurs Chefs, la plus grande partie de leur armée retourna en Europe, comme Hérodote (61) le reconnoît lui-même, pendant que l'autre partie ſe réfugia chez les Saces, voiſins de la Médie. On peut le conclure aſſez naturellement d'un fait rapporté par Hérodote dans un autre endroit. Il dit (62) que, dans une ſédition qui s'éleva parmi les Scythes Nomades, un Eſ-

(60) Juſtin. lib. II. cap. 5.
(61) Herodot. lib. IV. cap. 1. & 4.
(62) *Id.* lib. I. cap. 73-74.

cadron de ces Scythes s'échappa & ſe retira en Médie, où Cyaxare les reçut favorablement. Il s'agit, dans ce paſſage, des Scythes qui demeuroient ſur les frontiéres de la Médie, & non pas de ceux qui étoient retournés en Europe. Ce qui confirme la choſe, c'eſt que Cyaxare avoit dans ce tems-là la guerre avec les Scythes ou Saces, ſes voiſins. C'eſt ce que Diodore de Sicile rapporte après Ctéſias, au ſecond livre de ſon Hiſtoire. On y lit (63) que les Parthes, qui étoient auſſi un peuple Scythe venu d'Europe (64), s'étant ſoulevés contre les Médes, ſe mirent ſous la protection des Saces, qui les ſoutinrent de toutes leurs forces; & aprés que la guerre eut duré pluſieurs années, la paix ſe fit enfin, aux conditions que les Par-

(63) Diod. Sic. lib. II. cap. 32.

(64) Excerpta ex Arriano ap. Phot. n. LVIII. p. 51. Curtius l. VI. cap. 2. p. 232. Juſtin II. 1. 3.

thes rentreroient ſous l'obéiſſance de leurs anciens Maîtres, & qu'il y auroit déſormais une paix & une alliance perpétuelle entre les Saces & les Médes. Ce fut dans cette guerre (65) de Cyaxare avec les Saces, que ceux-ci perdirent leur Roi Marmaris (66), & que la Reine Zarine, ſa veuve, eut avec un Seigneur Méde, nommé Stryangée, les avantures que M. Boivin l'aîné raconte (67) d'une manière fort étendue, mais qui tient beaucoup plus du Roman que de l'Hiſtoire.

§. IX. On voit préſentement qu'elle fut la cauſe de la guerre que Cyrus fit premiérement aux Bac-

(65) Diodore de Sicile, qui ſuit ici Ctéſias, l'appelle *Artibarnas* ou *Aſtibaras*; mais il remarque, quelques lignes après, que cet *Aſtibaras* fut pere d'*Apandas*, que les Grecs nomment *Aſtiage*. (Diod Sic. lib. II. cap. 34.)

(66) Nicol. Damaſc. in Excerptis ap. Valeſ. I. pag. 437.

(67) Mémoires de l'Acad. des Inſcript. T. II. p. 34. 62. VII. 428.

triens, & enſuite aux Saces, leurs voiſins. Tant que Cyrus fut ſimplement Roi de Perſe, il n'eut rien à démêler avec les Scythes, qui étoient fort éloignés de ſes Etats. Les Perſes avoient leurs anciens établiſſemens du côté de la Mer rouge (68). Mais ce Prince, qui n'étoit point parent d'Aſtiage, ayant acquis la Médie, non par droit de ſucceſſion, mais par la force des armes, les Bactriens qu'Aſtiage avoit ménagés, & qui lui étoient fort affectionnés, commencerent à remuer, & prirent les armes pour le tirer de ſa priſon. Dans les Batailles qu'ils livrerent à Cyrus, l'avantage fut à peu près égal de part & d'autre. Mais les Bactriens ayant appris dans ces entrefaites, que Cyrus en uſoit bien avec Aſtyage, & qu'il avoit-même

(68) Herodot. I. 37. Strabo XI. p. 526. XV. 728.

épouſé Amytis, fille de ce Prince, & veuve de Spitama, ſe ſoumirent volontairement au nouveau Roi & à ſon épouſe. Après cela Cyrus fut obligé de tourner ſes armes contre les Saces, qui ayant un traité de paix & d'alliance avec le Roi des Médes, ne ſe croyoient pas obligés de l'obſerver avec l'Uſurpateur de ſon Royaume. Le commencement de cette guerre fut favorable à Cyrus. Ctéſias dit qu'Amorges, Roi des Saces, fut fait priſonnier par les Perſes, &, ſelon les apparences, ce malheur lui arriva par manque de précaution plutôt que de bravoure. On le voit dans Strabon, qui, parlant de la guerre de Cyrus contre les Saces, rapporte (69) que » les » Saces ſe réjouiſſoient & faiſoient » bonne chere, du butin qu'ils » avoient gagné ſur l'ennemi : les

(69) Strabo lib. XI. p. 511.

» Généraux Perſes, qui étoient dans
» le voiſinage, les attaquerent &
» détruiſirent entierement leur Ar-
» mée.... D'autres, ajoute Strabon
» (70), racontent la choſe de cette
» manière. Cyrus, ayant entrepris
» une expédition contre les Saces,
» fut battu & contraint de prendre
» la fuite. S'étant donc retiré dans
» le camp où il avoit laiſſé ſon ba-
» gage, & où il y avoit abondance
» de proviſions, ſurtout de vin, il
» fit repoſer ſon Armée. Vers le ſoir
» il ſe remit en marche, faiſant ſem-
» blant de fuir, & laiſſant les ten-
» tes remplies de vivres & de boiſ-
» ſons. Après s'être éloigné autant
» qu'il le crut néceſſaire, il fit faire
» alte à ſon Armée. Les Saces s'étant
» mis à pourſuivre leur ennemi, &
» ayant trouvé le Camp des Perſes
» abandonné & bien fourni de vi-

(70) *Id.* ibid.

» vres & de vin, ſe gorgerent de
» ces proviſions. Cyrus étant revenu
» ſur ſes pas, les trouva plongés dans
» l'ivreſſe. Ainſi les uns furent maſ-
» ſacrés, pendant qu'ils étoient enſe-
» velis dans un profond ſommeil;
» les autres, qui avoient quitté leurs
» armes pour danſer & pour faire la
» débauche, ne firent pas plus de
» réſiſtance à un ennemi armé, de
» ſorte que la plus grande partie de
» l'Armée des Saces périt dans cet
» endroit. Cyrus attribua cette vic-
» toire au ſecours des Dieux, &
» conſacra le jour où il l'avoit rem-
» portée à la Déeſſe (71) qu'il ſer-
» voit à la manière de ſes peres; il
» donna à la fête le nom de *Sacæa*.
» On célébre cette fête dans tous les
» lieux, où il y a un Temple de la
» Déeſſe. C'eſt une eſpece de ſolem-

(71) C'étoit la Déeſſe *Anaïtis*, comme Strabon l'avoit dit un peu plus haut. *Voyez* ſur cette Déeſſe le *Livre III*, de l'*Hiſtoire des Celtes*, Chapitre XVI.

» nité bacchique, qui dure un jour » & une nuit : pendant tout ce » tems, les Perſes, tant hommes que » femmes, habillés à la manière des » Scythes, boivent enſemble & don- » nent dans les jeux & les plaiſirs » que le vin porte avec ſoi. »

On ne peut donc pas douter que Cyrus n'eut remporté d'abord de grands avantages ſur les Saces, puiſque ces heureux ſuccès donnerent lieu à l'inſtitution d'une fête annuelle, dont une foule d'Hiſtoriens ont fait mention, & pendant laquelle les Perſes célébroient avec de grandes démonſtrations de joie, la mémoire de la défaite des Saces par ce Prince. Ce fut, ſelon les apparences, dans le même tems que Cyrus fit conſtruire & fortifier ſur le bord du Jaxarte la ville de Cyra (72), pour couvrir les Frontières de

(72) Strabo XI. 517. Arrian. Exp. Alex. IV, p. 241. 243.

de ſon Empire contre les incurſions des Saces.

Il paroît, par ce que je viens d'expoſer, que juſqu'ici le récit de Ctéſias eſt aſſez conforme à ce que d'autres Hiſtoriens ont rapporté de l'expédition de Cyrus contre les Saces. Mais continuons d'entendre Ctéſias. » La Reine Spa-» réthra, épouſe d'Amorges, ayant » appris que le Roi ſon mari avoit » été fait priſonnier par les Perſes, aſ-» ſembla une Armée de 300000 hom-» mes, & de 200000 femmes, à la » tête deſquels elle marcha contre » Cyrus, qui fut vaincu, & pris par » les Saces avec Parmiſes, frere de » la Reine Amytis, & trois de ſes » fils. Des Priſonniers ſi diſtingués, » que l'on avoit fait de part & d'au-» tre, faciliterent un accommode-» ment entre les deux parties belli-» gérantes, le Roi Amorges ayant » été mis en liberté, après qu'on eut

» relâché les Priſonniers Perſes ».

Cette Armée de trois cens mille hommes, que les Saces avoient miſe ſur pied, n'aura rien d'incroyable, ſi l'on veut conſidérer que, parmi les Peuples Scythes, tous les hommes faits portoient les armes, & que, dans des cas de néceſſité, les Nations entières alloient à la guerre. Diodore de Sicile (73) remarque d'ailleurs expreſſément que les Saces étoient une Nation puiſſante, qui avoit réſiſté pendant pluſieurs années à toutes les forces des Médes. Il n'eſt pas plus étonnant que cette grande armée fut commandée par une Princeſſe, & qu'elle fut fortifiée d'un corps de 200000 femmes. J'ai montré ailleurs (74) que les femmes des Scythes ſuivoient leurs maris à la guerre, & que celles des

(73) Diod. Sic. II. cap. 34.

(74) Hiſtoire des Celt. Liv. I. Ch. 2. Liv. II. Chap. 14.

Sarmates

Sarmates ſe battoient contre l'ennemi. Les Scythes établis en Aſie, avoient fourni des Armées entiéres d'Amazones; & il n'y avoit encore que quelques années qu'on avoit vu la Reine *Zarina* (75), dont j'ai fait mention (76), commander les Armées des Saces, ſoutenir avec honneur la guerre contre Cyaxare, Roi des Médes, faire de grandes conquêtes ſur les Peuples voiſins, & ſurpaſſer toutes les perſonnes de ſon ſexe, par ſon courage & par ſon adreſſe. Diodore de Sicile, qui rapporte ces faits, ajoute expreſſément (77) que les femmes des Saces, robuſtes & vaillantes autant que

(75) Le nom de *Zarina*, qui, ſans aucun changement, ſignifie en Ruſſien, *une Princeſſe*, celui de *Roxanace*, que portoit la Ville Capitale des Saces (Nic. Damaſc. in Excerp. Valeſ. I p. 437.) me feroient preſque douter qu'ils étoient un Peuple Sarmate.

(76) *Voy.* ci-deſſus §. VIII. in fin.

(77) Diod. Sic. lib. II. cap. 34.

leurs maris, partageoient avec eux tous les périls de la guerre.

§. X. Photius n'ayant donné que de courts extraits des Ouvrages de Ctéſias, il faut voir ſi nous ne pourrions pas trouver ailleurs le détail des faits que ces extraits ne font qu'indiquer. Comme les Saces ſervoient tous à cheval, & que leur Armée étoit ſupérieure en nombre à celle des Perſes, je ne doute point qu'il ne faille placer ici ce que Diodore de Sicile rapporte au Livre XVII. de ſon Hiſtoire (78), » que dans l'une des expéditions de » Cyrus, ſes Ennemis lui couperent » les vivres, & le pouſſerent dans » des défilés & dans un pays in- » culte, où ſes troupes ſouffrirent » beaucoup de la faim, & où elles » auroient toutes péri, les Soldats » étant déjà réduits à ſe manger les

(78) Diod. Sic. XVII. cap. 81.

BIBLIOTECA · REAL

» uns les autres, ſi un Peuple voi-
» ſin, que l'on appelloit Arimaſpes,
» n'avoit trouvé moyen de conduire
» à l'Armée des Perſes un convoi
» de 3000 chariots chargés de bled.
» En conſidération de cet important
» ſervice, Cyrus les déchargea de
» tout impôt, leur fit de riches pré-
» ſens, & leur donna le nom de
» Bienfaiteurs qu'ils portoient en-
» core du tems d'Alexandre-le-
» Grand (79) ».

Comme Quinte-Curce ajoute que les Arimaſpes, qu'il appelle Agriaſpes (80), fournirent non-ſeulement des vivres aux troupes de Cyrus, mais qu'ils leur ouvrirent encore leurs propres maiſons, il y a apparence que ce Prince, après que ſon Armée eut été un peu rétablie par

(79) Strabo XV. 724.

(80) Curtius, lib. VI. cap. 3.) Arrien les appelle auſſi Agriaſpes. (Arian. Exp. Alex. III. pag. 228.)

les proviſions qu'on lui avoit amenées, ſe mit en marche pour retourner en Médie, & qu'il traverſa le pays des Arimaſpes, où les Soldats ſe remirent pleinement de tout ce qu'ils avoient ſouffert de la faim & du froid. Ce fut vraiſemblablement pendant cette marche, qu'il ſe donna un choc, ou une bataille, dans laquelle les Saces eurent le deſſus, & prirent, ſinon Cyrus lui-même, au moins quelques Seigneurs diſtingués de ſon Armée (81). Il y eut après cela des pourparlers, en conſéquence deſquels les Priſonniers furent relâchés de part & d'au-

(81) Le Grec porte.... καὶ νικᾷ Κύρον, καὶ συλλαμβάνει ζωγρίαν, μετὰ καὶ ἄλλων πλείσων; Παρμίσην τε τὸν Ἀμυτιος ἀδελφὸν, καὶ τρεῖς αὐτοῦ παῖδας, δι' οὓς ὕστερον καὶ Ἀμόργης ἀφείθη, ἐπεὶ... κακεῖνοι ἀφείθησαν. (Excerpta ex Cteſiâ in Calce Herodoti p. 638.) Autant que je puis en juger, il faut traduire de cette maniére : *Et Cyrum vicit, vivoſque capit, præter plures alios, Parmiſem Amytis fratrem, & tres filios ejus, propter quos poſteà Amorges liberatus, quod & ipſi liberati fuiſſent.*

tre, & le Traité que Cyaxare avoit conclu autrefois avec les Saces, renouvellé & confirmé. Ce Traité ſubſiſtoit encore du tems de Darius-Codomannus, qui, ſelon la remarque d'Arrien (82), avoit, dans l'Armée qu'il oppoſa à Alexandre-le-Grand, un corps de Troupes Saces, qui ſervoient en qualité des confédérés & non pas en qualité de ſujets.

§. XI. Ctéſias ajoute » que la » guerre avec les Saces ayant été ter- » minée de cette manière, Cyrus » marcha contre Créſus, Roi de Ly- » die, & aſſiégea la ville de Sardes; » Amorges, Roi des Saces, l'ayant » accompagné dans cette expédition » en qualité d'allié ». On voit par-là que la guerre de Cyrus contre les Saces doit être placée non pas à la fin de ſa vie, comme l'a fait Hérodote, mais dans l'eſpace de tems qui

(82) Arrian. Exp. Alex. III. p. 171.

s'écoula depuis la défaite d'Aſtiage & la conquête de la Médie, qui fut ſoumiſe par Cyrus l'an dixiéme de ſon régne (83), 550 ans avant J. C., juſqu'à la guerre de Lydie, que Solin (84) rapporte à la LVIIIe. Olympiade, c'eſt-à-dire, à l'an 547 avant l'Ere Chrétienne.

§. XII. La dernière conquête de Cyrus fut, ſelon Ctéſias, celle des Derbices, Peuple voiſin des Indes; mais il fut bleſſé dans cette expédition, & mourut au bout de trois jours, comme je l'ai rapporté plus haut. Il y a ici deux raiſons qui confirment le récit de Ctéſias, & qui le rendent beaucoup plus probable que celui d'Hérodote.

1. Si Cyrus avoit péri avec ſon Armée dans une expédition contre

(83) L'an 4164 de la Période Julienne. *Voy.* Des Vignoles Chronol. de l'Hiſtoire Sainte T. II. p. 552.

(84) Solin. cap. I. p. 8.

les Scythes, on auroit de la peine à comprendre qu'aucun des Peuples qu'il avoit ſoumis pendant un régne de 30 ans, n'eut remué après ſa mort, & que Cambiſe, ſon fils & ſon ſucceſſeur, au lieu de penſer à repouſſer les Scythes, eût formé, dès le commencement de ſon régne, le projet de ſoumettre l'Egypte.

2. La ſeconde raiſon eſt encore plus forte. Les Perſes montroient (85) à Paſſargada le ſépulcre de Cyrus, magnifiquement orné. Deux cens & quelques années après la mort de Cyrus, Alexandre-le-Grand eut la curioſité de faire ouvrir ſon ſépulcre. On y trouva le corps de ce Prince couché dans un cercueil d'or (86), qui étoit poſé ſur une ſtrade du même métal. Ces particularités ne peuvent ſubſiſter avec le récit

(85) Solin. LV. p. 62. Plin. VI. cap. 26.

(86) Arrian. Exp. Alex. VI. p. 435. 437. Strabo XV. p. 730. Plutarch. Alex. p. 706. Curtius X. 1.

d'Hérodote, mais elles s'accordent parfaitement avec celui de Ctéſias, qui dit que Cambyſe fit conduire le corps de ſon pere en Perſe, pour y être enſeveli, & qu'il exécuta tout ce que Cyrus lui avoit ordonné en mourant.

§. XIII. Après ce qui vient d'être expoſé, il ſera facile de déterminer s'il y a quelque choſe de vrai dans le paſſage d'Ammien-Marcellin, rapporté au commencement de ce Diſcours. Nous avons vu que Cyrus battit les Saces, & fut battu par eux à ſon tour, dans des Pays ſitués à l'Orient de la Mer Caſpienne. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger, ce Prince paſſa d'abord l'Oxus & le Jaxarte, & défit les Saces dans leur propre Pays; après quoi il s'en retourna, emmenant avec lui le Roi Amorges, qu'il avoit fait priſonnier dans une bataille, ou par ſtratagême. La Reine Sparéthra, ayant promptement mis

ſur pied une nouvelle armée de Saces qui ſervoient tous à cheval, paſſa les mêmes Fleuves, & atteignit les Perſes dans une contrée déſerte, voiſine des Arimaſpes & de la Drangiane, qui eſt un Pays connu. Ammien-Marcellin s'eſt donc trompé en faiſant paſſer le Boſphore à Cyrus, comme Hérodote s'eſt mépris en lui faiſant paſſer l'Araxe. Il eſt facile de découvrir ce qui a trompé le premier de ces Hiſtoriens. Ammien ſavoit que les Saces, à qui Cyrus fit la guerre, étoient des Scythes venus d'Europe. Il ſavoit que Darius, fils d'Hyſtaſpe, avoit paſſé le Boſphore, & enſuite le Danube, pour attaquer dans leur propre Pays des Peuples qui avoient autrefois envahi la Médie & une partie de l'Aſie-Mineure. Regardant la ſeconde de ces guerres comme une ſuite & une continuation de la premiére, il a cru devoir ſuivre l'opinion des Auteurs qui leur donnoient le même

théâtre. Voilà ce que j'avois à dire de l'expédition de Cyrus contre les Scythes. Dans un autre Discours je parlerai plus au long des migrations des Peuples Scythes qui avoient passé en Asie, & des différentes Souverainetés qu'ils y avoient établies. C'est un sujet qui, autant que je le puis savoir, n'a pas encore été traité, & qui ne laisse pas d'être intéressant par la liaison qu'il a avec ce qui nous reste de l'ancienne Histoire de l'Asie Mineure.

DISSERTATION

Sur l'Origine des Romains (*),

PAR M. PELLOUTIER.

IL ne faut pas être ſurpris que l'Origine des plus grands Empires ſoit ordinairement obſcure, & incertaine. Les premiers commencemens en ont été petits, & preſque imperceptibles. La valeur, la prudence, l'équité, la tempérance, tirent les Peuples de la pouſſiére, & les rendent dignes & capables de commander aux autres. Mais elles ne le font que par des progrès inſenſibles, au lieu que le luxe, la molleſſe, la violence, ſont capables de renverſer dans le terme de quelques années, ce que la Vertu n'avoit produit que dans une longue ſuite de ſié-

(*) Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin, Tom. VII. Année 1751. p. 103-129.

cles. Ce que je viens de dire ſe remarque particuliérement dans l'Hiſtoire de l'Empire Romain. La ruine de cet Empire, & les cauſes qui l'ont attirée, ne ſont ignorées de perſonne. Son origine, ſans remonter aux tems fabuleux, ne laiſſe pas d'être des plus incertaines.

Il faut avouer cependant que les ténébres, qui couvrent les premiers ſiécles de l'Hiſtoire Romaine, n'empêchent pas qu'on ne puiſſe dire de l'origine de cette République quelque choſe de plus probable que ce qui en a été dit juſqu'ici, pourvû qu'on liſe les Anciens avec un eſprit critique, & qu'on ſache faire uſage de pluſieurs monumens inconteſtables, qui ſuppléent au défaut d'une bonne Hiſtoire.

Mon deſſein n'eſt point de déterminer le tems où la Ville de Rome fut fondée, ni de rechercher qui en a été le Fondateur. Les plus

judicieux des Hiſtoriens Romains conviennent que tout ce qu'on publioit de la naiſſance de Romulus, de la maniére dont il fût élevé, & de la fondation de la ville de Rome, étoit fabuleux & deſtitué de toute vraiſemblance. Servius, l'un des plus ſavans hommes de l'Antiquité, après avoir lû tout ce qu'on avoit écrit ſur ces différens ſujets, conclut enfin de cette maniére : (1) *Si vous examinez la choſe avec attention, vous ne trouverez jamais deux Hiſtoriens qui ſoient d'accord ſur les Fondateurs des villes dont ils font mention, juſques là qu'on ne peut rien dire de certain de l'origine de la Ville même de Rome.*

Je ſouſcris de bon cœur à ſon ſentiment. Mais je crois qu'en s'arrêtant à des généralités, & ſans rien déterminer, ni ſur le Fondateur de cette célébre Ville, ni ſur l'année

(1) Servius ad. Æneid. lib. VII. p. 495. 678.

de ſa fondation, on peut, au moins, dire quelque choſe de certain ſur l'Origine des Romains ; & c'eſt ce que je me propoſe de montrer dans ce Diſcours.

Je ſuis fermement perſuadé que les Romains étoient Grecs d'origine ; & je conjecture que la ville de Rome étoit originairement une Fortereſſe que les Grecs établis dans la grande Gréce, ou dans le Royaume de Naples, avoient bâtie ſur les bords du Tibre, pour arrêter les courſes des Hétruriens, (2) c'eſt-à-dire, des Barbares qui demeuroient au-delà de ce fleuve. C'eſt ce que marquoit le nom Grec de Ῥώμα (3), que les Latins rendoient par celui de *Valentia*. Cette Origine des Romains n'étoit pas conteſtée dans le tems de la priſe de Rome par les

(2) Servius. ibid. p. 598. 675.
(3) Martian. Heracleot. p. 230, Solin. c. I. p. 1.

Gaulois. Héraclide de Pont, qui écrivit peu de tems après cet événement, le rapportoit en ces termes : (4) *La nouvelle arriva d'Occident qu'une armée, venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville Grecque, nommée Rome, ſituée près de la grande Mer.* Effectivement, ſi l'on veut ſe donner la peine d'examiner (5) les Loix, la Religion, l'habillement, la Langue, la maniére de vivre des anciens Romains, on ne doutera pas qu'ils ne fuſſent Grecs d'origine. Leurs Loix étoient empruntées des Grecs. Quand ils penſerent à les réformer, à les augmenter, & peut-être à avoir des Loix écrites, ils s'adreſſerent pour cela aux Grecs (6) : ils envoierent à Athénes des Députés, qui en rap-

(4) Heraclid. Pont. lib. de Animâ ap. Plutarch. Camill. Tom. I. p. 140.

(5) *Voyez* ci-deſſous note (12).

(6) T. Livius III. 31. Dionyſ. Hal. X. 676.

porterent une collection de Loix, que l'on rédigea d'abord en dix Tables. Dans la ſuite, on en ajouta encore deux autres ; & c'eſt ce qu'on appelloit la (7) Loi des XII Tables.

Leurs Rois étoient auſſi Grecs. La choſe n'eſt pas conteſtée par rapport aux (8) Tarquins, qui ſortoient originairement de Corinthe, d'où ils avoient paſſé en Toſcane, & de là à Rome. Si Romulus a jamais exiſté, le nom même qu'il portoit, ne permet guéres de douter qu'il ne fut Grec d'origine. Leur Religion étoit auſſi celle des Grecs. Ils adoroient Jupiter, Junon, Neptune, Apollon, Minerve, Cérès, Veſta, Pan, & même Hercule qui étoit un Dieu nouveau parmi les Grecs. On peut voir dans Denis d'Halicarnaſſe (9) la conformité de leur Cul-

(7) Dionyſ. Hal. X. 684. Diod. Sic. XII. 308.
(8) Dionyſ. Hal. III. 184. Strabo VIII. 378.
(9) Dionyſ. Halic. lib. I. p. 17. 31.

te, & de leurs Cérémonies, avec celles des Grecs. Strabon fournit ici deux particularités remarquables. La premiére, c'eſt (10) que Cæcilius, Hiſtorien Romain, jugeoit que la ville de Rome devoit avoir été fondée par des Grecs, parce que, de toute ancienneté, on y avoit ſervi Hercule, de la même maniére & avec les mêmes Cérémonies qui étoient reçues en Gréce. La ſeconde, c'eſt (11) qu'à Phocée, à Marſeille, à Rome, & dans l'Iſle de Chio, la Déeſſe Minerve étoit repréſentée aſſiſe, ce qui paroiſſoit extraordinaire aux autres Grecs. La raiſon de cette conformité ſe développera bientôt d'elle-même. Les Romains tenoient encore des Grecs leur maniére de vivre & de s'habiller. Ils portoient des cheveux courts,

(10) Strabo lib. V. p. 230.
(11) Strabo lib. XIII. p. 601.

au lieu que les anciens habitans de l'Italie étoient diſtingués par une chevelure longue. La Robe que les Romains appelloient *Toga*, venoit auſſi de Gréce, au lieu que les Peuples qui leur étoient voiſins, portoient des Brayes, & un Manteau court, qu'ils appelloient *Sagum*. Enfin, ce qui eſt déciſif, les Romains parloient anciennement la Langue Grecque. A la réſerve de quelques mots empruntés des Peuples voiſins, tels qu'étoient les Latins, les Hétruſcès, & les Celtes; le reſte de la Langue eſt purement Grec. La choſe eſt avouée par tous les Anciens (12) qui ſe ſont donné la peine d'examiner & de comparer les deux Langues; &, quand elle ne le ſeroit pas, il ſeroit facile de prouver que la plus grande partie

(12) Quintilian. Inſt. lib. I. cap. 5. Colomeſ. ad hunc locum. Servius ad Æneid. I. §. 188, p. 187. Suidas in *Naba*. Dionyſ. Hal. I. 76.

des racines de la langue Latine ſont tirées du Grec que l'on parloit en Aſie. Je pourrois ajouter encore que l'on a pris de l'Hiſtoire Grecque juſqu'aux Romans & aux Fables que la Nobleſſe Romaine avoit accoutumé d'inſérer dans ce qu'on appelloit les Mémoires domeſtiques des familles, pour donner un nouveau luſtre à ſes Ancêtres: par exemple, le combat des Horaces avec les Curiaces, l'action de Mutius Codrus, qui lui acquit le ſurnom de Scœvola, celle de Q. Curtius qui ſe précipita dans un gouffre qui s'étoit ouvert dans la place publique (13). Mais, comme cette preuve

(13) Le combat des Horaces & des Curiaces étoit rapporté ſous d'autres noms, mais avec des circonſtances parfaitement ſemblables par Démocrate au Livre II. de ſon Hiſtoire d'Arcadie. *Apud Stobæum Serm. CLVII. p.* 552. L'action de Scœvola étoit attribuée à Agéſilaus, frere de Thémiſtocle, par Agathyrſides de Samos. *Rer. Perſic. lib. IV. ap Stobæum Serm. XLVIII. p.*

demanderoit des diſcuſſions qui ne ſont pas de ce lieu, je ne m'y arrête point. Je crois d'ailleurs en avoir dit aſſez pour montrer que les Romains tiroient leur origine des Grecs, d'autant plus que toutes les anciennes Traditions, qui ſont rapportées fort au long par Denys d'Halicarnaſſe, s'accordent à les faire ſortir originairement, ou de la Theſſalie, ou du Péloponnéſe, & en particulier de l'Arcadie.

Il faut ſeulement remarquer ici que la Tradition même, qui fait deſcendre les Romains des Troyens, & que Saluſte (14) regarde comme la plus accréditée de toutes, n'eſt

171. Celle de Curtius à un fils du Roi Midas par Calliſthénes *in ſecundo transformat. Stob. Serm. XLVIII. p.* 172. La trahiſon de la fille de Tarpejus étoit rapportée ſous le nom d'une fille de qualité, nommée Démonique, qui livra la Ville d'Ephéſe à un Roi des Galates, ou Gallo-Grecs, par Clitophon. *Rer. Italic. lib. V. ap. Stob. Serm. LIII. pag* 220.

(14) Salluſt. Catilin. cap. 6.

point contraire à ce que je viens de dire. Ces Troyens ſont ceux qu'Homére repréſente dans ſon Iliade. Ils parlent Grec. Leur Religion eſt celle des Grecs. Leurs noms propres, comme Priam, Laomédon, Alexandre, & les noms des familles Troyennes, qui prétendoient avoir accompagné Enée en Italie, étoient tous Grecs. Ces familles ſe diſoient deſcendues de Mneſthée, de Cloanthus, de Gyas, de Sergeſtus, de Nautes. On verra dans la ſuite ſur quoi étoit fondée cette Tradition, qui, bien loin de combattre mon ſentiment, me fournira tout au contraire une preuve pour le confirmer.

Examinons préſentement de quel endroit de la Gréce les fondateurs de la ville de Rome avoient paſſé en Italie, & dans quel tems ils étoient venus s'y établir. Je ne m'arrêterai point aux anciennes migrations des

Pélaſges, que l'on fait paſſer par mer en Italie, (15) l'an de la Période Julienne 3186, ou 1528 ans avant J. C. ni à celles des Arcadiens que l'on y fait venir (16) vingt-deux ans après, ſous la conduite d'Oénotrus; & enſuite ſous celle (17) d'Evandre, 60 ans avant la priſe de Troye, c'eſt-à-dire, l'an de la Période Julienne 3470, ou 1244 ans avant l'Ere Chrétienne. On peut dire de toutes ces migrations, ce que Strabon, l'un des Ecrivains les plus judicieux de l'Antiquité, a dit de la derniére; (18) c'eſt qu'elles ſont fabuleuſes. Je ne voudrois point nier que les Grecs, qui fonderent la Colonie de Rome, ne fuſſent ſor-

(15) Je ſuis ici la Table Chronologique de Ryckius p. 403. Denys d'Halicarnaſſe lib. I. p. 9. 49. II. p. 77.

(16) Ryckius, ibid. p. 403. Dionyſ. Halic. I. pag. 77.

(17) Dionyſ. Halic. I. p. 24. 49. II. p. 77.

(18) Strabo lib. V. p. 230.

tis originairement de l'Arcadie ; mais ce n'eſt pas aſſurément de là qu'ils avoient paſſé en Italie, & ils y avoient paſſé beaucoup plus tard que ne le porte le calcul commun. On n'en doutera pas, ſi l'on veut faire attention aux preuves ſuivantes.

1. Il n'étoit pas poſſible que les Grecs euſſent envoyé par mer des Colonies, ni en Italie, ni dans des Pays plus éloignés, avant la guerre de Troye. Ils n'avoient dans ce tems-là aucune connoiſſance de la navigation, ou, au moins, ils n'avoient pas encore appris à conſtruire des Vaiſſeaux capables de voguer en pleine mer, & de ſoutenir des voyages de long cours. Diodore de Sicile remarque expreſſément, (19) qu'avant l'expédition de Troye les Grecs ne navigeoient que ſur de petits canots.

(19) Diod. Sic. lib. IV. p. 171.

2. Thucydide, qui avoit fait beaucoup de recherches ſur les migrations des Grecs, reconnoît que les Colonies qu'ils envoyerent en Sicile & en Italie, (20) n'y avoient paſſé qu'après la Guerre de Troye;

3. Hérodote dit quelque choſe de plus. Il aſſure (21) que les Grecs établis en Aſie, furent les premiers de leur Nation, qui entreprirent de longues navigations, & qui découvrirent les Pays ſitués le long de la mer Adriatique, la Toſcane, & l'Eſpagne. Encore y a-t-il toute apparence, qu'ils n'entreprirent ces navigations que long-tems après s'être établis en Aſie. Homére étoit de ces Grecs. Il ſuffit d'ouvrir l'Odyſſée, & d'examiner ce que le Poéte dit des voyages d'Ulyſſe, pour comprendre qu'il connoiſſoit l'Italie, &

(20) Thucyd. lib. I. p. 8.
(21) Herodot. I. cap. 163.

la

la Sicile, à peu près autant que nous connoiſſons aujourd'hui les Terres Auſtrales.

4. Enfin, ce qui mérite d'être bien remarqué, le Dialecte Grec, auquel la langue Latine devoit ſon origine, étoit l'Eolique. Denys d'Halicarnaſſe l'aſſure poſitivement. (22) *Les Romains*, dit-il, *parlent une Langue qui n'eſt ni entiérement barbare, ni parfaitement Grecque. Elle eſt un mélange de Grec & de Barbare. La plus grande partie de leur Langue eſt cependant tirée de l'Eolique. Le ſeul inconvénient qu'a produit le commerce de tant de peuples, qui ſe ſont mêlés avec eux, c'eſt qu'ils ne prononcent pas tous les mots comme il le faudroit. Au reſte, entre toutes les Colonies que les Grecs ont fondées, il n'y en a aucune qui ait conſervé des traces plus ſenſibles de ſon origine que celle-ci.*

(22) Dionyſ. Halic. lib. I. p. 76.

Il ne ſera pas difficile de montrer que Denys d'Halicarnaſſe a raiſon. Le Dialecte Eolique étoit celui des Grecs établis dans l'Eolide. C'étoit un Dialecte rude & groſſier, comme l'eſt ordinairement le langage des gens de mer. Ils mettoient des *a*, & des *o*, ou les autres Grecs emploient des *e* & des *i*. Les Grecs, par exemple, diſoient φημὴ, ῥώμη, μηχανὴ, ἀγκυρα, φηγὸς, μένω, λήθω. Au lieu de cela les Eoliens & les Romains prononçoient *fama* la renommée, *roma* la force, *machina* une machine, *anchora* une ancre, *fagus* un hêtre, ou un chêne, *maneo*, je demeure, *lateo*, je ſuis caché. (23) C'eſt donc parmi les Eoliens qu'il faut chercher l'origine des Romains. Voyons donc qui ils

(23) Les Eoliens diſoient encore τύ pour σὺ, ὄδμὴ pour ὀσμὴ, Foῖνον pour οἶνον, d'où les Latins ont fait les mots de *tu*, *odor*, *vinum*.

étoient, & de quelle maniére ils vinrent s'établir en Italie.

Les Peuples Grecs établis dans l'Asie Mineure, étoient les Eoliens, & les Ioniens. Les Eoliens étoient des Grecs Doriens, qui ayant quitté l'Arcadie, (24) soixante ou quatre-vingt ans après la prise de Troye, sous la conduite de Penthilus, fils d'Oreste, passérent en Thrace, & de là dans l'Asie Mineure, d'où ayant depossédé les Peuples Scythes, qui occupoient le Pays de Troye, ils s'y établirent, & y fondérent plusieurs Villes, (25) entre autres celles de Cumes & d'Elée. Les Ioniens, qui étoient sortis du territoire d'Athénes, passerent en Asie (26) quatre générations plus

(24) Strabo XIII. 582. Ryckius Can. Chronol. Salmas. ad Solin p. 52.

(25) Herodot. lib. I. cap. 149. Strabo. XIII. p. 582. 600. 615. 616.

(26) Strabo XIII. 582. Petav. Rat. Temp. I. p. 53. Rickius Can. Chron.

tard. Ayant chaſſé les Cariens (27) & les Léléges des pays qu'ils occupoient au midi du fleuve d'Hermus, ils y fixerent leur demeure, & y bâtirent pluſieurs Villes célébres, dont les plus conſidérables étoient (28) Ephéſe, Milet, Myus, Priéne, Samus, Téos, Colophon, Chio, Erythra, Phocée, Clazoméne, Lébédus & Mélite.

Entre les Villes Grecques de l'Aſie Mineure, celle de Phocée étoit l'une des plus peuplées, & des plus marchandes. Elle appartenoit proprement à l'Ionie, comme étant ſituée ſur la rive gauche & Méridionale du fleuve d'Hermus, (29) qui ſéparoit l'Ionie de l'Eolide. Mais on y ſuivoit le Dialecte Eolique, auſſi

(27) Strabo VII. 321. XIV. 632.

(28) Vitruv. lib. IV. cap. I. p. 60, Herodot. I. cap. 142.

(29) Herodot. I. 162. Strabo XIII. p. 582, Pompon. Mela I. cap. 17.

bien que dans quelques autres Villes de l'Ionie, que les Eoliens avoient poſſédées, (30) & dont ils avoient enſuite été chaſſés par les Ioniens. Hérodote remarque (31) *que les Villes d'Ephéſe, de Colophon, de Lébédus, de Téos, de Clazoméne, & de Phocée, avoient la méme Langue,* c'eſt-à-dire, le même Dialecte, *qui différoit cependant de celui des autres villes de l'Ionie.* Ce Dialecte eſt celui des Eoliens, comme on peut le prouver par un paſſage de Timée, qui portoit (32) que les Phocéens donnérent à la Colonie de Marſeille un nom tiré de l'Eolique. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle Ptolomée met la ville de Phocée au nombre des villes de l'Eolie, (33) parce que

(30) Herodot. I. 149. 150. Plin. V. 29. Strabo XIII. 600. 647.

(31) Herodot. I. 142.

(32) Stephan. in Maſſillia p. 534. Euſtathius ad Dionyſ. Perieg. p. 21.

(33) Ptolem. lib. V. p. 135.

la plûpart de ſes habitans étoient Eoliens, & en avoient le Dialecte. Les Phocéens, ſoit que les terres qu'ils cultivoient fuſſent ingrates & ſtériles, (34) comme Juſtin le prétend, ſoit que les conquêtes des Rois de Lydie, qui ſoumirent inſenſiblement la plus grande partie de l'Aſie Mineure, les empêchaſſent de s'étendre en terre ferme; ou que leur ville ſe trouvât même ſurchargée d'habitans par le grand nombre d'Eoliens qui s'y retiroient, à meſure que les (35) Lydiens pouſſoient leurs conquêtes; ſoit enfin que la Mer, ſur laquelle ils avoient un très-bon Port, les invitât à profiter de cet avantage pour s'attacher au Commerce; les Phocéens,

(34) Juſtin. XLIII. 3.) Voſſius ſoutient que Juſtin confond ici la Phocide, qui étoit un Pays de la Gréce, avec le territoire de la Ville de Phocée en Aſie, qui étoit des plus fertiles.

(35) Herodot. I. 6. 15. 16. 26. 28.

dis-je, prirent le parti d'équiper de grands Vaiſſeaux, & de s'appliquer entièrement à la Navigation. Ils y réuſſirent ſi bien qu'au bout de deux ou trois ſiécles, ils attirerent à eux tout le Commerce qui avoit été juſqu'alors entre les mains des Phéniciens. Maîtres de la Mer Méditerranée par le grand nombre de Vaiſſeaux qu'ils entretenoient, (36) ils entreprirent, comme le dit Hérodote, des voyages de long cours : ils découvrirent l'Eſpagne, la Toſcane, les Pays qui bordent la Mer Adriatique, l'Iſle-de-Corſe, & ils établirent des Colonies dans toutes ces différentes contrées. On doit préſumer naturellement qu'ils envoyerent leurs premiéres Colonies dans les Pays les plus voiſins de l'Aſie ; on ſe tranſplante plus facilement dans des contrées voiſines, que dans des

(36) *Voyez* ci-deſſus note (21).

régions extrêmement reculées. Martien d'Héraclée remarque (37) que la Colonie de Marſeille fut établie par les Phocéens la ſeconde année de la XLVe. Olympiade, qui eſt l'an 599 avant l'Ere Chrétienne. Il y a donc apparence que ce fut vers le commencement des Olympiades, qu'ils établirent les Colonies Grecques que l'on voyoit en Italie, & dont on rapportoit la fondation aux Pélaſges : par exemple, celle de Piſe (38), celle d'*Agylla*, (39) qui portoit auſſi le nom de *Cære*, celle de *Spinetum*, (40) & enfin celle de

(37) Martian. Heracl. p. 210.) La bataille de Salamine ſe donna la deuxiéme année de la LXXVe. Olympiade, &, ſelon ce calcul, la Colonie de Marſeille fut fondée la deuxiéme année de la XLVe. Olympiade. (Euſeb. Chron. p. 124. Solin. cap. II. p. 12. Salmaſ. not. ad Amm. Marc. lib. XL. cap. 9. p. 97.)

(38) Dionyſ. Halic. I. 16. Juſtin. XX. 1.

(39) *Ibid.*

(40) Colonie Grecque qui reçut ſon nom d'une des embouchures du Pô, près de laquelle elle étoit ſituée. (Dionyſ. Hal. I. 15.)

Rome, avec pluſieurs autres, dont Denys d'Halicarnaſſe nous a conſervé les noms. Ma conjecture ne s'éloigne point ſur cet article du calcul commun des Hiſtoriens, qui placent la Fondation de Rome (41) vers le commencement des Olympiades. Elle eſt d'ailleurs confirmée par une particularité que Juſtin fournit. Il dit (42) *que, du tems de Tarquin l'ancien, une jeuneſſe, qui venoit de Phocée, remonta le Tibre, fit alliance avec les Romains, & alla enſuite fonder dans les Gaules la Colonie de Marſeille.* On voit bien quel étoit le motif & le but de cette viſite. Cette jeuneſſe alla ſe délaſſer auprès de ſes compatriotes des fatigues d'un long voyage, & prendre langue ſur

(41) Denys d'Halicarnaſſe rapporte la fondation de Rome à la premiére année de la VIIe. Olympiade & Polybe à la ſeconde. (Dionyſ. Halic. I. p. 60.

(42) Juſtin. XLIII. 3.

le nouvel établiſſement qu'elle méditoit. Comme, outre le négoce de Mer, les Phocéens faiſoient encore le métier de Pirates, (43) qui n'avoit rien de honteux dans ce tems-là; on ſent bien que ces différens établiſſemens leur étoient utiles; premiérement pour placer leurs marchandiſes, &, en ſecond lieu, pour ſe défaire ſans bruit & ſans éclat de leurs priſes.

A la fin, la crainte de tomber ſous la domination des Perſes obligea les Phocéens à abandonner leur Ville pour ſe retirer ailleurs. On voit dans Hérodote (44) que Cyrus, premier Roi de Perſe, après avoir conquis le Royaume de Lydie, fit marcher une partie de ſon Armée contre les Eoliens qui en étoient voiſins. Ces Troupes ayant

(43) Juſtin. XLIII. 3.
(44) Herodot. I. 161. 162.

mis le ſiége devant la ville de Phocée, & étant ſur le point de l'emporter d'aſſaut, les Phocéens demanderent aux Perſes un ſeul jour de trève pour ſe conſulter ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Harpagus, qui commandoit les Perſes, ayant conſenti à la ſuſpenſion d'armes, les Aſſiégés en profiterent pour s'embarquer avec leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils purent emporter, & (45) paſſerent dans l'Iſle de Corſe, où ils avoient fondé, vingt ans auparavant, la ville (46) d'Alalia, qui leur ſervit de retraite. Cela arriva deux ou trois ans après la priſe de Sardes, 545 ou 546 ans avant Jeſus-Chriſt.

Les Phocéens demeurerent pendant cinq ans à Alalia, dans l'Iſle de

(45) Herodot. I. 165.

(46) Il ſemble que ce ſoit la même que celle que Diodore de Sicile appelle Calaris. (Diod. Sic. lib. V. p. 205.)

Corſe. Mais, comme dans ce nouvel établiſſement ils continuoient toujours leurs Pirateries (47), courant ſus à tous les vaiſſeaux qu'ils trouvoient en mer, les Carthaginois & les Etruſces réſolurent enfin d'unir leurs forces pour les accabler. Les choſes en vinrent bientôt à une bataille déciſive, qui ſe donna dans la mer de Sardaigne, & dans laquelle les Phocéens oppoſérent une flote de ſoixante Vaiſſeaux à un pareil nombre de Vaiſſeaux ennemis. Hérodote dit que les Phocéens remporterent dans cette occaſion ce que les Grecs appelloient *Victoriam Cadmæam*, c'eſt-à-dire, une victoire qui coûte autant & plus au vainqueur qu'au vaincu. Effectivement ils y perdirent quarante Vaiſſeaux, & les vingts autres furent mis hors d'état de ſer-

(47) Herodot. l. 166.

vir. Cette bataille ſe donna vers le commencement de la LX: Olympiade, 540 ou 541 ans avant l'Ere Chrétienne. Affoiblis par cette bataille, & ſentant bien qu'ils ne pouvoient plus ſe maintenir à Alalia, les Phocéens radouberent, comme ils purent, leur flotte, & plierent de nouveau armes & bagages, pour aller chercher un établiſſement ailleurs. Une partie tira du côté de l'Occident, & alla fonder la Colonie (48) d'Emporium en Eſpagne, ou renforcer celle de Marſeille (49) dans les Gaules. L'autre partie tira du côté de l'Italie, & alla débar-

(48) Aujourd'hui *Empouria*s. (Livius xxxiv. 9.)

(49) C'eſt de cette maniére qu'il faut expliquer les Auteurs qui diſent que la Colonie de Marſeille fut fondée par des Phocéens qui fuyoient la domination du grand Roi. (Iſocrat. in Archidamo p. m. 409. Harpocration Mauſſaci p. 190. Ariſtot. ap. Athen. xiii. cap. 7. Plut. in Solone cap. 3. Seneca conſolat. ad Helviam cap. 8. p. 630. Euſtath. ad Dionyſ. Perieg. p. 74.)

quer à Régium, dans le voiſinage de laquelle ils fonderent la Colonie d'Hyéla, ou d'Eléa (50), que les Romains appelloient Vélia, en y ajoutant un *Digamma*. Ils choiſirent cet endroit pour s'y établir, y étant invités par la grandeur & par la commodité du Port, qui, étant capable de contenir un grand nombre de Vaiſſeaux, étoit d'ailleurs ſitué d'une maniére fort avantageuſe pour des gens qui faiſoient métier de commerce & de Piraterie. Comme cette nouvelle Colonie étoit continuellement renforcée par des Grecs, qui abandonnoient l'Eolie & l'Ionie, à meſure que les Perſes y pouſſoient leurs conquêtes, les Phocéens s'étendirent bientôt dans le Royaume de Naples. D'abord ils

(50) Herodot. I. 167. Strabo VII. 252. Amm. Marcell. XV. cap. 9. p. 94. Ex Hygino A. Gell. X. cap. 16.

s'emparerent des Iſles d'Enaria (51) & des Pithécuſes, c'eſt-à-dire, de l'Iſle d'Iſchia & des Iſles voiſines. De-là ils paſſerent dans le Continent, où ils fonderent les villes de Cumes, de Paléolis & de Néapolis, (Naples,) & s'emparerent inſenſiblement de la plus grande partie de l'Italie, qui eſt au-delà du Tibre. C'eſt la remarque de Juſtin. Parlant de Denis le Tyran (52), il dit, que, de ſon tems, les Grecs étoient maîtres à peu près de toute l'Italie. Ajoutons que ces Grecs ſuivoient le même Dialecte, duquel la langue des Romains avoient été tirée. De-là vient que les Fragmens que Diogéne Laërce & Jamblique nous ont conſervé de quelques Philoſophes Pythagoriciens, qui enſeignoient en

(51) Livius VIII. 22. Martian. Heracleot. p. 237. 247. Strabo V. 248.

(52) Juſtin XX. 1.

Italie, ſont tous écrits dans ce Dialecte Eolique.

Comme les Phocéens, après s'être établis en Italie & dans les Gaules, continuoient toujours d'enlever les vaiſſeaux Hétruſces & Carthaginois (53) qu'ils trouvoient en mer, il en réſulta une nouvelle guerre, dans laquelle les Carthaginois eurent du deſſous (54), & furent réduits, après la perte de quelques batailles, à demander la paix à leur ennemi. Ce qu'il y a ici de particulier, & qui mérite d'être bien remarqué, c'eſt que dans ce même tems les Romains étoient en guerre avec les Carthaginois & les Hétruſces, &, ſelon les apparences, pour un ſujet tout pareil. La choſe eſt certaine, au moins par rapport aux Carthaginois. Polybe, rapportant

(53) Herodot. VI. 17.
(54) Juſtin. XLIII. 5.

les divers Traités que les Romains avoient fait avec les Carthaginois (55), & que l'on voyoit au Capitole gravés sur des tables d'airain (56) dans un Latin qu'il étoit très-difficile d'expliquer, parce que la Langue avoit beaucoup changé depuis ce tems-là, Polybe, dis-je, remarque (57) que le premier Traité des Romains avec les Carthaginois fut conclu sous le Consulat de Junius Brutus, & de (58) Marcus Horatius, qui furent les premiers Consuls que l'on établit après l'expulsion des Rois, dans la même année où le Temple de Jupiter Ca-

(55) Polyb. III. 181.

(56) Polyb. III. 176. 177.

(57) Polyb. III. 176.

(58) Eutrope met M. Horatius Pulvillus au nombre des Consuls de cette année, mais il dit qu'Horace n'obtint cette dignité qu'après la mort de Brutus & même de Spurius Lucretius Tricipitinus qui fut d'abord subrogé à Brutus. (Eutrop. I. cap. 9.)

pitolin fut consacré, & vingt-huit ans avant l'expédition de Xerxés. Par ce Traité les Romains promettent (59), pour eux & pour leurs Alliés, de ne se pas avancer avec Vaisseaux au-delà du Cap qui est au-dessus de Carthage, & que l'on appelloit (60) *le Beau Promontoire.* Les Carthaginois, de leur côté, promettent de faire cesser (61) toute hostilité contre les habitans d'Ardée, d'Antium, de Laurentum, de Circéja, de Terracina, & contre les autres Latins soumis à la République. On voit par ce Traité que les Romains s'appliquoient à la Navigation & au Commerce; ce qui donna lieu à une guerre, qui fut terminée par la paix dont il s'agit. On y voit que les Romains firent comprendre dans le Traité différen-

(59) Polyb. III. 177.
(60) *Ibib.* 178.
(61) *Ibid.* 177.

tes Villes qui leur étoient ſoumiſes ou alliées, Ardea, Antium, Laurentum, Circéja, Terracina, qui étoient des Ports de Mer, & des nids de Pirates, dont les habitans avoient équipé des Vaiſſeaux, écumé les mers, & fait des priſes ſur les Carthaginois.

Depuis ce tems-là les Romains, ou, au moins, leurs Sujets & leurs Alliés, continuerent toujours de négocier, & de pirater ſur la Mer Méditerranée. Diodore de Sicile rapporte, par exemple (62), que la troiſiéme année de la LXXVIIe Olympiade, (qui eſt l'an 474 avant Jeſus-Chriſt) Hiéron, Roi de Siracuſe, envoya pluſieurs Vaiſſeaux aux Cuméens, pour les ſoutenir contre les Hétruſces qui leur faiſoient la guerre. Avec ce ſecours les Grecs gagnerent une bataille, qui

(62) Diod. Sic. XI. 268.

les délivra de la terreur qu'un ſi puiſſant ennemi leur avoit cauſée. On trouve une nouvelle preuve de ce que je viens de dire dans ce qui eſt rapporté d'Alexandre Molottus, Roi d'Epire, que les Hiſtoriens confondent ici (63) mal-à-propos avec Alexandre-le-Grand ſon neveu, comme M. Bayle l'a (64) entrevû. Le Roi d'Epire ayant paſſé en Italie vers l'an 339 avant Jeſus-Chriſt (65), pour ſecourir les Tarentins contre les Barbares, c'eſt-à-dire, contre les Samnites & les Lucaniens, envoya des Ambaſſadeurs à Rome, pour ſe plaindre des habitans d'Antium, qui s'étant (66) joints aux Pirates Hétruſces, avoient fait pluſieurs priſes ſur les alliés du Roi.

(63) Clitarchus avoit fait cette faute. (Plin. Hiſt. Nat. III. 5.)

(64) *Voyez* ſon Dictionnaire à l'Article *Alexandre-le-Grand*.

(65) Livius LVIII. 3. 17. 24.

(66) *Voyez* ci-deſſous not. (69).

Les Romains lui renvoyerent là-deſſus (67) une Ambaſſade, qui fut chargée, ſelon les apparences, de lui faire des excuſes de ce qui s'étoit paſſé, & de l'aſſurer que la choſe s'étoit faite à l'inſçû, & ſans l'aveu du Sénat. J'en juge ainſi par la réréponſe d'Alexandre (68), qui écrivit aux Romains de ſe faire obéir s'ils étoient en état d'exercer l'Empire, ou de le céder à des Maîtres plus puiſſans & plus capables de ſe faire reſpecter; ſurquoi le Sénat, qui ne vouloit pas ſe brouiller avec ce Prince, prit le parti de l'appaiſer par des préſens, & de lui envoyer une couronne d'or, du poids de pluſieurs talens. Quelques années après, Démétrius Poliorcétes, qui s'étoit rendu maître, vers l'an 295 avant Jeſus-Chriſt, de la Macé-

(67) C'eſt celle dont il eſt parlé ci-deſſus not. (63).

(68) Exc. ex Memn. ap. Phot. n. 224. c. 27.

doine, & d'une partie de la Gréce; en renvoyant aux Romains quelques Pirates d'Antium, qui étoient tombés entre ſes mains, fit dîre en même tems au Sénat qu'il avoit fait grace de la vie à ces gens-là, & qu'il les rendoit aux Romains, en conſidération de leur parenté avec les Grecs: mais qu'au reſte il lui paroiſſoit honteux que la République voulut commander à toute l'Italie, & qu'en même tems elle envoyât des Vaiſſeaux pour écumer les Mers. *Vous avez*, leur dit-il, *érigé dans une de vos Places publiques, un Temple à l'honneur des Dioſcures, que l'on regarde par-tout comme des Dieux Sauveurs, & vous envoyez cependant des gens en Gréce pour piller la patrie de ces Dieux* (69). Il ne paroît pas que depuis ce tems-là les Romains ayent continué d'avoir des

(69) Strabo V. 232.

Vaiſſeaux, ni de négocier ou de piller ſur Mer. Ils tournerent toutes leurs forces du côté de la terre-ferme, ſoumirent l'Italie, & les Colonies Grecques qu'ils avoient traitées juſqu'alors en amies & en alliées; & ce ne fut que pendant la premiére guerre Punique (70), qu'ils commencerent de nouveau à équiper des Vaiſſeaux, & à diſputer aux Carthaginois l'Empire de la Mer.

Voilà ma penſée ſur l'origine des Romains. Je ne me flatte pas d'avoir épuiſé la matiére. Je ne prétens point auſſi faire paſſer mes conjectures pour des démonſtrations. Mais je crois en avoir dit aſſez pour montrer, premiérement, que les Romains deſcendoient des Grecs, &, en ſecond lieu, qu'ils étoient de ces Grecs Ioniens

(70) Elle commence, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, la troiſiéme année de la CXXVIIIe. Olympiade, c'eſt-à-dire 266 ayant J. C. (Dionyſ. Halic. lib. I. p. 7.

& Eoliens, qui, étant preſſés par les Rois de Lydie, quitterent l'Aſie Mineure, pour aller chercher de nouveaux établiſſemens en Italie & dans les Gaules. C'eſt tout ce que je prétens donner ici pour certain, ou, au moins, pour très probable. Je vais finir par quelques réflexions générales, qui, en répandant du jour ſur les commencemens de l'Hiſtoire Romaine, ſerviront d'ailleurs à éclaircir & à confirmer ce que j'ai avancé dans ce Diſcours.

I. Les Romains étoient Grecs d'origine. Mais ces Grecs s'étant mêlés inſenſiblement avec les anciens Habitans du pays, formerent bien-tôt un nouveau Peuple, qui tenoit quelque choſe des uns & des autres. J'ai montré ailleurs (71) qu'on voyoit ce mélange dans la Langue des Romains, dans leur Religion, & dans

(71) Hiſt. des Celt. I. 10. p. 186. & ſuiv.

toute

toute leur maniére de vivre ; ainſi je ne m'y arrêterai qu'un moment La plûpart des mots de la langue Latine viennent du Grec ; mais elle a cependant retenu pluſieurs mots, qui étoient tirés de la Langue des Auſons, des Opiciens, & des Celtes. La Religion des Romains, leurs Dieux, leurs Cérémonies ſacrées, tout cela étoit manifeſtement emprunté des Grecs. Mais le culte (72) qu'ils offroient ſur de hautes montagnes au *Ditis Pater*, la fête que les Dames Romaines (73) alloient célébrer dans la Forêt d'Aritia à l'honneur de la Diane Royale, étoient des reſtes de l'ancienne Religion du Pays. Je ne doute point auſſi que les Romains ne tinſſent des Barbares de l'Italie la coutume qu'ils avoient anciennement de ſe faire

(72) Hiſtoire des Celt. Liv. I. p. 193. Liv. III. Chap. 6. §. 11.

(73) *Ibid.* III. chap. 8. § 10.

ſuivre à l'armée, & dans les batailles, par des Eſclaves chargés de tricots, ou plutôt de maſſues. On les lançoit contre l'ennemi, & le Valet en préſentoit une nouvelle à ſon Maître, quand il s'étoit défait de la ſienne. Comme on appelloit ces maſſues *Calas*, les goujats qui les portoient en reçurent le nom de (74) *Calones*. Les Grecs qui vinrent s'établir en Italie, avoient quitté depuis long-tems ces maſſues, pour prendre des épées, & des halebardes.

II. Ce que j'ai dit dans ce Diſcours ſert à éclaircir & à juſtifier toutes les anciennes traditions qui couroient ſur l'origine des Romains. On les faiſoit deſcendre des Pélaſges. Cela eſt exactement vrai, puiſque les Pélaſges ſont les anciens

(74) Servius ad Æneid. VI. 1. p. 412.) Les Germains appelloient ces maſſues *Keule* ou *Kaule*, & les Gaulois *Cateja*. (Iſidor. XVIII. cap. 7.)

Grecs. On disoit qu'ils étoient une Colonie d'Arcadiens, ou de Thessaliens, & on le disoit avec fondement, parce que les Eoliens qui passérent dans l'Asie Mineure, & de-là en Italie, sortoient originairement (75) de l'Arcadie ou de la (76) Thessalie. On disoit encore qu'ils étoient venus de Troye. Cela est vrai aussi, puisque les Eoliens, qui fonderent les Colonies Grecques d'Italie, avoient été établis (77), pendant plusieurs siécles, dans le pays de Troye. Les anciens Troyens étoient un peuple Scythe, qui, ayant passé de l'Europe dans l'Asie Mineure, y fonda le Royaume de Troye. Je ne prétens ni soutenir, ni contester ici la prise de Troye par les Grecs. C'est une Epoque qui

(75) *Voy.* ci-dessus not. (24).

(76) Strabo V. 22.

(77) Pomp. Mela lib. I. p. 18. & ci-dessus notes (24) & (25).

doit avoir quelque fondement, Mais, en ſuivant l'opinion reçue, il faut avouer, au moins, que cette expédition n'eut point de ſuite. Les Grecs ne ſe maintinrent point dans la poſſeſſion de la Ville & du Pays de Troye. Leurs Chefs ſe diſperſerent après la priſe de la Ville, & s'en retournerent chez eux (78), comme le dit Strabon, en fuyards, plutôt qu'en vainqueurs. Homére, duquel les Auteurs poſtérieurs ont tiré preſque tout ce qu'ils diſent des Troyens, aſſure bien poſitivement qu'Enée régna à Troye, & qu'il laiſſa le Royaume à ſes Enfans. Ce Poéte introduit Neptune, diſant (79) : *que Jupiter déteſte la famille de Priam, au défaut de laquelle le vaillant Enée régnera ſur les Troyens, lui, & les enfans de ſes enfans.* Effectivement

(78) Strabo III. 150.
(79) Iliad. XX. v. 307.

(80) Enée régna à Troye ; il y mourut : on y voyoit ſon tombeau. Aſcanius, ſon fils & ſon ſucceſſeur, bâtit dans le territoire une Ville qui portoit le nom de ſon Fondateur ; il laiſſa le Royaume à ſes enfans. Mais la poſtérité d'Enée fut enſuite dépoſſédée par des Grecs Eoliens, qui paſſerent en Aſie 60 ou 80 ans après la priſe de Troye, & qui, preſſés à leur tour par les Lydiens & par les Perſes, envoyerent de puiſſantes Colonies en Italie & dans les Gaules. Il ſe peut fort bien que le Chef de la migration, dont il s'agit ici, portât le nom d'Enée ; &, en ce cas, la Tradition ne péchera que ſur un ſeul article, c'eſt d'avancer, au moins de quatre ſiécles, l'arrivée des Troyens en Italie.

(80) Tzetzes ad Lycoph. p. 107. *Voy.* les paſſages cités par Bochart dans la Diſſertation : *Num Æneas unquàm fuerit in Italiâ?* ad Calcem Geogr. Sacræ.

III. Puiſque les Romains deſcendoient des Grecs Eoliens & Ioniens, qui venoient s'embarquer à Phocée pour aller chercher un établiſſement dans les Pays étrangers, il ne faut pas être ſupris de la conformité que l'on remarque entre les Romains, & les premiers Fondateurs de leur Ville. A Phocée, a Marſeille, à Rome, à Chio, & ailleurs, la Déeſſe Minerve étoit repréſentée aſſiſe. Les Phocéens avoient des établiſſemens dans tous ces différens endroits. Comme ils étoient des gens de Mer, ils repréſentoient leur Déeſſe combattant aſſiſe dans un Vaiſſeau, & non pas courant çà & là dans un champ de bataille : & l'on ſait que les Colonies ſe faiſoient une affaire de Religion (81) de retenir inviolablement le Culte, les Cérémonies

(81) Spanhem de Præſt. Num. pt. 1. Diſſ. IX. p. 58. & ſeq.

& les Coutumes de leurs Métropoles. La ville de Phocée avoit pour enſeigne (82) un veau, ou un loup marin, & celle de Rome une louve qui allaite deux enfans ſur le bord d'un fleuve. Ces enſeignes, qui ſe reſſemblent aſſez, convenoient à des Villes qui tiroient leur ſubſiſtance de la navigation, & des priſes qu'elles faiſoient ſur mer. Il ne faut pas s'étonner auſſi de l'amitié étroite & intime qui avoit toujours ſubſiſté entre les villes de Rome & de Marſeille (83). *Leur alliance*, dit Juſtin, *remontoit preſque juſqu'à la Fondation de Rome. Depuis ce tems les Marſeillois l'ont toujours obſervée inviolablement, & n'ont jamais manqué de ſecourir leurs Alliés dans toutes les guerres qu'ils avoient à ſoute-*

(82) φώχη. C'eſt l'origine du nom de la Ville. (Steph. de Urb. p. 746.)

(83) Juſtin. XLIII. 5.

nir. Diodore de Sicile remarque (84) qu'une Coupe d'or, que les Romains envoyérent à Delphes vers la quatriéme année de la XCVI^e Olympiade, 393 ans av. l'Ere Chrétienne, y fut dépoſée dans ce qu'on appelloit le Tréſor des Marſeillois (85). Lorſque la nouvelle de la priſe de Rome par les Gaulois eut été portée à Marſeille, les habitans de cette Ville en prirent un deuil public; &, ayant appris que les Romains avoient acheté la paix moyennant une certaine ſomme d'argent, ils ramaſſerent ce qu'il y avoit d'or & d'argent dans la Caiſſe publique, & dans les bourſes particuliéres, pour fournir ce qui manquoit à la ſomme dont on étoit convenu. Tout cela trouve ſa raiſon dans ce qui vient d'être expoſé. Les deux Colonies,

(84) Diod. Sic. XIV. 445.
(85) Juſtin. XLIII. 5.

ayant les mêmes fondateurs, vécurent long-tems dans une eſpéce de confraternité.

IV. J'ai déclaré au commencement de ce Diſcours que je ne voulois rien déterminer ſur le tems précis de la Fondation de Rome, & je ne m'en retracte pas. S'il m'étoit permis de communiquer au Public, je ne dis pas mes conjectures, mais ſeulement mes ſoupçons, il me ſemble qu'elle ne doit pas être tout-à-fait auſſi ancienne que le porte l'Epoque reçue. Il eſt aſſez ordinaire aux Hiſtoriens, qui écrivent l'Hiſtoire des Villes célébres, de leur donner une antiquité qu'elles n'ont point. Il n'y a preſque point de Villes, ni d'Evêchés, en Allemagne, qui ne puſſent m'en fournir des exemples. L'illuſtre Chevalier Newton, ſe fondant ſur cette réflexion, a d'ailleurs fait un calcul, ſuivant lequel il ne lui paroît pas probable que ſept Rois

ayent régné à Rome pendant 244 ans. Mais ce calcul eſt ſujet à trop d'exceptions pour pouvoir ſervir de régle. Voici mes raiſons. D'un côté j'entrevois que les Ioniens & les Eoliens, qui avoient établi des comptoirs ſur toutes les côtes où ils faiſoient leur commerce, n'envoyerent de fortes Colonies dans les Pays étrangers, que lorſqu'ils commencerent à être inquiétés & preſſés dans leurs demeures par les Rois de Lydie; &, autant que je puis le ſçavoir, le Roi Gygés, qui mourut vers la fin de la XXV. Olympiade, fut le premier qui entreprit de faire des conquêtes ſur les Grecs (86). D'un autre côté, j'ai de la peine à comprendre que ces Grecs, qui étoient des gens de Mer, ayent eu la penſée de s'éloigner des côtes, & d'établir une Fortereſſe dans

(86) Herodot. I. 14.

le cœur du Pays, dans un tems où ils n'avoient encore aucun établiſſement dans le voiſinage. Cependant je n'affirme rien ſur ce ſujet, parce que je comprens qu'une ſédition, une bataille perdue, la crainte d'un ennemi ſupérieur par les forces de mer, ont pû obliger les Grecs à quitter les côtes, pour s'établir dans l'intérieur du Pays.

V. Enfin ma derniére réflexion regardera les Hiſtoriens Romains, qui ne font aucune mention de la plûpart des faits que je viens de détailler, & qui aſſurent preſque tous unanimement que la premiére flotte que les Romains euſſent jamais miſe en mer, fut celle qu'ils équiperent contre les Carthaginois pendant la premiére guerre Punique. M. *de Beaufort* a publié un Traité ſur l'incertitude qui régne dans les cinq premiers ſiécles de l'Hiſtoire Romaine. Je ſuis de ſon ſentiment.

Mais je ne voudrois pas étendre cette incertitude à cinq ſiécles entiers. Par exemple, l'expulſion des Rois, les divers Traités des Romains avec les Carthaginois, rapportés par Polybe, me paroiſſent des faits conſtatés. Je dis la même choſe de la priſe de Rome par les Gaulois, quoique les Latins ayent gâté l'Hiſtoire de cette guerre par le merveilleux qu'ils y ont ajouté aux dépens de la vérité, & même de la vraiſemblance. Au reſte il y a après cela une autre queſtion qui mériteroit d'être bien examinée. Les Hiſtoriens Latins ſont-ils toujours de bonne foi ? Rapportent-ils toujours les choſes telles qu'ils les ſçavent & qu'ils les croyent ? Ne leur arrive-t-il pas quelquefois de ſupprimer des faits certains, & avérés, ou pour ſauver l'honneur du Peuple Romain, ou pour ne pas s'écarter des opinions reçues ? Tite-Live avoit lû Po-

lybe. le cite quelquefois : il le copie ſouvent ſans le nommer. D'autres fois on diroit que Tite-Live n'a jamais connu Polybe, cet excellent Hiſtorien. Polybe raconte la levée du ſiége que les Gaulois avoient mis devant le Capitole d'une maniére qui eſt toute naturelle (87). Les Gaulois, informés que les Vénétes, profitant de leur abſence, avoient fait irruption dans leur pays, offrirent de ſe retirer, pourvu qu'on leur donnât quelque argent. Les conditions ayant été acceptées, la Paix fut conclue, & les Gaulois s'en retournerent tranquillement dans leur Pays (88). Tite-Live, au contraire, donne dans le merveilleux & dans le fabuleux, parce que cette bataille, gagnée par Camille au milieu des maſures de la ville de Rome, paſſoit pour un article de foi

(87) Polyb. I. 5. II. 106.
(88) Livius V. cap. 40.

parmi les Romains. Mais, comme il ſe défie lui-même de ſa narration, il n'a garde de citer Polybe, ni de le réfuter. C'eſt par une ſemblable raiſon que Tite-Live ne fait aucune mention du Traité que les Romains conclurent avec les Carthaginois, ſous le Conſulat de Junius Brutus, & de M. Horatius (89). Le fait étoit aſſez important pour mériter une ample diſcuſſion de ſa part. S'il n'a pas cru le Traité autentique, pourquoi n'allégue-t-il pas les raiſons qu'il avoit de le tenir pour ſuſpect? Il y a certainement de l'affectation de ſa part. Il n'a pas voulu convenir que les Romains avoient fait pendant long-tems le beau métier de Pirates.

Je ſçai bien qu'on m'objectera que Polybe lui-même reconnoît au Livre I. de ſon Hiſtoire (90),

(89) Ci-deſſus not. (57).
(90) Polyb. I. 20.

que les Romains ne commencerent à bâtir des Vaiſſeaux que pendant la premiére guerre Punique. J'en conviens. Mais, puiſque nous avons fourni pluſieurs preuves du contraire, & que Polybe lui-même cite un Traité qui dément ce qu'il avoit dit dans ſon premier Livre, l'équité veut qu'on tâche de le concilier avec lui-même & avec la vérité, en diſant qu'après avoir ſuivi au commencement de ſon Ouvrage la foule des Hiſtoriens, il s'eſt enſuite repris & corrigé dans ſon troiſiéme Livre ſur des Mémoires plus ſûrs, tels que l'étoient des Traités publics que l'on voyoit gravés au Capitole ſur des tables d'airain. Peut-être auſſi que lorſqu'il dit, que ce fut pendant la premiére guerre Punique que les Romains équipérent pour la premiére fois des Vaiſſeaux, il entend par-là ce que nous appellerions aujourd'hui des Vaiſſeaux de guerre,

(πεντήρεις καὶ τριήρεις (91), *quinqueremes, & triremes*,) dont on ne s'étoit pas ſervi juſqu'alors en Italie, & qu'aucun Charpentier du pays n'avoit encore appris à fabriquer. Peut-être enfin que les Romains, après s'être long-tems appliqués à la navigation, l'avoient enſuite négligée & abandonnée, comme cela eſt arrivé à pluſieurs de nos Villes Anſéatiques.

Je m'imagine qu'on pourroit m'objecter encore que le Traité, dont il s'agit, fait mention des établiſſemens (92) que les Carthaginois avoient en Sicile, au lieu qu'il paroît, par un paſſage de Tite-Live (93), que je cite en note, que les Carthaginois firent paſſer, pour la premiére fois, une armée en Sicile, l'an de Rome 325, c'eſt-à-dire, 80 ans

(91) Polyb. I. 20.
(92) Polyb. III. p. 177.
(93) T. Livius lib. IV. cap. 29.

après le Traité ; circonſtance qui doit naturellement le rendre fort ſuſpect. Mais, ſi Tite-Live a voulu dire que les Carthaginois paſſerent pour la premiére fois en Sicile l'an 325 de Rome, il faudra convenir qu'il s'eſt trompé ſur cet article comme ſur beaucoup d'autres. Thucydide aſſure formellement (94) que les Phéniciens & les Carthaginois étoient en Sicile, & y avoient des établiſſemens avant les Grecs, qu'il y fait paſſer vers le commencement des Olympiades : & il mérite d'autant plus d'en être cru, qu'il eſt conſtant & reconnu que les Phéniciens étoient maîtres de la Mer, avant que les Grecs euſſent penſé à bâtir leur premier Vaiſſeau. Ce fut l'Argo, qui leur parut une ſi grande merveille, qu'ils la mirent au nombre des Dieux.

(94) Thucyd. lib. VI. cap. 2. p. 449.

Si je prévoyois les autres difficultés par leſquelles on pourroit combattre mes conjectures, je tâcherois de les prévenir. Au reſte on me trouvera toujours diſpoſé à les examiner avec attention & avec docilité, & même à abandonner mon ſentiment, dès que l'on me montrera que je me ſuis trompé.

EXTRAIT

Des Mémoires de M. GIBERT *pour ſervir à l'Hiſtoire des Gaules & de la France*, p. 8-13. 41-44. 134-170.

§. I. IL ne ſera pas hors de propos de rapporter ici en entier un paſſage de Diodore, au ſujet des Peuples dont nous parlons, que l'on a beaucoup critiqué, peut-être ſans trop de fondement. » Il eſt important, dit » l'Hiſtorien Grec, de remarquer une » choſe que pluſieurs ont ignorée : » l'on appelle Celtes les Peuples qui » demeurent au-deſſus de Marſeille, » au milieu des terres près des Alpes, » *& juſques à la droite* des Pyrenées : » on donne le nom de Galates à ceux » qui demeurent au-deſſous de cette » Celtique, ſoit vers le Midi, ſoit » vers l'Occéan, ou vers les Monts » Hercyniens, & juſques à la Scythie.

» Mais les Romains, comprenant les » uns & les autres ſous un même » nom, les appellent tous également » Galates (1).» M. Pelloutier, dans ſa

(1) Χρήσιμον δ'ἐςὶ διορίσαι τὸ παρὰ πολλοῖς ἀγνοέμενον. Τὰς γὰρ ὑπὲρ Μασσαλίας κατοικᾶσας ἐν τῷ μεσογείῳ, καὶ τὰς περὶ τὰς Ἄλπεις. ἔτι δὲ καὶ τὰς ἐπὶ τὰ δεξια (*) τῶν πυρηναίων ὀρῶν κελτὰς ὀνομάζουσι. τὰς δὲ ὑπὸ ταύτης κελτικὰς εἰς τὰ πρὸς νότον νεύοντα μέρη παρὰ τε τὸν Ὠκεανὸν καὶ τὸ Ερκύνιον ὄρος καθήκοντα καὶ πάντας τὰς ἕως μέχρι τῆς Σκυθίας Γαλάτας προσαγορεύουσιν. οἱ δὲ Ῥωμαῖοι πάλιν πάντα ταῦτα τὰ ἔθνη συλλήβδην μιᾷ προσηγορίᾳ περιλαμβάνουσιν ὀνομάζοντες Γαλάτας ἅπαντας

Operæ pretium eſt rem explicare quæ à multis ignoratur; eos nempe qui ſuprà Maſſiliam habitant in Mediterraneis & circa Alpes imo & ad dextram Pyreneorum montium Celtas appellari; qui verò infra hanc Celticam ſive ad Meridiem vergentes terras ſive juxta Oceanum Hercyniumque montem ſitas incolunt ac cunctos deinceps ad Scythiam uſque Galatas vocari. Romani vero rurſus has gentes unâ omnes appellatione in ſummâ comprehendunt & Galatas (Gallos) vocant. *Diod. Sic. lib.* 5. *p.* 214. *initio*, *Edit. Henrici Stephani.*

(*) C'eſt ainſi qu'on lit dans un Manuſcrit conſervé dans la Bibliothéque de Saint-Germain-des-Prez, & non pas, comme dans les éditions, ἔτι δὲ τὰς ἐπὶ τὰ δε τῶν, où il eſt évident que le ſecond δε n'a aucun ſens & eſt tronqué, le τὰ qui précéde ne ſe rapportant à rien, & rien ne régiſſant le génitif qui ſuit; le même Manuſcrit corrige une faute plus importante, *qui*

nouvelle *Hiſtoire des Celtes*, ſoutient qu'il y a trois fautes dans ce paſſage. 1°. *Diodore y met*, dit-il, *le Midi pour le Septentrion.* 2°. *Il fait de la forêt Hercynie une montagne de ce nom.* 3°. *Il prétend que les Peuples, qui demeuroient autour de ces Montagnes & juſques à la Scythie, portoient le nom de Gaulois, ou, comme diſent les Grecs, de Galates.* Examinons ces trois prétendues fautes l'une après l'autre.

La premiere eſt, que Diodore a mis le Midi pour le Septentrion. Diodore dit qu'au-deſſous de ceux qu'il

---

eſt à la pag. ſuivante dans les Imprimés, & qui a embarraſſé les Traducteurs : on lit, dans les Imprimés, que les Luſitains ſont les plus braves des Cimbres. Rhodoman a crû qu'il falloit lire, des Celtibériens. M. l'Abbe Terraſſon le reprend, & veut qu'on laiſſe Cimbres ; je ne ſçais trop pourquoi, puiſqu'il n'eſt point du tout queſtion des Cimbres en cet endroit : on lit dans le Manuſcrit, des Ibériens Ἰβήρων pour Κιμβρων ; &, en effet, quelques lignes après, Diodore met clairement les Luſitains au nombre des Ibériens, même dans les Imprimés : Παρὰ τοῖς Ἰβηρσι καὶ μᾶλις ἀπαρα τοῖς Λυσιτανοῖς.

appelle Celtes, les autres Peuples qui demeurent ou vers le Midi, ou vers l'Océan, &c. ſe nomment Galates: or cela eſt exactement vrai, & je ne vois pas qu'il prenne une poſition pour l'autre; car il ne donne le nom de Celtes, comme Polybe & Céſar, qu'à ceux à qui il étoit propre; c'eſt-à-dire, à une troiſiéme partie de la Gaule, renfermée *dans le milieu des terres*, entre la Garonne & la Seine, depuis les Alpes juſqu'au commencement des Pyrenées; *au deſſous d'eux vers le Midi*, étoient les Aquitans; *vers l'Océan ou le Septentrion*, les Belges & les Germains: or les Aquitains, auſſi-bien que les Belges & les Germains, ſont compris par notre Hiſtorien ſous le nom de Galates, & également diſtingués des Celtes; il a par conſéquent raiſon, dans ſon ſentiment, de placer les Galates au-deſſous des Celtes, *vers le Midi, comme vers le Septentrion.*

La ſeconde faute tombe ſur ce qu'il parle des Monts Hercyniens ; *il fait*, dit-on, *de la forêt Hercynie une Montagne de ce nom* : comment M. Pelloutier ignore-t-il qu'il y a en effet des Montagnes Hercyniennes, & ſuivant les Anciens, & ſuivant les Modernes ? Comment ne l'a-t-il pas appris, je ne dis point des Scholiaſtes d'Apollonius de Rhode, & de Denys le Périégete, ou de Denis lui-même (2), je ne dis point de Pline (3), mais d'Ortélius dans ſon Dictionnaire, ou de Cluvier dans ſon Introduction à la Géographie, *l.* 3. *c.* 5. où il dit, après Pline, que c'étoient les plus célébres montagnes de la Germanie : *Montium nobiliſſimum jugum Hercynium Boihæmum cingens qui & Sudeti montes* : &, ſi M.

(2) Scholiaſt. in lib. 4. Argon. Apoll. Rhod. Dionyſ. Perieg. v. 286. & ibi Schol.

(3) Nulli inferius nobilitare Hercynium jugum. *Plin. lib.* 4. *cap.* 14.

Pelloutier avoit même été curieux de connoître davantage ces Montagnes, Conradus Celtès lui en auroit fourni des deſcriptions aſſez amples en proſe & en vers (4) : ainſi il n'y a encore ici rien à critiquer dans Diodore de Sicile.

Enfin la troiſiéme faute, reprochée à cet Hiſtorien, conſiſte en ce qu'il prétend que les Peuples qui portoient le nom de Galates ou Gaulois, demeuroient autour de ces Montagnes. *Il ſe trompe*, dit M. Pelloutier : *les Gaulois étoient en deça du Rhin ; les Peuples qui étoient au-delà de ce fleuve furent d'abord appellés Scythes ou Celtes, & enfin Germains, au lieu que le nom de Gaulois leur eſt donné très-rarement.* Mais plutôt M. Pelloutier ſe trompe lui-même : l'on n'a pas appellé les Peuples d'au-delà du

(4) In add. de Hercyn. ſylvâ, & in addit. de ſit. & mor. Germ.

Rhin,

Rhin, Scythes ou Celtes, que par ignorance, ou par erreur, & dans des tems où l'on n'avoit pas encore pénétré dans ces contrées, & où l'on ne pouvoit par conſéquent ſavoir leur véritable nom. Si Appien & Dion Caſſius, ou d'autres, les ont depuis appellés Celtes, c'eſt en ſe conformant, comme l'avoue Dion, à cet uſage très-ancien, πανυ αρχαιον (5) qu'ils auroient peut-être moins goûté, s'ils euſſent fait attention qu'en matière de Géographie les nouvelles découvertes que font des Voyageurs exacts ſont plus ſûres que de vieilles opinions, qui ne naiſſent que de l'ignorance, ou qui ne ſont bâties que ſur des conjectures. A l'égard du nom de Germains, c'eſt un nom propre & particulier comme celui de Celtes ou de Belges, &c. qui n'exclut en aucune façon le nom gé-

(5) Dion. Caſſ. lib. 39.

nérique ; ainſi celui de Tectoſages n'exclut point celui de Volces, ni celui-ci celui de Celtes ; celui de Sotiates n'exclut point celui d'Aquitains, ni celui-ci celui de Galates : enfin il n'eſt pas étonnant que l'on trouve rarement le nom de Galates appliqué ſinguliérement aux Germains ; puiſque c'eſt un nom générique, & que l'on n'employe pas communément le nom du genre pour déſigner l'eſpèce en particulier ; par exemple, le nom d'Européens, pour déſigner les François ; celui d'Orientaux, pour déſigner les Perſans.

III. *Obſervations ſur un paſſage d'Hérodote, le plus ancien où* les Celtes *ſoient nommés.*

Je ne connois point d'Auteurs Grecs qui aient nommé les Celtes avant Hérodote, qui écrivoit 410 ans avant Jéſus-Chriſt. » Le Danube, » dit-il, *l.* 2. a ſon cours depuis le

» Pays des Celtes & la Ville de Pyr-
» rhéne .... Les Celtes demeurent au-
» deſſus des Colonnes d'Hercule, &
» confinent aux Cynétes, qui ſont le
» dernier Peuple que l'on trouve à
» l'Occident de l'Europe. » Ce ſont les Celtes même que M. Pelloutier a cru qu'Hérodote plaçoit à l'extrêmité Occidentale de l'Europe, & non pas les Cynétes; mais il s'eſt trompé; il ſuffit de jetter les yeux ſur le texte Grec pour s'en convaincre (6): on y lit Cynéſiens; je crois qu'il faut le corriger par un autre paſſage du quatriéme Livre, où notre Hiſtorien les appelle Cynétes, & où il répete que les Celtes ſont, après eux, les Peuples les plus Occidentaux de l'Europe;

(6) Ἴστρος γὰρ ποταμὸς ἀξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρήνης πόλιος ..... διὰ Κέλτοι εἰσὶ ἔξω Ἡρακλείων στηλέων ἐμπρόσιοι δὲ Κυνησίοισι οἳ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένων. Iſter enim ex Celtis & Pyrrhene urbe orſus fluit ..... Celtæ vero ſunt extra Columnas Herculis finitimi Cunetibus qui ultimi ſunt omnium in Europâ ad ſolis occaſum habitantium. Herod. lib. 2.

cependant Etienne de Byzance assure que l'on dit l'un & l'autre (7).

Les Cynétes étoient les derniers Peuples qui fussent établis à l'Occident de l'Espagne & de l'Europe, &, comme nous l'apprend Trogue Pompée dans Justin (8), c'étoient les anciens Habitans de Tarteſſe ; leur nom même s'y est long-tems conservé dans celui des Cunéens, & de leur Ville célebre de Cunistorgis, qu'Appien place au même endroit (9); aussi-bien que dans celui du territoire Cuneus, le plus Occidental de l'Europe, comme le disent Méla & Strabon : mais ce dernier s'est trompé, ce me semble, lorsqu'il ajoute que ce mot est Latin, s'il a voulu dire par-là, que le nom de

(7) Steph. Byzant. in verbo Κυνητες.

(8) Saltus Tarteſiorum in quibus Titanas bellum adverſus Deos geſſiſſe proditur, incoluere Cuneres. lib. XLIV. cap. 4.

(9) Appian. in Iberic.

ces Peuples, ou de cette contrée étoit pris du mot Latin qui lui reſſemble (10).

M. Pelloutier (11) s'eſt trop preſſé de confondre la Ville de Pyrréne, où Hérodote place la ſource du Danube avec les Monts Pyrenées, qui ſéparent les Gaules des Eſpagnes.

Hérodote parle, comme on voit, d'une Ville & non d'une Montagne: le Danube ſe forme de deux ruiſſeaux, dont l'un, dit Villichius (12), eſt appellé *Prygen*, & l'autre ſort auprès d'une Ville appellée *Feren-Bach* (*ſource de Feren*), noms qui ne ſont pas ſi éloignés de celui de Pyrrhéne, que l'on puiſſe décider qu'ils n'ont pas été déſignés ſous ce nom par Hérodote.

2°. Il y avoit une Montagne Pyrenée dans les Alpes Rhétiques, ſur

(10) Strab. lib III. init.
(11) Hiſt. des Celtes, lib. I. cap. 2.
(12) In Corn. Tac. Germ. lib. I. cap. 2.

les confins de la Germanie ; c'eſt ce qui eſt également atteſté par les Anciens (13), & reconnu par Rhenanus, Cluvier, Ortélius (14), ſon nom même s'eſt conſervé, & les Alleman's l'appellent encore Prenner ou Brenner dans le Tyrol (15).

IV. *Examen du Chapitre IX. du Livre premier de l'Hiſtoire des Celtes de M. Pelloutier.*

Entre les Peuples que M. Pelloutier met au nombre des Celtes, il n'y en a point que j'aie été plus ſurpris d'y rencontrer que les anciens Habitans de la Gréce ; mais je n'ai pas été moins étonné de ne trouver

(13) Poſt hos autem (Germanos Pyrreneus mons & domicilia Celtarum propè fontes Pulcriſlui Eridani. Dionyſ. Perieg. v. 288. Il parle enſuite des Monts Pyrénées d'Eſpagne, au vers 338. Tarteſſus amæna divitiis affluentium ſolum hominum, Cempſique qui degunt ſub pede Pyreneo.

(14) Rhen. rerum German. lib. III, Cluver. in Germ. ant. Ortel. in Lex. Geogr.

(15) Rhenanus ubi ſuprà.

une conjecture auſſi nouvelle ſoutenue que par des conjectures encore plus haſardées, par des citations mal entendues, ou même tronquées, & par des raiſonnemens peu ſolides : l'on s'en convaincra aiſément, ſi l'on veut me ſuivre dans l'examen que je vais faire du Chapitre IX. de ſon premier Livre : puiſqu'il promet de ne regarder les Critiques que l'on fera de ſon Ouvrage, que comme des preuves de l'attention avec laquelle on l'aura lû, je me flatte qu'il me ſçaura bon gré de mes obſervations.

M. Pelloutier ſe propoſe d'établir que *les anciens Habitans de la Gréce étoient Scythes, & le méme Peuple*, dit-il, *qui reçut enſuite le nom de Celtes.* Selon lui, ces anciens Habitans furent en partie chaſſés, en partie ſoumis par les Colonies que les Egyptiens & les Phéniciens y envoyerent, enſorte qu'il s'y forma une nouvelle eſpèce d'Habitans, compoſée d'Egyptiens,

de Phéniciens & de Scythes, & que l'on reconnut pendant long-tems des traces de ce mêlange dans leur Langue & dans toutes leurs coutumes.

Voilà l'idée générale que M. Pelloutier nous donne lui-même de ſon ſyſtême : il ſemble s'embarraſſer aſſez peu de l'accorder avec l'Ecriture-Sainte, qui fait deſcendre les Grecs de Javan (16); une conjecture ſinguliére, qui ſe trouve, ou, du moins, qui paroît oppoſée au texte des Livres Saints, devoit être propoſée avec un peu plus de circonſpection.

C'eſt une premiere obſervation à laquelle j'en ajouterai une ſeconde ſur ce paſſage de Denis d'Halicarnaſſe, qui eſt cité au bas de la *p.* 67 (*). Il s'agit du tems où les Phéniciens & les Egyptiens paſſerent pour la

(16) Daniel appelle la Gréce le Pays de Javan. *Dan. VIII.* 21. *Hircus caprarum Rex Græciæ*, dans l'Hébreu, *Rex Javan.*

(*) *Voy.* ci-deſſus Liv. I. Chap. IX. note (1) de l'*Hiſt. des Celt.*

premiere fois en Gréce; à ce ſujet M. Pelloutier prétend que *Denys d'Halicarnaſſe dit, que les Pélaſges, qui étoient les anciens Habitans de la Gréce commencerent d'être inquiétés par les Orientaux, deux générations avant la guerre de Troye.* M. Pelloutier n'a pas pris garde qu'il ne s'agiſſoit dans le paſſage de l'Hiſtorien Grec, ni des Egyptiens, ni des Phéniciens, ni de leur venue en Gréce, ni enfin des Pélaſges de la Gréce, mais des Pélaſges d'Italie, & de la famine, de la peſte ou des autres malheurs qui les obligerent d'en ſortir, & de retourner dans la Gréce, ou dans d'autres Contrées (17).

M. Pelloutier entre dans l'explication de ſon ſyſtême, qu'il appuie, 1°. ſur l'Hiſtoire des Pélaſges, 2°. ſur leur Religion, 3°. ſur leur Langue, 4°. ſur la Mythologie Grecque.

(17) ἐδὲ χρόνος ἐν ᾧ τὸ πελασγικὸν κακῶσαι ἤρξατο, &c. Tempus autem quo res Pelaſgorum deficere cœperunt. (lib. I. p. 20. Edit. Leipſic). C'eſt cette Edition que nous citons toujours.

Il faut le ſuivre dans toutes ſes preuves : il ſoutient d'abord que *les premiers Habitans de la Gréce étoient un Peuple Barbare & Nomade, qui portoit le nom de Pélaſges ; la choſe*, ajoute-t-il, *eſt reconnue par les plus célébres Hiſtoriens, qui aſſurent que les Pélaſges occupoient anciennement non-ſeulement le Péloponnéſe, le territoire d'Athénes avec les Iſles voiſines, particuliérement celles de Lemnos, de Scyrus, d'Eubée, qui portoit autrefois le nom de Pelaſgia, mais en général toute la Gréce.*

1°. Les Pélaſges, il eſt vrai, étoient un Peuple barbare, & dont le caractére principal eſt d'avoir long-tems erré pour ſe chercher des demeures, ſans en trouver où ils puſſent ſe fixer (18) ; mais je ne ſçais ſur quel fondement on peut les appeller Nomades : on ſçait en effet que le carac

(18) Herod. lib. I. Strab. pluribus in locis.

tére eſſentiel des Nomades étoit de n'avoir d'autres biens que des troupeaux, ni d'autre occupation que de les conduire d'un pâturage à un autre, comme le reconnoît M. Pelloutier lui-même : delà leur avoit été donné le nom ſous lequel ils étoient connus, qui a pour racine le mot Grec νέμω qui ſignifie *paître*, ou celui de νόμη qui ſignifie *pâture* ou *pâturage* : *A permutandis pabulis ; quia ſæpe tentantes agros alia atque alia loca petiverant.* Ce ſont les raiſons que Salluſte.& Pline donnent de ce nom, l'un dans ſon *Jugurtha*, l'autre dans ſon *Hiſt. nat. l.* 5. *c.* 3. Or nous ne liſons nulle part que les Pélaſges euſſent aucune coutume de cette eſpéce, ou ſe mêlaſſent du ſoin des troupeaux : au contraire, ſuivant Ephore, dans Strabon, *l.* 5. c'étoient des hommes qui s'étoient adonnés uniquement à la Guerre; &, ſuivant

Denys d'Halicarnaſſe (19), ce furent eux qui, en ſe mêlant avec les Aborigénes, les policerent, leur apprirent à bâtir des Villes, & à s'y retirer; & en effet, s'ils n'avoient pas de demeure fixe, ce n'eſt pas parce qu'il étoit dans leur mœurs d'errer de Pays en Pays, & d'être toujours pour ainſi dire ambulans, mais c'eſt, ou parce qu'ils ne trouvoient pas de terres vuides où ils puſſent s'établir, ou parce qu'ils étoient contraints par quelque force majeure de quitter celles où ils s'établiſſoient, comme il réſulte de leur Hiſtoire; ainſi ils ne quitterent la Theſſalie que parce qu'ils en furent chaſſés par les Léléges, & ils n'abandonnerent l'Italie que parce qu'ils y furent forcés par les triſtes effets de la peſte & de la famine (20). Les Scythes au contraire

(19) Ant. Rom. lib. I.
(20) *Id.* ibid.

& les Nomades paſſoient d'un Pays à un autre par coutume & ſans aucun deſſein de s'y fixer ; ainſi l'épithéte de Nomades peut être appliquée aux Pélaſges.

2°. Cette propoſition que les anciens Habitans de la Gréce étoient Pélaſges, me paroît trop générale ; car il s'en faut, ce me ſemble, de beaucoup que l'on doive réduire les premiers Peuples de la Gréce aux ſeuls Pélaſges, & l'Hiſtoire nous apprend, au contraire, que ſi les Pélaſges s'y établirent dans quelques endroits, ou ils en chaſſerent des Habitans qui y demeuroient auparavant, ou ils s'unirent avec eux (21). Auſſi je conviendrai, avec M. Pelloutier, que, ſuivant les Auteurs qu'il cite en cette occaſion ; preſque toutes les contrées, dont il fait ici l'énumé-

(21) Herod. lib. II. Dionyſ. Halicarn. lib. I. Strab. lib. V.

ration, ont été occupées en différens tems par les Pélaſges, qui paſſoient de l'une à l'autre; mais ces Auteurs ne diſent nulle part qu'ils les occupaſſent originairement : le prétendu paſſage de Thucidide, rapporté en lettres italiques, qu'*avant le tems d'Hellen, fils de Deucalion, la Nation Pélaſgique étoit répandue dans toute la Gréce*, quand on l'admettroit, ne prouveroit en aucune façon que les Pélaſges en étoient les premiers & les ſeuls Habitans : mais, de plus, c'eſt un paſſage que l'on prête tout entier à Thucydide, qui ne dit rien de ſemblable : voici en effet les paroles de cet Hiſtorien, dans l'endroit qui eſt indiqué (22).

» Le nom d'Hellénes ne fut point » originairement commun à tous les » Peuples de ces Contrées; il n'exiſ- » toit point même du tout avant Hel-

(22) Lib. I. cap. 3.

» len, fils de Deucalion; mais cha-
» que Nation, & ſur-tout entre au-
» tres celle des Pélaſges, avoit ſon
» nom propre & particulier: » à quoi le Scholiaſte ajoute *qu'elles n'en avoient aucun qui fût commun à toutes.* Il eſt facile de voir que non-ſeulement Thucydide ne dit pas que les Pélaſges occupaſſent toute la Gréce, ni même qu'ils y fuſſent répandus par-tout, mais qu'il réſulte, au contraire, néceſſairement de ce qu'il dit, qu'elle étoit peuplée de bien d'autres Nations que les Pélaſges.

Enfin, il n'y a aucune induction à tirer de ce que les Poëtes ont quelquefois compris tous les Grecs ſous le nom de Pélaſges: ils ont parlé en Poëtes & non en Hiſtoriens, ou en Critiques, & l'on n'en peut pas conclure davantage qu'ils avoient été originairement Pélaſges, que l'on pourroit conclure qu'ils étoient tous

Achéens (23), Dolopes (24), Doriens (25), ou Argiens (26), de ce que les Poëtes les comprennent quelquefois ſous ces noms particuliers.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ici que le Scholiaſte d'Apollonius eſt cité mal à propos, pour montrer que l'Iſle d'Eubée fut occupée par les Pélaſges, & qu'elle s'appelloit Pélaſgie, ce Commentateur ne dit autre choſe, ſinon que ſon Poëte appelle *Pelaſgique*, le Mars *des Macroniens*, parce que les Macroniens étoient une Colonie venue de l'*Eubée, Iſle voiſine du Péloponéſe*, lequel étoit appellé autrefois *Pelaſgie* : en effet, Strabon qui fait l'énu-

(23) Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.

(24) Et gemini Atridæ Dolopumque exercitus omnis.

(25) . . . . Juvat ire & Dorica caſtra Deſertoſque videre locos.

(26) . . . . Non hoſtem inimicaque caſtra Argivum, veſtras ſpes uritis.

mération des anciens noms de l'Eubée, ne lui attribue point celui de Pélaſgie (27), & je ne me ſouviens pas d'avoir lu, nulle part, que les Pélaſges s'en ſoient jamais emparés.

Chaſſés du Péloponnéſe, dit M. Pelloutier, *par les Cadméens, c'eſt-à-dire, par les Orientaux, les Pélaſges ſe retirerent dans la Theſſalie, où ils ſe maintinrent pendant un aſſez long eſpace de tems, puiſque cette Province reçut d'eux le nom de* PÉLASGIA.

Denys d'Halicarnaſſe, qui nous apprend cette migration des Pélaſges en Theſſalie (28), ne dit point quel en fut le motif, & comme il la plaçoit trois ou quatre générations au moins avant Cadmus, il n'a eu garde de dire qu'elle fut occaſionnée par

(27) Elle s'étoit appellée *Macris*, *Abantis*, *Oche*, *Ellopia*. (Strab. lib. X.) Heſychius l'appelle auſſi *Bomo*. (Boch. lib. I. de Phœnicum Colon.)

(28) Ant. lib. I.

ce Prince, ſes Compagnons, ou leurs Deſcendans, les ſeuls dont les Grecs entendent parler ſous le nom de Cadméens : je ne trouve à ce ſujet rien de plus dans Hérodote, que dans Denys d'Halicarnaſſe, quoique M. Pelloutier en cite les *Livres II. c.* 91. *V. c.* 57. *VII. c.* 93. *& ſeq.*

Il n'a pas mieux réuſſi dans l'application d'un paſſage du *chapitre* 56. du *Livre I.* de cet Hiſtorien, dont il ſe ſert quelques lignes plus bas, pour montrer que les mêmes Cadméens inquiéterent encore les Pélaſges dans la Theſſalie ; car Hérodote, dans l'endroit cité, n'attribue aux Cadméens que d'avoir chaſſé les Pélaſges de l'Iſtiéotide (ou Eſtiéotide), Province ſitué vers les Monts Olympe & Oſſa, où ils ſe retirerent en ſortant de la Theſſalie, & non pas de la Theſſalie même.

Mais non ; ce n'eſt point, ſelon notre critique, par les mêmes Cad-

méens que les Pélaſges furent inquiétés dans la Theſſalie; c'eſt *plutôt*, dit-il, *par le nouveau Peuple*, formé du mêlange de ces Orientaux avec les anciens Habitans de la Gréce. Denys d'Halicarnaſſe ſera cette fois ſon garant au *l.* 1. *de ſes Antiq.* Cependant cet Hiſtorien ne nomme en cette occaſion que les Curétes, les Léléges, les Habitans du Parnaſſe. Or M. Pelloutier ne prouve point que ces Nations fuſſent le nouveau Peuple en queſtion, qu'il compoſe d'Egyptiens, & de Phéniciens & de Pélaſges, ou quelles en fiſſent partie: je ne ſçais même ſi leur Hiſtoire pourra s'accommoder aiſément à cette origine; quoiqu'il en ſoit, juſqu'à ce que M. Pelloutier ait établi ce point, je ne vois pas ce que fait ici pour lui l'autorité de Denys d'Halicarnaſſe.

Mais laiſſons toutes les migrations des Pélaſges: & voyons plutôt comment il en conclura enfin que les Pé-

laſges étoient Scythes ou Celtes : *Il me ſuffira de remarquer*, dit-il, *que les Auteurs qui avancent ces faits*, (il parle des migrations des Pélaſges en Gréce, en Italie, &c.) *étoient dans l'opinion que les Pélaſges, qui demeuroient en Gréce, en Italie, dans la Thrace, dans l'Aſie mineure, étoient un même Peuple : comme il eſt conſtant que les Pélaſges des autres Provinces de l'Europe, étoient les anciens Scythes, qui vécurent dans la ſuite ſous le nom de Celtes, la conſéquence eſt facile à tirer, c'eſt qu'il faut dire la même choſe de ceux qui étoient en Gréce.*

Il eſt bien difficile de ſe prêter à ce premier raiſonnement ; car qu'eſt-ce qu'il entend par *les Pélaſges des Provinces de l'Europe*, à l'égard deſquels il eſt conſtant qu'ils ſont Scythes ? Juſqu'ici, il n'a parlé que de ceux de la Gréce, ſoit qu'ils y demeuraſſent, ſoit qu'ils en fuſſent ſortis, & certainement, à leur égard, il ne peut

être conſtant qu'ils fuſſent Scythes ; c'eſt ce qui eſt en queſtion ; il ne nous en a pas non plus montré d'autres, &, après tout, j'ai beau relire les Auteurs, j'ai beau feuilleter ſon Livre, je n'y trouve que ces Pélaſges Grecs ; ou s'il étend ce nom quelque part à d'autres, c'eſt ſans citer ni autorités, ni raiſons qui l'y fondent : ſi donc il en connoît véritablement d'autres, & qu'il ſoit aſſuré qu'ils ſont Scythes, qu'il nous les découvre clairement & préciſément ; ſur-tout qu'il nous communique les preuves qu'il a de leur origine Scythique ; autrement le raiſonnement qu'il fait ici ne ſera concluant que pour lui.

Il continue : *Cependant, ſi pouſſant plus loin nos recherches, nous ſouhaitions de ſçavoir encore plus particuliérement, quel Peuple étoient, à proprement parler, ces Pélaſges ; les Poëtes nous diront dans leur ſtyle figuré que c'étoient des Géants ; c'eſt le nom qu'on*

donnoit auſſi aux Celtes, parce qu'ils étoient d'une grandeur énorme.

M. Pelloutier ne nous cite malheureuſement aucun Poëte qui ait donné le nom de Géant aux Pélaſges, ni aucun Auteur qui l'ait appliqué aux Celtes. De ce que les Anciens ont placé les Géans dans quelques-uns des Pays qui furent occupés par les Pélaſges, on ne peut pas conclure ſans doute que les Pélaſges ſont la même choſe que les Géans; c'eſt pourtant le ſeul argument dont il appuie une allégation ſi ſinguliere. *Voy. la Note qu'il met* (*) *au bas de la page* 71. *ſous* (*d*).

Il n'eſt pas mieux fondé, lorſqu'il ajoute que les Poëtes les ont auſſi appellés Titans, & l'endroit d'Homére, où il croit l'avoir lû, ne dit rien moins que cela. Ce Poëte, en effet, y met à la tête des Pélaſges, venus au ſecours de Troye, Hippothous & Pyléus, enfans, dit-il, du Pélaſge Li-

(*) Ci-deſſus Tom. I. p. 123. note (32).

thus, *fils de Teutame :* car c'eſt uniquement ce que ſignifie le nom patronimique *Teutamide*, & non pas qu'il fût un Titan. Après tout, ſur quel fondement M. Pelloutier veut-il que l'on croye que *Teutamide*, ou *Teutame* & *Titan* ſont la même choſe? Certainement il y aſſez de différence entre ces deux noms, pour ne pas tirer cette conſéquence de leur ſeule reſſemblance, ſans quelque témoignage, ſans quelque principe qui l'appuie. Enfin, il me ſemble que ſi les Pélaſges étoient la même choſe que les Géans, on ne doit pas, dans l'exactitude de la Critique, les confondre avec les Titans, ni au contraire ; car, pour peu qu'on ſçache de Mythologie, l'on connoît la différence des uns & des autres ; les Titans ſont les premiers Auteurs de la famille des Dieux de la Gréce ; les Géans ſont des monſtres que la terre produiſit, pour venger la défaite de

& le malheur des Titans, détrônés par leurs propres enfans (29).

Il n'eſt pas encore tems d'examiner ſi M. Pelloutier prouve mieux que les Titans, ou les Géans, ne ſont autre choſe que les Celtes, & il me ſuffit d'avoir montré, quant à préſent, qu'il prouve mal, ou plutôt qu'il ne prouve point du tout, que les Pélaſges fuſſent la même choſe que les Géans ou les Titans.

Qu'il eſt fâcheux qu'un Livre comme le ſien, joigne ſi peu de Logique à tant d'érudition! Il s'eſt imaginé que les Thraces étoient Celtes, &, ſur ce fondement, il entreprend de prouver que les Pélaſges étoient des Thraces, parce qu'il s'en ſuivra naturellement qu'ils étoient auſſi Celtes : examinons comment il exécute ce qu'il ſe propoſe.

Hérodote dit, à ce qu'il prétend,

(29) Apollod. lib. I.

l. 2. *c.* 51. *Que les Pélaſges occupoient anciennement l'Iſle de Samothrace, & que c'eſt d'eux que les Thraces ont pris les Myſtéres des Cabires;* il trouve dans ce paſſage une premiere preuve que les Pélaſges étoient des Thraces : pour moi, il me ſemble qu'il en auroit dû conclure tout le contraire, puiſque de ce que les uns reçoivent des autres des uſages particuliers, il s'en ſuit néceſſairement qu'il y avoit entre eux, au moins, quelques différences de coutumes auſſi-bien que de nom, & qu'il n'eſt pas poſſible d'inférer de ces différences mêmes qu'ils étoient un même Peuple, une même Nation.

Au reſte, il n'eſt parlé des Thraces nommément en cet endroit que dans la traduction Latine de Valla, & le Grec ne dit autre choſe, ſinon que les Samothraces reçurent des Pélaſges qui s'établirent dans leur Iſle, les Myſtéres des Cabires.

M. Pelloutier tire une ſeconde preuve de ce que les Thraces étoient auſſi-bien que les Pélaſges établis dans la Gréce de toute ancienneté & de tems immémorial : je conviens qu'il en réſulte en effet quelque conformité entre les Thraces & les Pélaſges à cet égard ; mais cela prouve d'autant moins qu'ils ſont le même Peuple, qu'il y avoit d'autres Nations que les Pélaſges, qui demeuroient, comme eux, de toute ancienneté dans la Gréce. Ce n'eſt pas tout, & je lui demanderois volontiers où il a trouvé que les Thraces y fuſſent établis *de tems immémorial.* Thucydide dit, à la vérité (30), qu'ils occupoient la Phocide du tems de Térée, & lors du meurtre d'Itis par les Sœurs d'Erechtée ; mais ce tems n'eſt pas ſi reculé dans l'Hiſtoire de l'ancienne Gréce, & ne remonte qu'à cinq ou

(30) Thucyd. lib. I.

ſix générations au plus avant la guerre de Troye (31), au lieu que l'on trouve les Pélaſges dans le Péloponnéſe plus de dix-huit générations auparavant (32). Enfin la Phocide n'eſt qu'une Province de la Gréce, & l'on ne peut pas conclure du particulier au général ; ainſi, quand les Thraces auroient demeuré de tout tems dans cette Contrée, cela ne feroit rien pour le reſte de la Gréce.

Une troiſiéme preuve ſe prend de ce que les Pélaſges demeuroient près du Mont Athos, où habitoient auſſi les Biſaltes, les Creſtones, les Edones, Peuples Thraces : *Il y a toute apparence*, dit M. Pelloutier, *que les Pélaſges ne s'étoient retirés chez eux que pour être en ſûreté auprès de leurs Compatriotes.*

---

(31) Erectée, Cercops II. Pandion II. Egée, Théſée, Mneplin, qui ſe trouva au ſiége de Troye.

(32) Dionyſ. Halicarn. lib. I.

Cette apparence là eſt d'autant plus foible, que, par la même raiſon, il n'eſt guères de Nation dont on ne pût mettre les Pélaſges, qui, preſque toujours errans, ſe logeoient où ils pouvoient, tantôt près des Alpes, tantôt près de l'Helleſpont ; auſſi M. Pelloutier a bien ſenti le peu d'impreſſion que pouvoient faire de pareils raiſonnemens, c'eſt pourquoi il y joint un paſſage de Strabon qu'il juge plus déciſif : *Nous avons vu*, dit-il, *que l'Iſle de Lemnos étoit occupée par les Pélaſges. Cependant Strabon remarque que les premiers Habitans de cette Iſle étoient des Thraces, appellés Sintiens, qui y avoient paſſé du Continent.*

L'Hiſtorien des Celtes eſt encore ici bien éloigné de ſon compte ; les Sintiens ſont, il eſt vrai, les plus anciens Habitans que l'on connoiſſe dans l'Iſle de Lemnos ; & Vulcain même, dans Homére, dit *que ce furent eux qui l'y reçurent lorſqu'il y tom-*

ba du Ciel (33) : mais c'eſt par cette raiſon là même qu'ils ſont différens des Pélaſges, qui ne l'occuperent que dans des tems bien poſtérieurs, car ces Pélaſges étoient des Pélaſges Tyrrhéniens, qui, ayant quitté l'Italie, environ deux générations avant la guerre de Troye, s'étoient d'abord retirés dans l'Attique, d'où ils avoient été enſuite chaſſés, ſoit juſtement, ſoit à tort, par les Athéniens, & avoient paſſé dans l'Iſle de Lemmos. *Voyez* Hérodote *à la fin du Liv. 7.* Thucydide, *dans le quatriéme Livre, pag. 325, de la 2e. édition d'*Henri Etienne. *Le Commentaire d'Euſthate, ſur le vers 520. de Denis le Périégéte.* Denis d'Halicarnaſſe, *Livre 1. p. 20. Edit. de Léipſic* (34).

Les Pélaſges, qui occuperent l'Iſle de Lemnos, ne doivent donc pas être

(33) Illiad. a. circa finem.

(34) L'on pourroit ajouter que l'on trouve dans Apollonius la diſtinction la plus caracté-

confondus avec les Sintiens, & par conſéquent, que les Sintiens fuſſent Thraces, ou ſimplement des Pirates, ou qu'ils aient eu telle autre origine qu'on voudra, cela ne décide rien pour l'origine des Pélaſges.

Je ne vois pas que M. Pelloutier tire de l'Hiſtoire des Pélaſges, ou des Celtes, d'autres argumens que ceux que je viens de réfuter; je doute fort qu'il y en ait un qui puiſſe ſeulement

---

riſée entre les Sintiens & les Pélaſges Tyrrhéniens, qui les chaſſerent de leur île; je rapporterai les vers de ce Poëte:

οἱ πρὶν μίγητον δὴ Σιντίαδα λῆμνον ἔναιον
λήμνυτῖξ πλαδίντας ὑπ' ἄνδρασι τυρσηνίσι.

Ils ſont rendus en Latin par ceux-ci dans Bochart. (Chanaan. lib. I. cap. 32.)

Qua gens Sintiadis fuerat prius incola lemni.
Hanc mutare totos pubes Tyrrhena coegit.

Le Scholiaſte nous apprend même à peu près dans quel tems les Pélaſges chaſſerent les Sintiens de Lemnos, ce fut lorſque Théres, oncle maternel d'Euriſthéne & Proclus, premiers Rois de Lacédémone dans la troiſiéme génération après la guerre de Troye, alla s'établir à Théra.

donner lieu de ſoupçonner que les Pélaſges fuſſent Celtes : ainſi paſſons à ceux qu'il tire de leur Religion.

Les Pélaſges avoient établi l'Oracle de Dodone, le plus ancien de toute la Gréce. C'étoit auſſi la manie des Scythes, dit M. Pelloutier, d'avoir des Oracles, de déférer beaucoup aux préſages : c'étoit, diſons plutôt, la manie de tous les Peuples ſuperſtitieux : par exemple, c'étoit la manie des Egyptiens comme celle des Scythes : Hérodote même aſſure que les Oracles ne devoient leur origine qu'aux Egyptiens (35). Il y a plus, c'étoit un point également reconnu par les Egyptiens & par les Dodonéens, que celui de Dodone avoit été établi par une Egyptienne ; les Prêtres de Thébes l'avoient ainſi raconté à Hérodote ; ceux de Do-

(35) ἔστι δὲ καὶ τῷ ἱρῷ ἡ μαντικὴ ἀπ' Αἰγύπτου, eſtque divinandi ratio ab Ægypto aſcita. Herod. lib. II.

done lui en avoit dit autant (36); & je ne vois pas ce que l'on peut oppoſer à une tradition ſi poſitive & ſi uniforme: en effet ce qu'Ephore dit dans Strabon, que cet Oracle étoit ἱδρυμα τῶν πελασγων, ne peut, ce me ſemble, ſignifier qu'il eût été établi par les Pélaſges: ἱδρυμα dans le ſtyle de Strabon (*Voyez les premieres lignes du Liv.* 6.) ſe dit de la conſtruction, de la fondation d'un Temple, d'un Bâtiment, & ne s'applique point ordinairement au ſens figuré, à l'inſtitution, l'établiſſement d'une cérémonie, d'une ſuperſtition, d'un Oracle en un mot; ainſi il ſemble qu'il faille l'expliquer ici de la fondation du Temple même qui étoit à Dodone, & qui avoit en effet été conſtruit par Deucalion, qui étoit Pélaſge (37), ou dire que par ces mots Ephore n'a entendu autre

(36) *Ibid.*
(37) Plutarch. in Pirrho. init.

choſe, ſinon que cet Oracle étoit le lieu ſacré & le ſiége de la Religion, du culte des Pélaſges. Après tout, le témoignage, peut-être haſardé d'Ephore tout ſeul, prévaudra-t-il à celui d'Hérodote, qui avoit voyagé ſur les lieux, & à une Hiſtoire bien circonſtanciée, confirmée également par tous ceux qui y avoient quelque part?

Ainſi, d'un côté, il eſt peu probable que l'Oracle de Dodone dût ſon origine aux Pélaſges, &, d'un autre côté, quand il la leur devroit, l'uſage des Oracles n'étant point plus particulier aux Scythes qu'à d'autres Nations, il devient une preuve fort équivoque de la conformité de la Religion des Scythes & des Pélaſges.

Selon M. Pelloutier, en premier lieu, les Pélaſges n'avoient point de Temples; en ſecond lieu, ils condamnoient l'uſage des Idoles; c'étoient deux points eſſentiels de la

Religion des Scythes ou Celtes : il ſe fonde, quant aux Pélaſges, ſur ce que leur Oracle de Dodone n'étoit qu'un Chêne, qu'un Hêtre.

1°. Je lui répondrai, en général, que ces deux points eſſentiels de la Religion des Scythes l'étoient auſſi de la Religion de Noé & de ſes premiers deſcendans, & que plus on remonte vers l'origine des Peuples, plus on remarque qu'ils conſervoient encore dans ces premiers tems les traces de cette Religion ſainte & primitive, qu'ils tenoient tous également de leur ſource commune, ainſi la conformité de la Religion des Pélaſges, dans les points dont il s'agit, avec celle des Scythes, en des tems ſi reculés, quand elle ſeroit conſtante, pourroit, peut-être, ſervir à prouver qu'ils venoient d'une même tige ; mais elle n'établit point que les Pélaſges fuſſent des Scythes, ni les Scythes des Pélaſges.

2°. Il ſeroit difficile que l'on eut eu des Statues, ou des Temples, dans un tems, où les Arts, qui les ont pour ainſi dire créés, étoient encore ignorés ; ainſi que les Pélaſges n'en euſſent point originairement, cela ne prouveroit pas qu'ils fuſſent interdits par leur Religion.

3°. L'Hiſtoire leur donne un Temple (38) dès le tems de Deucalion ; s'ils n'avoient point de Statue, une Colombe placée ſur un chêne étoit *leur Idole ;* & en Italie, Denys d'Halicarnaſſe remarque qu'ils conſultoient un Pivert poſé ſur une colomne de bois : qui ignore que les arbres, les colomnes, les pierres même, équivalurent long-tems aux Idoles & aux figures plus parfaites que l'Art n'avoit point encore appris à trouver dans la pierre & dans le bois ? Ajoutons enfin que, loin

(38) Plutarch. ubi ſuprà.

d'abhorrer les Idoles, ce furent les Pélaſges de qui les Athéniens apprirent les premiers des Grecs à conſacrer certaines Statues infâmes à Mercure (39).

» Les ſacrifices, *dit M. Pelloutier*, » s'offroient à Dodone, &, parmi » les Pélaſgiens en général, par la » ſeule invocation du nom de Dieu. » C'étoit auſſi un uſage des Perſes, » des Scythes, des Celtes; ils n'éri- » geoient point d'Autels; ils ne con- » noiſſoient point les libations, ni les » autres cérémonies que les Grecs » pratiquoient dans leurs ſacrifices ». Je ne ſçai ſi ce que M. Pelloutier nous aſſure des Pélaſges eſt bien vrai; ce que je ſçai, c'eſt qu'il ne nous en cite aucun garant; car pour le paſſage du ſecond Livre d'Hérodote qu'il tranſcrit en Grec dans ſes Notes, s'il croit qu'il attribue l'u-

(39) Herod. lib. XI. cap. 51.

ſage, dont il parle, aux Pélaſges, il ne l'a pas entendu. Il ne ſignifie autre choſe, ſinon que les Pélaſges ſacrifioient originairement dans toutes les occaſions, en adreſſant leurs priéres aux Dieux, mais ſans leur donner à aucun ni nom, ni ſurnom particulier. Ἔθυον δὲ ἅ πάντα πρότερον οἱ Πελασγοὶ θεοῖς εὐχόμενοι . . . ἐπωνυμίαν δὲ οὐδ' ὄνομα ἐποιοῦντο οὐδενὶ αὐτέων. Auſſi après avoir dit comment dans la ſuite ils leur donnerent des noms, il conclut que, depuis ce tems, lorſqu'ils ſacrifient, ils employent les noms des Dieux ἴσασι τοῖσι οὐνόμασι τῶν θεῶν χρεώμενοι.

Je n'examinerai point après cela ſi, parce que les Perſes n'avoient point d'Autel, M. Pelloutier eſt bien fondé à en refuſer aux Scythes & aux Celtes : je remarquai ſeulement que l'on en trouva dans le bois des Germains parmi les triſtes reſtes de la défaite de Varrus (40).

(40) Tac. I. cap. 62.

Lucain en met dans un bois auprès de Marſeille, qui n'étoient arroſés que de ſang humain (41) : les Scythes en conſacroient, auſſi-bien que des Temples, & même des Statues, au Dieu Mars, quoiqu'ils en refuſaſſent aux autres Dieux (42).

Je viens maintenant à la Langue des Pélaſges ; je trouve d'abord ici une liſte d'environ cinquante mots Grecs, comparés à autant de mots Tudeſques qui ont la même ſignification, ou, au moins, une ſignification analogue ; ſi on en veut davantage, on nous renvoye aux Gloſſaires, & l'on ſoutient que dans ces mots la conformité de la Langue Grecque avec la Tudeſque, un des Dialectes de l'ancien Scythe, ne peut être l'effet d'un pur haſard : cette conjecture, ajoute-t-on, eſt

(41) Lucan.
(42) Herod. lib. IV.

particuliére au Grec & au Tudeſque, & on ne ſçauroit guéres goûter la penſée de ceux qui l'attribuent à une Langue commune, qui étoit en uſage avant la diſperſion des Peuples. On ne peut pas dire auſſi, ajoute-t-on, que les Scythes ont emprunté ces mots de la Langue Grecque ; les Grecs étoient un Peuple nouveau en comparaiſon des Scythes. De ces raiſonnemens enfin on nous laiſſe à conclure que ces mots étoient des reſtes de la Langue des anciens Pélaſges, reſtes qui prouvent qu'elle étoit la même que celle des Scythes ou Celtes ; & par conſéquent, &c. Je réponds d'abord avec Hérodote que l'on ignore entiérement quelle Langue parloient en effet les anciens Pélaſges. Cet Hiſtorien, qui vivoit il y a plus de 2150 ans, dans un tems où il exiſtoit encore des Pélaſges, conjecturoit qu'elle étoit Barbare ; je ne

doute point, puiſqu'il avoit examiné la choſe avec ſoin, qu'il ne nous eut dit qu'elle avoit quelque relation avec la Scythique, ſi cela eut été ; il penſoit auſſi que les Pélaſges, qui s'étoient mêlés avec les Grecs, avoient perdu leur premiére Langue pour prendre celle des Grecs, & je ne puis me perſuader que, s'ils en avoient conſervé quelques mots, il ſoit poſſible de découvrir dans le Grec quels ſont ces mots, pour les pouvoir enſuite comparer avec des mots Tudeſques, ou Celtes, & en conclure une conformité de Langue entre les anciens Pélaſges & les Celtes.

2°. Quoi qu'il en ſoit, la conformité que l'on trouve dans quelques mots de deux Langues de Peuples, qui ont été voiſins, & qui ſe ſont ſouvent mêlés enſemble par des migrations ou des Colonies, ne prouve point toute ſeule l'identité de ces

deux Peuples dans leur origine, ni que l'un d'eux ſoit venu de l'autre : ces mots ont pu paſſer dans un uſage commun par les liaiſons du commerce ou du voiſinage, ou par le mêlange des Peuplades : or il eſt certain que les Scythes & les Grecs s'avoiſinoient beaucoup ; il y avoit même au tems de Darius, fils d'Hyſtapes (43), des Nations Grecques entiéres parmi les Scythes (44) ; comme les Callipides ſur le bord du Boriſthéne (45), les Gélons parmi les Budins vers des lacs, qui étoient, ſi je ne me trompe, ceux qu'on trouve dans le Duché de Rézan vers la ſource du Don.

Ce n'eſt donc point par l'analogie de quelques mots Grecs & Tudeſques, que l'on pourroit prouver que les anciens Grecs parloient la

(43) Environ 520 ans avant J. C.
(44) Herod. lib. IV.
(45) Aujourd'hui le Dnieper.

Langue des Scythes, & étoient Scythes ou Celtes : mais du moins ſi une preuve de cette eſpéce pouvoit faire quelque impreſſion, il faudroit que cette analogie fut ſi particuliére à ces deux Langues, que l'on ne pût la retrouver dans une autre abſolument différente ; & à cet égard M. Pelloutier a été aſſez malheureux pour ne rencontrer preſque que des mots communs à pluſieurs Langues, très-différentes certainement de la Scythique & de la Grecque ; qu'il me ſuffiſe de lui en citer ici cinq ou ſix exemples qui m'ont paru plus frappans. Je mettrai d'abord, comme lui, le mot Grec, enſuite le mot Tudeſque, leur ſignification en François & leur analogie, ou leur racine dans l'Hébreu, ou dans le Chaldaique.

ἔρα, *erde, la terre.* En Hébreu c'eſt *eres.*

πῦρ, *feuer*, *le feu*, eſt pris de l'Hébreu בער *baar*, *il a brûlé.*

ὄχλος, *Volcx*, *le peuple*, ſignifie proprement *une multitude aſſemblée*, comme l'Hébreu קהל *cahal*, dont ὄχλος n'eſt qu'une tranſpoſition.

θύρα, *thur*, *la porte*, c'eſt la ſignification du דרץ *thera*, dans la Langue Chaldaïque.

ἄξινη, *axt*, *une hache* : l'Hébreu *atſd* dans la même ſignification auroit bien autant de rapport au mot Grec que le mot Tudeſque. Il paroît qu'on pourroit tirer plus commodément le mot Grec de חשׂן *otſen* ou *oſſen*, qui ſe dit de toute ſorte d'*armes* en général, ſuivant quelques-uns. Guichard cite le mot Chaldéen חשׂונא *atſina*, dans la même ſignification qu'ἄξινη.

Κόβαλος, *kobalt*, *un lutin.* Κόβαλος en Grec, ſignifie *un impoſteur*, *un trompeur.* En ce ſens, Guichard le dérive de תבל prononcé *cabal*, qu'il inter-

préte *aſtutia ingenium* : ſuivant le Scholiaſte d'Ariſtophane *in ranis*, c'étoient proprement *des voleurs armés de maſſues*, en ce cas il ſeroit pris par tranſpoſition de בלה *calap malleus inſtrumentum ad percutiendum, ad perdendum* ; d'où Voſſius dérive en effet *clava*, *une maſſue*. Je pourrois prouver la même origine, & les mêmes rapports dans l'Hébreu à l'égard de πατὴρ, μήτηρ, τεγάτηρ, κεφαλὴ, &. Mais je crois en avoir dit aſſez pour établir combien ces conformités de quelques mots dans les Langues, ſont peu concluantes par elles-mêmes, & je craindrois de fatiguer le Lecteur par l'étalage d'une érudition inutile ſi je pouſſois ces recherches plus loin. Ainſi il ne me reſte plus qu'à voir ſi M. Pelloutier aura été plus heureux à prouver l'origine Celtique des Pélaſges par la Mythologie Grecque.

Il s'arrêtera, dit-il, à la fable des

Géants, les Poétes les appellent quelques fois Géants & d'autres fois Titans : j'ai déja montré qu'il confond mal-à-propos les Géants & les Titans ; mais il faut lui paſſer ce point pour abréger ; il n'en ſera guéres plus avancé : il raconte que les Géants voulurent eſcalader le Ciel pour détrôner les Dieux ; qu'ils ſeroient venus à bout d'un deſſein ſi impie, s'ils n'avoient été foudroyés par Jupiter, ou *aſſommés*, ou *percés* de fléches par les autres Dieux ; que Macrobe prétend que ces Géants étoient une troupe de gens impies qui nioient l'exiſtence de la Divinité, & que l'on accuſa pour cette raiſon de vouloir détrôner les Dieux, » Pour moi, *continue-t-il*, je ne » doute point que ces prétendus » Géants ne fuſſent les Pélaſges, que » les anciens nous repréſentent comme des hommes d'une taille gigan» teſque ; on les appelloit Titans, » parce qu'ils ſe diſoient deſcendus

» du Dieu Tis *ou* Teut. Ils entre-
» prirent de détrôner les Dieux :
» cela eſt vrai à la lettre, pourvu
» qu'on l'entende des Dieux étran-
» gers dont on voulut leur impoſer
» le culte : la Religion que les Phé-
» niciens & les Egyptiens trouve-
» rent en Gréce, différoit eſſentiel-
» lement de celle qu'ils y avoient
» établie. Les Pélaſges, adorant avec
» les Scythes & les Celtes des Dieux
» ſpirituels ..... accuſoient d'im-
» piété & d'etravagance ceux qui
» ſe figuroient des Dieux corpo-
» rels.... Etant dans ces idées, ils
» s'oppoſerent de tout leur pouvoir
» à l'introduction de la Religion que
» les Orientaux avoient apportée en
» Gréce ; par-tout où ils étoient les
» maîtres, ils briſoient les Idoles,
» détruiſoient les Temples .... C'eſt
» la raiſon pour laquelle on les ac-
» cuſoit de vouloir détrôner Jupi-
» ter ..... d'entaſſer montagne ſur

» montagne. Une autre choſe con-
» tribua à confirmer cette accuſa-
» tion ; c'eſt que les Pélaſges te-
» noient ordinairement leurs Aſ-
» ſemblées religieuſes ſur les plus
» hautes montagnes. »

Telle eſt la conjecture de M. Pelloutier, elle eſt digne aſſurément d'une imagination également vive & ornée, il ne lui manque qu'une application juſte & ſolide. J'ai déja montré en effet qu'on ne voit dans aucun Ecrivain le nom de Titans ou de Géants attribué au Pélaſges ; on ne lit non plus dans aucun, que les Pélaſges fuſſent des hommes d'une plus grande ſtature que les autres ; & rien ne porte à le préſumer ; enfin, loin que les Pélaſges ayent les caractéres d'impiété prétendue qu'on leur reproche, & qu'ils ſe ſoient oppoſés à l'*introduction* de la Religion, ou du culte que les Egyptiens ou les Phéniciens apportoient dans

la Gréce, ce furent eux qui s'y ſoumirent les premiers, & de qui les Grecs tinrent les Rits & les noms même de leurs Dieux. Παρα δὲ Πελασγῶν Ἕλληνες ἐδέξαντο ὕστερον. *Herod. l. 2. c. 51.*

Il ne prouve pas davantage que les Géants & les Titans fuſſent des Celtes; il n'eſt point vrai que les Celtes ou Scythes fuſſent plus grands que les Phéniciens ou les Egyptiens qui paſſerent dans la Gréce: on ſçait au contraire très-certainement (puiſque c'eſt par le témoignage de l'Ecriture) que les Phéniciens parurent redoutables aux Hébreux par leur grandeur, & que les véritables Géants même n'étoient point originairement une choſe rare parmi eux. Voyez à ce ſujet Bochart, *l. 1. de Phœnic. Coloniis, c. 1.*

Les Egyptiens ne peuvent pas non plus être conſidérés comme étant moins grands que les Celtes ou les Scythes. Ariſtote, dans un de ſes problêmes,

problêmes, demande pourquoi, ſoit dans les Pays froids, ſoit dans les Pays chauds, les hommes ſont ordinairement plus grands ? & il met la Gréce entre ces deux extrêmes ; enſorte que l'Egypte étant un des Pays qu'il appelle *chauds*, on doit juger que les hommes y étoient auſſi grands que dans la Scythie, qui eſt au nombre des Pays *froids*. Mais on a quelque choſe de plus précis encore ; c'eſt que les Ethiopiens, qui prétendoient que les Egyptiens étoient une de leurs Colonies, ou qui étoient eux-mêmes une Colonie d'Egyptiens, étoient les plus grands de tous les hommes (46).

Enfin, ſi, ſuivant Ariſtote, c'eſt de la température du Ciel que dépend la taille des hommes, & non pas d'un caractére propre à chaque

(46) Herod. lib. 3. Plin. lib. 2. c. 78.

Nation, les Scythes qui étoient dans la Gréce ne devoient point être d'une ſtature au-deſſus de la médiocre, ni s'attirer par leur taille le nom de Géants, & la réputation d'hommes d'une grandeur extraordinaire, puiſqu'ils étoient ſous un Ciel qui ne devoit produire que des hommes de médiocre grandeur.

La preuve tirée de la conformité du nom de Titans avec celui de Teutons, eſt trop équivoque pour s'y appuyer, ainſi je ne m'y arrêterai pas. M. Pelloutier auroit ſans doute trouvé des raiſons plus apparentes & mieux établies dans le Pere Pezron, qui a raſſemblé tout ce que les lumiéres & les forces de ſon génie ont pu rencontrer de plus ſpécieux en fait de conjectures, pour montrer que les Titans ſont les premiers Celtes. Je doute fort malgré cela qu'il eût perſuadé beaucoup de gens,

puiſque de ſçavans hommes (47) ont jugé que, pour réfuter le ſyſtême du Pere Pezron, il ſuffiſoit de l'expoſer ; d'ailleurs il reſteroit toujours à M. Pelloutier à nous prouver que les Pélaſges étoient ou Celtes ou Titans ; car, comme je crois l'avoir démontré, il n'a prouvé ni l'un ni l'autre.

LETTRE de M. PELLOUTIER à M. JORDAN, Conſeiller-Privé du Roi (de Pruſſe), *& Vice-Préſident de l'Académie Royale des Sciences de Berlin* (1).

MONSIEUR,

IL eſt fort naturel qu'ayant lû mon *Hiſtoire des Celtes*, vous ſouhaitiez de ſçavoir ce que je penſe des objec-

(47) Les Auteurs de la nouvelle Collection des Hiſtoriens de France, Préf. du Tom. I p. 26.

(1) On trouve cette Lettre dans la *Bibliothéque Françoiſe* de du Sauzet, *Tom. XL. p.* 60-97.

tions qui m'ont été faites dans un Livre qui a paru nouvellement à Paris, ſous le titre de *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Gaules & de la France, par M. Gibert,* (Paris, 1744. *in*-12.)

J'aurai l'honneur de vous dire, Monſieur, que j'avois d'abord réſolu de répondre en deux mots à M. Gibert dans la Préface du troiſiéme Livre de mon Ouvrage, qui s'imprime actuellement en Hollande; mais, comme ce volume ne pourra voir le jour que dans le cours de l'année prochaine, & que vous me faites la grace de m'avertir que je ſemblerois convenir en quelque manière de la ſolidité des objections de M. Gibert, ſi je n'y répondois pas inceſſamment, je me hâte de ſatisfaire à ce que vous exigez de moi.

Avant toutes choſes, je dois remercier M. Gibert de l'honneur qu'il me fait de m'aſſocier à deux célébres

Auteurs qu'il a entrepris de réfuter dans ſon Ouvrage. L'un eſt M. le Gendre, Marquis de Saint-Aubin; l'autre, M. l'Abbé du Bos, que la France a perdu dans le cours de l'année paſſée. Quand M. Gibert ne m'auroit mis à la tête de ces Meſſieurs, que pour inſinuer que je ſuis celui des trois qui me ſuis le plus égaré, ce ſeroit toujours une conſolation pour moi d'apprendre que je me ſuis égaré en ſi bonne compagnie.

Il eſt vrai que l'honneur que M. Gibert me fait, en me joignant de quelque maniére que ce ſoit à de ſi grands hommes, eſt accompagné de divers complimens, qui ne vous paroîtront pas obligeans, & qui ſemblent démentir la politeſſe, dont on ſe pique tant à Paris. Il vous dira, par exemple (2), qu'*il n'eſt guères ju-*

(2) Gibert p. 1.

dicieux de ſuppoſer ce qu'il prétend que j'ai ſuppoſé. Il vous dira (3), parlant de mes recherches ſur les anciens habitans de la Gréce, » qu'il eſt » étonné de ne trouver une conjec- » ture auſſi nouvelle, ſoutenue que » par des conjectures encore plus ha- » ſardées, par des citations mal enten- » dues, ou même tronquées, & par » des raiſonnemens peu ſolides ». Il vous dira, en un mot (4), qu'il » eſt » fâcheux qu'un Livre, comme le » mien, joigne ſi peu de Logique à » tant d'érudition ». Mais d'un côté, M. Gibert, qui ne traite pas plus obligeamment MM. le Gendre & du Bos, ne laiſſe pas de me louer à ſa maniére. Il m'attribue, par exemple (5), une » érudition capable d'impoſer »; il approuve pluſieurs de mes remarques; tout ce qui lui déplaît, c'eſt

(3) Gibert p. 134.
(4) pag. 149.
(5) Pag VII. de la Préf.

qu'ayant ramaſſé tant de matériaux, je n'aye pas appris à les mettre mieux à profit. De l'autre, il m'avertit (6) que » j'ai promis de regarder les cri» tiques que l'on fera de mon Ou» vrage, comme une preuve de l'at» tention avec laquelle on l'aura lu ». Il conſent d'ailleurs (7) que » les Au» teurs dont il a combattu les ſenti» mens, & qu'il a tenté de rappro» cher de la vérité, lui rendent le » même ſervice ». Si j'uſe de cette permiſſion, ce ne ſera aſſurément pas pour lui dire des choſes déſobligeantes, mais uniquement pour lui faire comprendre qu'un Auteur, qui ne ſe croit pas exempt de fautes, auroit dû relever, avec plus de modeſtie, celles qu'il a cru remarquer dans les autres.

M. Gibert mérite encore ma reconnoiſſance par un autre endroit.

(6) Pag. 135.
(7) Pag. 243. not.

Ayant entrepris de me réfuter, il m'avertit effectivement d'une faute qui m'eſt échappée, & que je ſuis incapable de déſavouer. » Je ne ſais, dit-» il (8), où M. Pelloutier a trouvé » que, du tems d'Hérodote, les Ve-» nétes ſe diſoient deſcendus des Mé-» des. Hérodote, qu'il cite, ne dit » rien de ſemblable ». La remarque eſt juſte, & je conviens de bonne foi que je me ſuis trompé. Selon Hérodote (9), c'étoient les Sigynes, & non pas les Venétes, qui ſe diſoient deſcendus des Médes. La verſion Latine de cet Auteur, que j'ai ſuivie, porte mal-à-propos, *Eos quoque* (ſcilicet Venetos) *ſe colonos Medorum dicere.* J'ai fait cette bévûe pour n'avoir pas eu ſous les yeux, ou ſous la main, le Grec d'Hérodote. J'ai coutume, quand je mets au net mes

(8) *Ibid.*

(9) Herodot. V. 9.

cahiers, de revoir ſur les originaux tous les paſſages que j'ai cités. La remarque de M. Gibert m'avertit qu'il m'en eſt échappé quelques-uns. Ainſi je dois lui avoir une double obligation. Premiérement, parce qu'il m'avertit d'une faute que j'ai faite ; &, en ſecond lieu, parce que l'avis qu'il me donne, me rendra plus attentif pour n'en plus commettre de ſemblables.

Je ſouhaiterois de pouvoir profiter de la même manière des autres avis de M. Gibert, & de lui donner, par-là, des preuves de ma parfaite docilité pour tous ceux qui entreprennent de me remettre dans le bon chemin. Mais puiſqu'il me rend, *pag.* 11. *de la Préf.* la juſtice de croire que j'ai cherché la vérité, il me permettra de lui expoſer les raiſons qui m'empêchent d'acquieſcer à ſes remarques.

I. J'ai prouvé au long, dans mon

Ouvrage, que la plûpart des Provinces de l'Europe étoient autrefois remplies de Peuples Celtes. M. Gibert prétend que je me ſuis trompé. » Ce n'eſt pas, dit-il, *pag.* 2. 3. que » tous ces Peuples fuſſent ou Scythes » ou Celtes; mais le peu de connoiſ- » ſance que l'on avoit de leur Pays, » & d'eux-mêmes, faiſoit que l'on » donnoit à tous le nom des premiers, » que le voiſinage, le commerce, ou » la réputation avoit fait connoître, » comme l'aſſure diſertement Stra- » bon (10). C'eſt ainſi que des rai- » ſons ſemblables font donner chez » les Turcs le nom de Francs à tous » les Européens .... Hérodote con- » noiſſoit déjà des Peuples plus Oc- » cidentaux que les Celtes dans l'Eu-

(10) J'ai trouvé la même objection dans les *Antiquités de la Nation & de la Monarchie Françoiſe* p. 215. & dans les *Obſervations ſur les Ecrits Modernes* Tom. XXIV. pag. 231. *Note de M. Pelloutier.*

» rope. Ariſtote les diſtinguoit des » Ibériens. Enfin, Polybe les ren- » fermoit entre les Alpes & les Pyre- » nées, comme ont fait, après lui, Cé- » ſar, Diodore, Tite-Live, Pompo- » nius Méla, Pline... Sur la foi de » ces garans, l'on ne doit pas douter » qu'il ne faille reſtraindre le nom de » Celtes à une portion des Peuples » des Gaules, renfermée entre la » Seine & la Marne d'un côté, & la » Garonne de l'autre ».

Je réponds à M. Gibert que s'il avoit bien lu les Auteurs qu'il allégue, il y auroit trouvé tout ce qu'il me conteſte ici. Son objection a le défaut que les Logiciens appellent *Ignoratio Elenchi*. Jules-Céſar (11) dit » que, de ſon tems, Les Latins » appelloient Gaulois les Peuples » qui demeuroient entre la Garon- » ne, la Marne & la Seine, & qui,

(11) Cæſar I. 1.

» dans leur Langue, portoient le » nom de Celtes ». J'ai fait, ſur ce paſſage, pluſieurs réflexions (12) auxquelles je pourrois renvoyer le Lecteur. Je pourrois ajouter que Jules-Céſar, ni les Latins, ne ſe ſont pas aſſujettis exactement à cette diſtinction; ils donnent ſouvent le nom de Gaulois à des Peuples qui, conſtamment, ne demeuroient pas entre la Garonne & la Seine. Pour abréger, je laiſſe tout cela. Je conviens que, du tems de Jules-Céſar, on donnoit le nom de Celtique à une certaine contrée des Gaules, & le nom de Celtes aux Peuples qui demeuroient dans cette Contrée. Tite-Live (13), Pomponius Méla & Pline l'aſſurent, auſſi-bien que Jules-Céſar. Mais s'enſuit-il de-là, qu'il n'y eut auſſi des Peuples Celtes

(12) Hiſtoire des Celtes Liv. I. pag. 49. 54. 55. 265. 309. & ſuiv.

(13) Tit. Liv. V. 37.

en plusieurs autres Pays; &, si les Auteurs que cite M. Gibert, s'accordent à en placer dans d'autres Contrées, ma preuve ne demeurera-t-elle pas dans toute sa force ? Voyons donc ce que disent ces Auteurs.

Quoiqu'en pense M. Gibert, Polybe ne connoissoit point les Celtes de Jules-César. Il avoue, de bonne-foi (14), que » tout le Pays qui s'é-» tend au Nord, depuis Narbonne » jusqu'au Tanaïs, étoit inconnu de » son tems. Il déclare nettement que » ceux qui en parloient autrement » étoient des ignorans & des impos-» teurs. Les Celtes, dit-il, sont éta-» blis dans le voisinage de Narbon-» ne, & leur Pays s'étend jusqu'aux » Monts-Pyrenées ». Aristote dit la même chose dans un passage, où il fait mention *des Celtes qui sont au-*

(14) Polyb. III. p. 191.

deſſus de l'Eſpagne (15). Mais Polybe (16) place auſſi des Celtes en Italie, & il remarque expreſſément (17) que les Celtes des Gaules, & ceux de l'Italie, étoient le même Peuple.

Diodore de Sicile (18) dit que les Celtes demeurent au-delà de Marſeille, dans le cœur des terres, & que leur Pays s'étend de-là juſqu'aux Alpes & aux Pyrenées. Mais, un peu après, il parle auſſi des Celtes qui étoient en Eſpagne; & il rapportoit, au vingt-cinquieme Livre de ſon Hiſtoire (19), qu'Amilcar, ayant paſſé en Eſpagne avec une Armée de Carthaginois, y battit Iſtolatius & ſon frere, qui, tous deux, commandoient les Celtes établis dans ce Pays-là.

---

(15) Celtæ qui ſunt ſuper Iberiam. *De Generat. Anim. lib. II. cap.* 8. *p.* 668.

(16) Polyb. II. p. 106. 116. 118. 122. & 264.

(17) *Ibid.* 103.

(18) Diod. Sic. V. 214.

(19) Ap. Hoeſch. in Exc. Legat. p. 169.

Pomponius & Pline (20) disent que les Celtes & la Celtique s'étendent depuis la Garonne jusqu'à la Seine. Mais le premier, parlant du Cap de Finisterre, que l'on appelloit alors le Promontoire Celtique, ne dit-il pas aussi que toute cette contrée est occupée par des Peuples Celtes : *Totam Celtici colunt ?* Le second ne place-t-il pas des Celtes dans l'Andalousie, dans le Portugal, & dans la Galice (21) ? Il me semble que ces deux Auteurs ont dû connoître l'Espagne, un peu mieux que les Turcs ne connoissent les parties Occidentales de l'Europe. Pomponius Méla étoit Espagnol, & Pline nous a laissé une description de l'Europe, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des Géographes.

(20) Pomp. Mela III. 1. Plin. Hist. Nat. IV. cap. 17. p. 482.

(21) Plin. III. 1. IV. 20.

Enfin je trouve dans Strabon (22), que » l'on appelle Celtes les Peu» ples qui demeurent depuis les » Monts Pyrenées juſqu'à la Mer » voiſine de Marſeille & de Narbon» ne, & qui s'étendent de-là juſqu'à » une partie des Alpes ». Quelques pages après (23), je trouve encore que » l'on appelloit autrefois Cel» tes les Gaulois de la Province » Narbonnoiſe, & qu'il y a appa» rence que c'eſt de-là que le nom » de Celtes paſſa à tous les Gaulois, » à qui les Grecs donnerent, à l'i» mitation des Marſeillois, le nom » du Peuple le plus connu, & le » plus célebre des Contrées ». Mais, au reſte, le même Strabon avoit beaucoup de penchant à croire que les Celtes, les Belges, & même les Germains, étoient originairement le

(22) Strabo IV. 16. 177.
(23) *Ibid.* 189.

même Peuple (24). Il plaçoit, d'ailleurs, des Celtes en Eſpagne, le long de la mer Adriatique (25), & dans tous les Pays qui ſont au Midi du Danube (26).

Je crois avoir répondu ſuffiſamment à la premiere objection de M. Gibert. Voici le précis de ma réponſe. Du tems d'Ariſtote & de Polybe, on donnoit le nom de Celtes aux Peuples de la Province qui, dans la ſuite, fut appellée la Gaule Narbonnoiſe. Du tems de Jules-Céſar, on le donnoit aux Peuples qui demeuroient entre la Seine, la Marne & la Garonne. Mais les Auteurs les mieux inſtruits, ne laiſſent pas de reconnoître qu'il y avoit des Celtes dans un grand nombre d'autres Contrées. Je ne ſçai, au reſte, ſi M. Gibert a ſuivi les régles d'une

(24) *Voy.* Hiſt. des Celt. Liv. I. p. 60. 61. 317.
(25) Strabo VII. 310.
(26) *Ibid.* 296.

bonne Logique, en alléguant, pour me réfuter, un paſſage d'Hérodote, qui, dans cet endroit, ne ſçavoit abſolument ce qu'il diſoit. » Hérodote, s'il en faut croire M. Gibert, connoiſſoit déjà des Peuples plus Occidentaux que les Celtes dans l'Europe ». Ce paſſage fait-il quelque choſe contre mon ſentiment? M. Gibert prétend-il en conclure que les Celtes d'Hérodote demeuroient à l'Orient de l'Eſpagne, entre la Garonne & la Seine? Si cela eſt, il eſt bien loin de ſon compte. Faites-moi la grace, Monſieur, de jetter les yeux ſur les paroles d'Hérodote, que vous trouverez au bas de cette page (27). Vous

(27) Iſter enim fluere incipiens à Celtis, atque Pyrene urbe, mediam ſcindit Europam. Celtæ autem ſunt extrà columnas Herculis, Cyneſiis finitimi, qui omnium in Europâ ad occaſum habitantium ultimi ſunt. *Herodot II.* 33. Iſter totam perfluit Europam, incipiens à Celtis, qui ultimi omnium in Europâ ad polis occaſum

avouerez que ſi j'étois capable de m'en prévaloir, je pourrois m'en ſervir auſſi pour montrer que les Celtes demeuroient à l'Orient de la Garonne & de la Seine, puiſque les ſources du Danube étoient dans leur pays. Je pourrois en tirer encore une merveilleuſe induction pour la vaſte étendue de la Celtique, puiſque les Celtes établis autour des ſources du Danube, demeuroient en même-tems au-delà des Colonnes d'Hercule, dans le voiſinage des Cynéſiens, qui avoient leurs établiſſemens autour du *Sacrum Promontorium*, c'eſt-à-dire, autour du Cap de Saint-Vincent, dans le Royaume des Algarves. Comme je ſerai obligé de revenir encore à ce paſſage d'Hérodote, pour relever d'autres bévûes que j'y ai remarquées, & dont M. Gibert ſe déclare le défenſeur, vous trouve-

habitant poſt Cynetas, totamque permenſus Europam, & tranſverſo ingreditur Scythiam. *Herodot. IV.* 49.

rez bon que je ne m'y arrête pas ici.

II. Je n'ai qu'un mot à dire ſur tout ce que M. Gibert remarque, *page* 4, par rapport à l'étendue du nom de Gaulois ou de Galates, non-ſeulement parce qu'il ne me combat pas directement dans cet endroit, mais auſſi parce qu'un paſſage de Pauſanias éclaircit tout cela beaucoup mieux que M. Gibert ne le fait ici. Pauſanias poſe en fait (28) que les noms de *Galates* & de *Celtes* déſignent un ſeul & même Peuple, avec cette différence, que le nom de *Celtes* eſt l'ancien nom de la Nation, au lieu que celui de *Gaulois* eſt beaucoup plus moderne. Il réſulte néceſſairement de-là que le nom de *Galates* doit avoir une étendue beaucoup plus grande que celui de *Celtes*. Dans les tems les plus reculés, on ne connoiſſoit qu'un petit nombre de Peuples Celtes; par

(28) Pauſan. Attic. III. p. 10.

exemple, ceux qui demeuroient autour de Marſeille, du Guadiana & des ſources du Danube. Dans les tems poſtérieurs, on en découvrit pluſieurs autres dans les Gaules, en Italie, en Illyrie, & on les appella Gaulois ou Galates, parce que ce nouveau nom avoit ſuccédé à celui de Celtes. Polybe s'aſſujettit à cet uſage. Il employe plus ſouvent le nom de Galates que celui de Celtes; mais il confond auſſi quelquefois les deux noms. Il dit (29) qu'Annibal paſſa l'hiver dans la Celtique, c'eſt-à-dire, dans le Pays des Gaulois établis en Italie. Je ne ſçais, au reſte, où M. Gibert a trouvé ce qu'il dit, *page* 6, que » les Latins n'éten-» doient, tout au plus, le nom de » *Galli*, qu'aux Peuples qui ſont » entre le Rhin & les Pyrenées, » mais jamais à d'autres ». Il me ſemble que les Gaulois, *Galli*,

(29) Polyb. lib. II. p. 120. lib. III. p. 229.

dont il eſt tant parlé dans l'Hiſtoire Romaine, ceux qui prirent Rome & contre leſquels la République ſoutint de ſi cruelles guerres juſqu'au tems d'Annibal, ne demeuroient pas entre le Rhin & les Pyrenées, non plus que ceux que Cn. Manlius vainquit en Aſie, & qu'il appelle toujours Gaulois, *Gallos* (30).

III. La troiſieme objection de M. Gibert, *page* 8, regarde un paſſage de Diodore de Sicile, dans lequel j'ai relevé trois fautes fort mal à propos, s'il faut en croire mon Cenſeur. Voyons s'il a raiſon, & afin qu'il ne m'accuſe pas de chicaner, rapportons le paſſage tel que M. Gibert le rétablit lui-même ſur un Manuſcrit de la Bibliothéque de S. Germain des Prés. » Il eſt bon d'a-» vertir ici d'une choſe que pluſieurs » ignorent. On appelle *Celtes* les

(30) T. Liv. XXXVIII. 17.

» Peuples qui demeurent au-deſſus » de Marſeille, dans le cœur du » Pays, près des Alpes, & encore » du côté droit des Pyrenées (31), » On donne, au contraire, le nom » de *Galates* aux Peuples qui de- » meurent au-deſſous de la *Celtique* » (32), vers le Midi, du côté de » l'Océan & du Mont Hercynien, » & en général à tous les Peuples » qui s'étendent de-là juſqu'à la Scy- » thie. Cependant les Romains don- » nent en commun à tous ces Peu- » ples le nom de *Galates* ».

J'ai dit (33) qu'il y avoit, dans ce paſſage de Diodore de Sicile, trois fautes. » Premiérement il met le Mi- » di pour le Septentrion, à moins » que ce ne ſoit, comme je le ſoup-

(31) M. Gibert traduit *juſqu'à la droite*, mais le Grec ne dit pas cela ἐπὶ τὰ δεξιὰ.

(32) M. Gibert traduit, *ſoit vers le Midi*, mais la disjonctive n'eſt pas dans le Grec.

(33) Hiſtoire des Celt. Liv. I. p. 52-54.

» çonne, une faute de Copiſte ». La faute me paroît des plus palpables. Diodore de Sicile détermine la ſituation de la Celtique par les bornes qu'elle avoit au-deſſus & au-deſſous, au Midi & au Septentrion. Il dit » qu'elle étoit ſituée au-deſſous de » Marſeille, dans le cœur du Pays ». Elle avoit donc au-deſſous, vers le Midi, la Ville & le Territoire de Marſeille, & outre cela les Alpes d'un côté & les Pyrenées de l'autre. Cela eſt exactement vrai. Elle avoit au deſſus, vers le Septentrion, les Provinces qui ſont du côté de l'Océan, la Forêt Hercynie & pluſieurs Peuples Gaulois, dont le Pays s'étendoit juſqu'à la Scythie. C'eſt encore ce que perſonne ne conteſtera. Si l'Hiſtorien a mis ici le deſſous pour le deſſus, le Midi pour le Septentrion, il eſt clair que c'eſt une faute, &, comme je le crois, que c'eſt une faute de Copiſte,

Ce

Ce n'eſt point cela, répond M. Gibert, *page* 10. » Diodore ne donne le nom de Celtes, comme Polybe & Céſar, qu'à ceux à qui il étoit propre, c'eſt-à-dire, à une troiſiéme partie de la Gaule renfermée dans le milieu des terres, entre la Garonne & la Seine, depuis les Alpes juſqu'au commencement des Pyrenées. Au deſſous d'eux, vers le Midi, étoient les Aquitains; vers l'Océan, ou le Septentrion, les Belges & les Germains ».

Je réponds deux choſes à M. Gibert. Premiérement, s'il étoit vrai que Diodore de Sicile eut voulu exprimer ce que M. Gibert lui fait dire, à l'aide de ſes Supplémens, il auroit décrit la ſituation de la Celtique d'une maniére qui ne conviendroit pas à un Hiſtorien & à un Géographe, & que l'on pardonneroit à peine à un Ecolier. Après

avoir marqué toutes les limites que la Celtique avoit au-deſſous, vers le Midi, les Alpes, Marſeille, les Pyrenées, il aura ajouté, fort gravement, qu'il va parler des Pays qui ſont au-deſſous de la Celtique, vers le Midi; &, en même tems, il aura paſſé, d'un plein ſaut & ſans en avertir, au-deſſus, au Septentrion, à la Forêt Hercynie, à l'Océan. Voilà, aſſurément, une confuſion qui n'eſt pas pardonnable, & que je n'ai garde d'imputer à un Hiſtorien qui s'exprime, partout ailleurs, avec beaucoup de clarté & de préciſion.

Je réponds, en ſecond lieu, qu'il n'eſt pas poſſible que Diodore de Sicile ait voulu dire ce que M. Gibert lui attribue. Selon cet Hiſtorien, les Celtes occupoient le Pays qui eſt à la droite des Pyrenées. Ils avoient donc au Midi, non pas les Aquitains, mais les Pyrenées même. Les Celtes de Diodore de Sicile ſont ceux de

Polybe, c'eſt-à-dire, les Peuples de la Gaule Narbonnoiſe. C'eſt pour ne l'avoir pas apperçu, que M. Gibert enchérit ici ſur la faute de l'Hiſtorien qu'il a entrepris de défendre.

La ſeconde faute que j'avois relevée (34) dans le paſſage dont il eſt queſtion, c'eſt que » Diodore de » Sicile fait de la Forêt Hercynie » une Montagne de ce nom ». Ici M. Gibert prétend m'accabler tout entier ſous le poids de ſa vaſte érudition. » Comment, dit-il *page* 11, M. » Pelloutier ignore-t-il qu'il y a, en » effet, des Montagnes Hercyniennes, & ſuivant les Anciens, & » ſuivant les Modernes? Comment » ne l'a-t-il pas appris, je ne dis » point des Scholiaſtes d'Appollonius de Rhodes, & de Denys le » Périégéte, ou de Denys lui-même; je ne dis point de Pline, mais

(34) Hiſtoire des Celt. Liv. I. p. 55.

» d'Ortélius, dans ſon Dictionnaire,
» ou de Cluvier, dans ſon *Introduc-*
» *tion à la Géographie, Liv. III, Ch.* 5,
» où il dit, après Pline, que c'é-
» toient les plus célebres Montagnes
» de la Germanie, *Montium nobiliſ-*
» *ſimum jugum Hercynium Boihæmum*
» *cingens, qui & ſudeti Montes*; & ſi
» M. Pelloutier avoit même été cu-
» rieux de connoître davantage ces
» Montagnes, Conradus Celtès lui
» en avoit fourni des deſcriptions aſ-
» ſez amples, en proſe & en vers;
» ainſi il n'y a encore ici rien à cri-
» tiquer dans Diodore de Sicile ».

Je montrerai, tout à l'heure, à M. Gibert que je ſçavois tout ce qu'il a crû m'apprendre ici. Mais je ſçavois auſſi pluſieurs autres choſes auxquelles ce Sçavant n'a pas fait attention, & dont il eſt juſte de l'inſtruire.

Il y a dans notre voiſinage, du côté de la Principauté de Halberſtadt,

une chaîne de Montagnes, que les gens du Pays appellent *le Hartz*, & que les Géographes Modernes ont jugé à propos de nommer *Montes Hercynios*. Je ſçavois cela pour l'avoir vu. Mais je ſçavois auſſi, 1°. que Diodore de Sicile devoit donner pour limites à la Celtique, ou, pour mieux dire, aux Gaules, une Forêt qui commençoit au Pays des Helvétiens, des Némétes & des Rauraques (35), & non pas des Montagnes ſituées dans le cœur de l'Allemagne. M. Gibert ne s'apperçoit-il pas de la contradiction où il tombe lui-même ? Il renferme d'abord les Celtes entre la Garonne & la Seine. Enſuite, pour excuſer Diodore de Sicile, il les tranſporte au-delà du Rhin, & juſqu'en Saxe.

2. Je ſçavois, en ſecond lieu, que Diodore de Sicile n'a pu faire men-

(35) Cæſar VI. 25.

tion de notre Mont Hercynien, qui étoit inconnu de ſon tems, auſſi-bien que tout le reſte de la Grande Germanie.

3. Je ſçavois, enfin, que Diodore de Sicile a ſuivi de très-mauvais Mémoires, dans tout ce qu'il a dit du prétendu Mont Hercynien. » L'Océan, dit-il (36), qui baigne les » Gaules, vis-à-vis des Monts Hercyniens, eſt rempli de pluſieurs » îles, dont la plus conſidérable eſt » celle de la Grande-Bretagne ». Cela eſt-il vrai, ſoit qu'on l'entende ou de la Forêt Hercynie, ou de nos Monts Hercyniens? Diodore croyoit qu'il y avoit, le long de la Mer Océane, du côté de la Normandie, de la Picardie & de la Flandre, une chaîne de Montagnes qui portoit le nom de *Mont Hercynien*. Mais ce Mont a-t-il jamais exiſté ailleurs que

(36) Diod. Sic. V. 208.

dans l'imagination de l'Hiſtorien, ou, ſi vous voulez, dans celle d'Ariſtote (37) qu'il a copié dans cet endroit ? Diodore ajoute que » les » *Monts Hercyniens* ſont les plus hau» tes Montagnes de l'Europe ». Cela eſt-il plus vrai que le reſte ? J'ai vu les *Alpes*, & les Montagnes *du Hartz*, qui ne ſont, aſſurément, que des Collines en comparaiſon des premiéres. M. Gibert doit donc me ſavoir gré, qu'au lieu de relever toutes ces fautes, en parlant du *Mont Hercynien*, je n'en aye touché qu'une ſeule.

Pour la rareté du fait, écoutons, préſentement, les Anciens & les Modernes, que M. Gibert appelle à ſon ſecours, pour défendre la bévue dont il s'agit, & voyons qui de nous deux y gagnera. Commençons par les Anciens.

(37) Ariſtot. Meteorolog. lib I. c. 13. p 336.

Apollonius de Rhodes (38) fait remonter aux Argonautes le Danube, & les fait paſſer de-là dans le Golfe de Veniſe, par un bras du Danube qui ſe jette dans la Mer. Enſuite ces célébres Navigateurs entrent dans le Pô, & tout de ſuite dans le Rhône, qui communique au Pô par l'une de ſes branches. Pendant qu'ils voguoient ſur le Rhône, peu s'en fallut qu'il ne leur arrivât un grand malheur. Ils tomberent dans l'une des branches du Rhône, qui les auroit conduits à la Mer Océane, d'où ils ne ſeroient jamais revenus. Mais, heureuſement, Junon leur cria de l'*Ecueil Hercynien*, & pouſſa leur vaiſſeau dans le bras du Rhône qui traverſe le Pays des Celtes & des Ligures (39). Le Scholiaſte de ce merveilleux Géographe, pour ne

(38) Apoll. Rhod. Argon. lib. IV. v. 290. & ſeq.

(39) *Ibid.* v. 640.

pas donner un démenti à ſon Auteur, paſſe par là-deſſus, comme chat ſur braiſe, & dit (40) que cet *Ecueil Hercynien* eſt une Montagne des Celtes, ou une Forêt. Voilà donc la premiére autorité de M. Gibert. Le Scholiaſte d'Apollonius de Rhode, ſelon lequel le *Mont Hercynien* étoit une Montagne de l'Italie, comme l'Auteur de l'*Etymologicum magnum* (41), auſſi-bien qu'Etienne de Byſance (42), l'ont fort bien remarqué.

Denys le Périégéte (43) parle de la Forêt Hercynie, autour de laquelle les Peuples Germains voltigeoient, Ἑρκυνίου δ' ῥυμοῖο παραθρώσκοντες ὄρεγνοι & le Scholiaſte dit là-deſſus, que les Germains demeuroient autour de la Forêt Hercynie, près de l'Océan Septentrional. Il eſt vrai

(40) Schol. Apoll. p. 446.
(41) Etym. Mag. p. 375.
(42) Steph. de Urb. p. 351.
(43) Dionyſ. Perieg. v. 286.

que le même Scholiaſte remarque ailleurs (44) que les Grecs diſent, au ſingulier & au pluriel, le *Mont Pyrenée* & les *Monts Pyrenées*, & qu'ils en uſent encore de la même maniere, par rapport aux mots d'*Alpe* & d'*Hercynie*. Mais tout ce que cela prouve, c'eſt que le Scholiaſte de Denys, ſçavoir Euſtathius, Archevêque de Theſſalonique, qui écrivoit dans le douziéme ſiécle, croyoit encore, ſur la foi de Diodore de Sicile, qu'il y avoit prés de l'Océan Septentrional une Forêt, ou une chaîne de Montagnes, que l'on appelloit *Hercyniennes*.

Mais Pline, au moins, n'a-t-il pas dit (45) que » les plus célébres » Montagnes de la Germanie étoient » les *Hercyniennes* » ? Je réponds que M. Gibert n'a traduit de cette

(44) Schol. Dionyſ. Perieg. p. 55.
(45) Plin. IV. 14.

maniére le paſſage de Pline, que pour l'avoir examiné trop ſuperficiellement. Pour abréger, je renvoye au Commentaire même de Pline, qui lui apprendra que le mot de *Jugum*, ne ſignifie pas ici une chaîne de Montagnes, mais une chaîne d'arbres, de racines & de brouſſailles. *In eadem Septentrionali plagâ, Hercyniæ ſylvæ roborum vaſtitas, intacta ævis, & congenita mundo, prope immortali ſorte, miracula excedit. Ut alia omittantur fide caritura, conſtat attolli colles occurſantium inter ſe radicum repercuſſu*, &c. Plin. XVI. 2.

Voilà ce que j'avois à remarquer par rapport aux anciens Géographes que M. Gibert m'oppoſe. A l'égard des Modernes, vous avez remarqué, Monſieur, que je n'en ai preſque cité aucun dans mon Livre, non pas même l'excellent Ouvrage de Cellarius, parce que je me ſuis fait une loi de puiſer dans les ſources.

Ainſi je pourrois les abandonner tous à M. Gibert. Cependant, comme la digreſſion ne ſera pas longue, voyons ce qu'Ortélius, Cluvier & Conrad Celtès, auroient pu m'apprendre.

Je ne ſais de quelle Edition du Dictionnaire d'Ortélius s'eſt ſervi M. Gibert : la mienne dit poſitivement le contraire de ce que mon Cenſeur attribue à ce Géographe. Voici ſes propres paroles (46). » Diodore place dans les Gaules, » vis-à-vis de l'île de la Grande-» Bretagne, des *Monts Hercyniens*, » mais je les tiens pour fabuleux ».

Cluvier, dans l'endroit cité par M. Gibert (47), parle, premiérement, de la *Forêt Hercynie*, qui couvroit autrefois la plus grande partie de la Germanie. Il prétend qu'on

(46) Ortel. Theſ. Geogr. Edit. Hanov 1611.
(47) Cluver. Introduct. Geogr. lib. III. cap. 5. p. 208, 209.

donnoit ſurtout ce nom à la Forêt qui entouroit la Bohéme. C'eſt de quoi il ne s'agit point ici. Enſuite il fait mention des célébres *Monts Hercyniens*, qui environnent toute la Bohéme, & que l'on appelle auſſi les *Monts Sudites*. Ces Monts Sudites ſéparent la Bohéme de la Siléſie. Ainſi voilà aſſurément une belle autorité, pour juſtifier Diodore de Sicile. Au reſte, pour connoître à fond le ſentiment de Cluvier, il ne falloit pas citer ſon Abrégé, où pluſieurs ont mis la main, mais ſon grand Ouvrage *de Germaniâ antiquâ* (48), où la matiére eſt traitée *ex profeſſo*, mais auſſi d'une maniére qui ne favoriſe point l'opinion de M. Gibert.

Enfin Conrad Celtes (49) diſtingue formellement la *Forêt Hercy-*

(48) Cluver. Germ. Ant. l. III. c. 47. p. 702.
(49) Ap. Schard. in ſcript. Rer. Geom. T. I edit. Gieſſen, 1673.

nie, qui commençoit dans le voiſinage des Alpes, du Mont Hercynien qui étoit dans le cœur de la Germanie:

Sed nemus Hercynium, montes & ab Alpibus orti,
Cum ramis totam ſe diffudere per oram....
Hercyniumque jugum medio Germania tracta,
Erigit, & multis diſpergit cornua terris.

Quoiqu'il en ſoit, tout cela ne fait rien à mon ſujet. J'avois uniquement à prouver que Diodore de Sicile plaçoit mal-à-propos des Monts Hercyniens le long de la Mer Océane, & que par conſéquent ma cenſure étoit juſte.

S'il falloit, après cela, décider entre les Modernes, je m'en tiendrois à Ortélius, & à M. de la Martiniere, qui dit, au mot *Hercynius Saltus*, que les Montagnes d'Hercynie, répandues dans toute l'Allemagne, ſont une chimére.

Voici la troiſiéme faute que j'avois relevée dans le paſſage de Dio-

dore de Sicile, qui fait le ſujet de cette diſcuſſion. » Il prétend, diſois-» je, (*Hiſt. des Celtes, pag.* 55) que » les Peuples qui demeuroient autour » de cette Montagne, & juſques dans » la Scythie, portoient le nom de » Gaulois, ou, comme diſent les » Grecs, de Galates. Il ſe trompe. Les » Gaulois étoient en deçà du Rhin. » Les Peuples qui étoient au-delà de » ce fleuve, furent d'abord appellés » Scythes, enſuite Celtes, & enfin » Germains, au lieu que le nom de » Gaulois leur eſt donné très-rare-» ment. «

M. Gibert ne convient pas de la ſolidité de cette remarque. » Mais » plutôt, dit-il *pag.* 12, M. Pellou-» tier ſe trompe lui-même. « Cela eſt fort poſſible. Mais, pour me refuter, & pour faire voir que je me ſuis trompé, M. Gibert auroit dû prouver que les Auteurs plus anciens que Diodore de Sicile, ont toujours

donné, ou au moins fort ſouvent, aux Peuples de la Germanie, le nom de Galates, & point du tout, ou au moins fort rarement, celui de Celtes. Quand il l'aura fait, je lui donnerai gain de cauſe; & en attendant ſes preuves, je le prierai ſeulement de cotter les pages ou les Chapitres des Auteurs qu'il alléguera. Il faudroit être bien de loiſir pour vérifier les citations d'un Sçavant, qui vous renvoye au IV Livre de Strabon, au III Livre de Polybe, & ainſi des autres. Au lieu de me refuter de cette maniére, qui étoit la ſeule naturelle, M. Gibert employe des raiſonnemens, qui, au lieu de combattre mes ſentimens, ſemblent au contraire les confirmer. » Mais plutôt, dit-il, *pag.* 12. M. » Pelloutier ſe trompe lui-même; » l'on n'a appellé les Peuples d'au-de- » là du Rhin, Scythes ou Celtes, que » par ignorance, ou par erreur, &

» dans des tems où l'on n'avoit pas
» pas encore pénétré dans ces con-
» trées, & où l'on ne pouvoit par
» conſéquent ſçavoir leur vérita-
» ble nom. « C'eſt donc à dire que ce n'eſt pas moi qui me ſuis trompé, mais les Anciens, qui, par ignorance ou par erreur, ont donné le nom de Celtes aux Peuples de la Germanie. Continuons d'entendre M. Gibert. » Si Appien, & Dion-
» Caſſius, ou d'autres, les ont de-
» puis appellés Celtes, c'eſt en ſe
» conformant, comme l'avoue Dion,
» à cet uſage très-ancien « Πάνυ ἀρχαῖον. Voilà préciſément ce que j'ai dit. L'uſage le plus ancien étoit de les appeller Celtes & non pas Galates, comme Diodore de Sicile l'avance mal-à-propos. » Mais, dit-
» on, Appien, Dion-Caſſius & les
» autres, auroient peut-être moins
» goûté cet uſage, s'ils euſſent fait
» attention, qu'en matiére de Géo-

» graphie, les nouvelles découver-
» tes que font des Voyageurs exacts,
» ſont plus ſûres que de vieilles opi-
» nions qui ne naiſſent que de l'i-
» gnorance, ou qui ne ſont bâties
» que ſur des conjectures. « Tout cela ſera très-vrai, quand il s'agira de déterminer le cours d'un Fleuve, la hauteur d'une Montagne, la poſition ou la grandeur d'une Ville. Mais un Géographe, un Voyeur moderne peut-il m'apprendre ſous quel nom on déſignoit les Germains avant le tems de Jules Céſar & de Diodore de Sicile ? M. Gibert a grande raiſon de dire que je ſuis un mauvais Logicien ; car j'avoue de bonne foi que je ne comprend rien à tout cela.

IV. Je paſſe à une autre remarque de M. Gibert, qui ne m'arrêtera qu'un moment. » Il ne faut pas, dit-
» il, *pag.* 14. avec quelques moder-
» nes, traiter de viſions toutes les

» étymologies que l'on tire des » Langues Orientales, même pour » les noms des Pays Occidentaux.

Je m'imagine que cette réflexion me regarde. La plûpart des Etymologiſtes, tant Anciens que Modernes, ſont, à mon avis, de grands viſionnaires, & la plûpart de leurs Etymologies ſont de pures viſions. J'aurai occaſion dans la ſuite de paſſer en revue les Etymologies Orientales de M. Gibert, & d'examiner en même tems le fondement ſur lequel elles ſont appuyées. C'eſt que les Phéniciens ont fait des établiſſemens dans les Gaules. Nous verrons alors s'il eſt à propos de faire ici une exception en faveur de M. Gibert. Pour le préſent, je ne dois penſer qu'à me défendre, & non pas à attaquer mon adverſaire.

V. Ce que j'ai dit des noms que les Peuples Celtes ont porté, fournit à M. Gibert la matiére d'une ob-

jection que vous trouverez à la page 16 de ſon Livre. » Quant au » nom de Gaulois, *Galli*, il ſemble » que l'on ne doive en chercher l'é- » tymologie que dans le Latin, puiſ- » que Céſar nous dit encore que ce » nom leur étoit donné par les Ro- » mains en leur Langue: *Noſtra Gal- » li appellantur.* Il n'eſt guères judi- » cieux de ſuppoſer que Céſar a » avancé, au haſard, que ce nom » étoit Latin, ou a jugé, ſans » connoiſſance de cauſe, qu'il n'étoit » pas Celtique «.

Tout ce que j'ai dit ſur cet article, (*Hiſt. des Celt, Liv. I. pag.* 265.) » c'eſt que Jules-Céſar ne décidoit » pas ſi le nom de Gaulois étoit en » lui-même Grec, Latin, ou Celte «. Je ſuis encore aujourd'hui dans les mêmes idées. Il eſt vrai encore qu'il ne ſeroit guères poſſible de nier ce que Jules-Céſar poſe en fait, comme étant de notoriété publique;

mais ſeroit-il plus judicieux de lui faire dire une choſe à laquelle il n'a jamais penſé ? Cet Auteur indique en paſſant l'uſage reçu de ſon tems. » Nous appellons, en notre Langue, » Gaulois les Peuples qui, dans la » leur, prennent le nom de Celtes «. (50) C'eſt un fait dont je ne diſconviens point. Mais c'eſt auſſi, à mon avis, tout ce qu'on peut tirer de ce paſſage. Car, au reſte, ce grand perſonnage » qui paſſe pour un des plus » ſçavans des Romains dans ſa Lan- « gue, & qui avoit vécu dix ans » chez les Celtes » (51), n'étoit pas homme à ſe mêler de diſcuſſions ſur l'origine du mot de *Galli*, pour décider s'il étoit Latin ou Celte. En un mot, je crois que Jules-Céſar parle, comme on a toujours parlé, & que M. Gibert lui fait dire des

(50) Cæſar I. 1.
(51) Gibert. p. 16.

choſes auxquelles nous ne penſerions point, ſi nous nous exprimions dans les propres termes de Jules-Céſar. Quand les Auteurs Latins diſent, » qu'ils appellent, dans » leur Langue, *Grecs*, les Peuples » qui, dans la leur, prennent le nom » d'*Hellénes*, « prétendent-ils pour cela que le nom de *Grecs* ſoit Latin d'origine ? Si M. Gibert diſoit que les François appellent *Allemands* les Peuples, qui, dans leur Langues, ſe nomment *Teutſchen* ou *Tudeſques*, faudroit-il conclure de-là que l'origine du nom d'*Allemand* doit être cherchée dans la Langue Françoiſe, plutôt que dans la Germanique ? Si je diſois que nous nommons *Moſcovites* des Peuples, qui, dans leur Langue, ſe nomment toujours *Ruſſes*, s'enſuivroit-il de-là que le nom de *Moſcovite* eſt Allemand ou François ?

VI. Voici, Monſieur, une nouvelle

objection qui paroît avoir d'abord plus de fondement que les précédentes. Je vais la rapporter dans les propres termes de M. Gibert, *pag.* 41. » *Le Danube*, dit Hérodote (52), » *a ſon cours depuis le Pays des Celtes & la Ville de Pyrrhéne . . . . Les* » *Celtes demeurent au-deſſus des Colonnes d'Hercule, & confinent aux* » *Cynétes, qui ſont le dernier Peuple* » *que l'on trouve à l'Occident de l'Europe.* Ce ſont les Celtes même » que M. Pelloutier a cru qu'Héro» dote plaçoit à l'extrémité occiden» tale de l'Europe, & non pas les » Cynétes. Mais il s'eſt trompé. Il » ſuffit de jetter les yeux ſur le texte » Grec pour s'en convaincre «.

Pour éclaircir le fait, commençons par rapporter les deux paſſages d'Hérodote que j'ai cités (53) dans

(52) Herodot. lib. 2. cap. 33. lib. IV. cap. 49.
(53) *Hiſt. des Celt. Liv. I. p.* 19.

l'endroit que M. Gibert juge à propos de critiquer. Le premier porte (54) : » Les ſources du Danube ſont dans » les Pays des Celtes, près de la » Ville de Pyrrhéne. Ce fleuve cou- » pe l'Europe en deux parties éga- » les. Les Celtes demeurent (55) » au-delà des Colonnes d'Hercule, » & confinent aux Cynéſiens, qui » ſont le dernier Peuple de l'Euro- » pe du côté de l'Occident. Le ſe- » cond paſſage dit que le Danube » traverſe toute l'Europe, & que » ſes ſources ſont dans le Pays des » Celtes, qui ſont, après les Cy- » néſiens, le dernier Peuple de » l'Europe du côté de l'Occident » (56). En fondant enſemble ces deux paſſages d'Hérodote, j'ai dit (*Hiſtoire des Celtes, Livre* I.

(54) Herodot. II. 33.

(55) ἔξω au-delà, & non pas au-deſſus comme M. Gibert a traduit.

(56) Herodot. IV. 49.

pag. 19.) que », ſelon cet Hiſtorien, » les Celtes demeuroient au-delà » des Colonnes d'Hercule, qu'ils » étoient voiſins des Cynéſiens & » le dernier des Peuples qui fut éta- » bli en Europe du côté de l'Occi- » dent «. J'avoue que, pour plus grande préciſion, j'aurois dû ajouter *après les Cynéſiens*. Si je ne l'ai point fait, c'eſt que je ne voulois pas relever une petite inexactitude qui eſt échapée à l'Hiſtorien, & qui forme une eſpéce de contradiction entre les paſſages que vous venez de lire. Le premier dit que » les Cel- » tes demeurent au-delà des colon- » nes d'Hercule. « Cela eſt vrai. Le Peuple, dont il s'agit, avoit ſes établiſſemens vers l'embouchure du Guadiana, au lieu que les Anciens placent les Colonnes, d'Hercule au Détroit de Gibraltar ou à l'Iſle de Cadix. » Ces Celtes étoient » voiſins des Cynéſiens, qui ſont le

» dernier Peuple de l'Europe du » côté de l'Occident. « Cela eſt vrai » encore. Les Cynéſiens demeuroient autour du *Promontorium Cuneum*, qui eſt le *Cap de Saint Vincent* dans le Royaume des Algarves. Le ſecond paſſage porte que » les Celtes ſont le dernier Peuple » de l'Europe du côté de l'Occi» dent μετα Κυνητας, *après les Cynéſiens*. « Ne falloit-il pas dire *avant les Cynéſiens*, ou *à l'exception des Cynéſiens* ; & ces mots, *après les Cynéſiens*, ne font-ils pas un faux ſens ? Si je diſois en ſubſtituant les nouveaux noms aux anciens, que l'Andalouſie eſt le dernier Pays de l'Europe du côté de l'Occident *après les Algarves*, cela ſignifieroit-il que l'Andalouſie eſt plus Orientale que les Algarves ? J'ai donc voulu épargner au Lecteur cette petite diſcuſſion critique, & laiſſer là les Cynéſiens dont je n'avois que faire. Au

reſte, je ſçavois fort bien où Hérodote plaçoit les Celtes & les Cynéſiens, & je ſçavois encore que les paſſages d'Hérodote, dont il s'agit, étoient remplis des bévues les plus groſſieres que j'aurai occaſion d'expoſer tout à l'heure. Si M. Gibert n'eſt pas content de cet éclairciſſement, je lui promets qu'au cas que l'on faſſe jamais une ſeconde édition de mon Ouvrage, je ne manquerai pas d'ajouter ces mots, *après les Cynéſiens*, dans l'endroit où ils manquent.

Qu'il me ſoit permis à mon tour de faire préſentement deux queſtions à M. Gibert.

1. Si les Celtes, dont il s'agit, demeuroient entre les Colonnes d'Hercule & le Royaume des Algarves, pourquoi M. Gibert renferme-t-il donc les Celtes entre la Garonne & la Seine ? Ces Fleuves ſont-ils donc à l'Occident des Colonnes d'Hercule ?

2. Si j'ai failli en rapportant le paſſage d'Hérodote ſans faire aucune mention des Cynéſiens, pourquoi mon Cenſeur m'a-t-il donc copié ? Pourquoi a-t-il même enchéri ſur la bévue qu'il releve, & donné encore plus le change au Lecteur ? Liſez, je vous prie, ces paroles (57): » Le Pays des Celtes, » en effet, étoit ſitué à l'extrémité » de l'Europe, du côté du couchant. » ἔσχατα πρὸς τῇ ἡλίῳ δυσμέων τῶν ἐν τῇ » Ευρώπῃ (58). Il en étoit la bor» ne, & celui où tous les autres » aboutiſſoient pour ainſi dire ». Je m'imagine que M. Gibert a une double Logique pour relever dans les autres des fautes qu'il commet lui-même; &, quand il devroit m'accuſer cent fois d'être un mauvais Lo-

(57) Gib. p. 29.

(58) Ce ſont les paroles d'Hérodote IV. 49. & M. Gibert a omis les deux mots μετὰ Κυνήτας qui ſuivent après celui-ci de δυσμέων

gicien, j'avouerai toujours bonnement qu'il me ſemble que M. Gibert auroit dû ou ne pas me copier, ou ne pas me critiquer.

VII. En examinant les paſſages d'Hérodote, dont j'ai donné la verſion, j'avois dit (*Hiſt. des Celt. p.* 19.) que » cet Hiſtorien fait des Monts » Pyrenées une Ville de ce nom, » & qu'il confond ces Montagnes » avec celles des Alpes, d'où les » Anciens faiſoient deſcendre le Da» nube. « M. Gibert ne me paſſe pas cette remarque. Elle lui fournit la matière d'une autre objection (59). » M. Pelloutier s'eſt trop preſſé de » confondre la Ville de Pyrrhéne, où » Hérodote place la ſource du Danu» be avec les Mont Pyrenées, qui » ſéparent les Gaules des Eſpagnes. » Hérodote parle, comme on voit, » d'une Ville & non d'une Montagne.

(59) Gibert p. 43.

» Le Danube ſe forme de deux ruiſ-
» ſeaux, dont l'un, dit Villichius,
» eſt appellé *Prygen*, & l'autre ſort
» auprès d'une Ville appellée *Feren*
» *Bach*, (*ſource de Feren*) noms,
» qui ne ſont pas ſi éloignés de
» celui de Pyrrhéne que l'on puiſſe
» décider qu'ils n'ont pas été déſi-
» gnés ſous ce nom par Hérodote. «

Mais M. Gibert ne s'eſt-il pas trop preſſé de me critiquer ici ? Ne ſçavoit-il pas, ou plutôt n'avoue-t-il pas lui-même (*pag.* 207.) que, du tems d'Hérodote, & pluſieurs ſiécles après ſous l'Empire de Maximin, les Germains n'avoient encore ni Ville ni Village ? Comment veut-on que l'Hiſtorien déſignât une Ville qui n'exiſtoit pas encore, & que, par une révélation étymologique, il prit la ſeconde ſyllabe du mot *Feren* & la premiere du mot *Prygen* pour en faire, avec le ſecours d'une tranſpoſition, le nom de *Pyren* ? On a cri-

tiqué Hérodote ſur bien des articles qui peuvent être défendus. Il a ſçu ce que bien d'autres ont ignoré avant & après lui, comme, par exemple, que le Tarnais ſort d'un Lac & non pas des Monts Riphéens, que la Mer Caſpienne eſt un véritable Lac & non un Golfe de l'Océan ſeptentrional. Ici il faut paſſer condamnation de bonne grace, parce qu'Hérodote parloit en l'air, ou, au moins, ſur de très-mauvais Mémoires. Je vais, Monſieur, vous expoſer en deux mots les bévues qu'il fait dans les deux paſſages dont il eſt queſtion. Si mes raiſons ne perſuadent pas M. Gibert, il ſera aſſurément tout ſeul de ſon ſentiment.

Hérodote avoit oüi dire que Pyrrhéne étoit dans le Pays des Celtes. Dans la Langue Grecque les Montagnes ſont ordinairement du genre maſculin, ou du neutre, & les Villes du genre féminin; l'Hiſtorien avoit

conclu, ſelon les régles de la Grammaire & de l'Etymologie, que *Pyrrhéne*, étant une terminaiſon féminine, devoit être inconteſtablement le nom d'une Ville & non pas d'une Montagne. Il avoit appris encore que les ſources du Danube étoient dans le Pays des Celtes, & d'autres avoient aſſuré que les Celtes demeuroient entre les Colonnes d'Hercule & le Pays des Cynéſiens. Toutes ces particularités avoient trouvé place dans ſes Recueils, & tout cela étoit vrai à un ſeul article près, ſçavoir que Pyrrhéne n'étoit pas une Ville, mais une chaîne de Montagnes. Voici préſentement la bévue. Quand Hérodote a voulu faire uſage de ſes Recueils, & mettre en œuvre les matériaux qu'ils lui fourniſſoient, il s'eſt exprimé d'une maniére qui montre viſiblement qu'il a cru que le Pays des Celtes n'avoit pas plus d'étendue que ne pouvoient en avoir le territoire d'A-

thénes, de Thèbe, ou de Lacédémone, & qu'ainſi *Pyrrhéne*, les ſources du Danube & les Celtes voiſins des Cynéſiens, n'étoient pas à une diſtance plus grande que Paris peut l'être de Verſailles. Dans cette idée il a dit que le Danube a ſa ſource dans le Pays des Celtes, près de la Ville de Pyrrhéne; que les Celtes ſont voiſins des Cynéſiens; que le Danube traverſe toute l'Europe depuis le fond de l'Occident & les Colonnes d'Hercule, juſqu'au Pont-Euxin. Si M. Gibert n'a pas aperçu tout cela, on peut aſſurément lui appliquer ce que ſaint François de Sales diſoit de la Marquiſe de Saluces : *Je l'ai bien vue, mais je ne l'ai pas regardée.* Ce n'eſt pas aſſez de lire un Hiſtorien, il faut l'examiner, le digérer, diſtinguer les choſes qu'il a vues, ou rapportées ſur de bons Mémoires, de celles qu'il raconte ſur un oui dire,

& ne ſe prévenir jamais tellement en ſa faveur qu'on veuille le ſoutenir lorſqu'il eſt viſible qu'il s'eſt trompé. Sans cela on écrira éternellement ſur l'Hiſtoire ancienne, &, au lieu de l'éclaircir, on ne fera que l'embrouiller davantage, comme l'ont fait pluſieurs Auteurs modernes, qui ont donné dans un ſi grand nombre de viſions ſur l'origine des Peuples en ſuivant Apollodore & d'autres Hiſtoriens de cette trempe, que l'on ne ſçait plus à quoi s'en tenir. Dans le fond les étranges fautes qu'Hérodote fait ici peuvent être excuſées par un endroit. Il décrivoit un Pays qui, de ſon tems, étoit entièrement inconnu. Ariſtote, qui étoit un tout autre homme, & qui étoit poſtérieur à Hérodote d'un ſiécle plus ou moins (60), n'en ſça-

(60) Hérodote nâquit à Halicarnaſſe, dans la Carie, 484 ans avant J. C. Ariſtote nâquit à Stagyre, Ville de Macédoine, 384 ans avant J. Chriſt.

voit guères plus que lui ſur le ſujet dont il eſt queſtion. Vous en jugerez par ces paroles (61) : *Ex Pyrene qui Mons eſt Celticæ verſus occaſum æquinoctialem, profluunt Iſter ac Tarteſſus* (62), *hic equidem extrà columnas, ille verò omnem Europam permenſus in Euxinum Pontum exiens.* Mais que des Auteurs, qui devroient s'appercevoir du premier coup-d'œil qu'Hérodote & Ariſtote avancent ici des choſes inſoutenables, ne laiſſent pas de les défendre, c'eſt ce que je ne puis comprendre.

VIII. Je ne ſçais quel eſt le but d'une autre remarque que M. Gibert ajoute *pag.* 44. à ſon Apologie d'Hérodote. » Il y avoit une Mon» tagne *Pyrenée* dans les Alpes Rhé» tiques ſur les confins de la Ger» manie. C'eſt ce qui eſt également

(61) Ariſtot. Meteorolog. lib. I. c. 13. p. 336.

(62) C'eſt le Bœtis, aujourd'hui le Gaudalquivir.

» atteſté Par les Anciens & recon-
» nu par Rhenanus, Cluvier, Or-
» télius. Son nom même s'eſt con-
» ſervé, & les Allemands l'appel-
» lent encore *Prenner* ou *Brenner* dans
» le Tyrol «

Si cette obſervation me regarde parce que j'ai dit qu'Hérodote confond les Monts Pyrenées avec les Alpes d'où les Anciens faiſoient ſortir le Danube, je répondrai 1°. que, ſuppoſé même qu'il y eut autrefois dans les Alpes Rhétiques une Montagne qui portât le nom de Pyrenée, Hérodote ne ſe ſeroit pas moins trompé pour cela. Il met les ſources du Danube près de la Ville & non de la Montagne de Pyrrhéne. D'ailleurs les ſources de ce Fleuve ne ſont ni dans les Alpes Rhétiques, ni dans le Tyrol.

2. Je crois qu'il eſt très-permis de douter de ce que M. Gibert avance ici. Rhénanus, Cluvier, Ortélius ne me perſuaderont jamais qu'il y

eût dans les Alpes une Montagne qui portât le nom de *Pyrenée*, à moins qu'ils ne le prouvent par de bons témoignages des anciens Géographes. Je renvoye M. Gibert au Dictionnaire Géographique de M. Bruzen de la Martiniere, où il trouvera qu'Ortélius & ceux qui l'ont ſuivi ſe ſont évidemment trompés ſur cet article.

A l'égard des Anciens, » qui ont » également atteſté qu'il y avoit une » Montagne Pyrenée dans les Alpes » Rhétiques ſur les confins de la » Germanie, « M. Gibert ne produit que Denys le Périégéte, qui dit (63) » qu'après les Germains on trouve » le Mont Pyrenée & les habitations » des Celtes près des ſources du » Pô «. Mais, qui a dit à M. Gibert que Denys le Voyageur doit être mis au nombre des anciens Géographes? Il appelle *Bretanoi* (64) les Peu-

(63) Dionyſ. Perieg. v. 288.
(64) Id. v. 284.

ples de l'Amérique que nous appellons aujourd'hui *Bretons*. Cette dénomination eſt-elle ſort ancienne? Dans quelque ſiécle que ce Géographe ait vécu, il dit que le *Mont Pyrenée* & les habitations des Celtes ſont près des ſources du Pô. Ce n'eſt pas là qu'il faut chercher ni les Celtes de M. Gibert, ni les Alpes Rhétiques, ni la Ville, ou le Mont de Pyrrhéne, qui avoit dans ſon voiſinage les ſources du Danube. Enfin je ſuis perſuadé que Denys le Voyageur s'eſt trompé ſur cet article comme ſur pluſieurs autres. Il ſuffit de lire ce qu'il dit des Provinces Occidentales de l'Europe pour ſe convaincre qu'il n'étoit pas bien informé, non plus qu'Euſtathe ſon Scholiaſte, quoiqu'il vécut dans le douziéme ſiécle de l'Ere Chrétienne.

Je m'apperçois que cette Lettre eſt déja bien longue: je vais donc la finir. Si vous le trouvez bon, je vous

en écrirai encore deux autres. Dans la ſeconde, je répondrai ſuccinctement à une foule d'objections par leſquelles M. Gibert prétend renverſer toutes mes conjectures ſur les anciens habitans de la Gréce. Dans la troiſiéme, j'examinerai les découvertes, les conjectures, & les étymologies que M. Gibert communique au Public dans ſon Ouvrage, &, en même tems, je répondrai, pour M. l'Abbé du Bos, à une Critique qui me paroit mal fondée dans ce qui fait l'eſſentiel de la queſtion. M. le Marquis de Saint-Aubin eſt plein de vie : il ne manquera pas de ſe défendre s'il le juge néceſſaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR;

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

PELLOUTIER.

A Berlin le 25 Août 1744.

SECONDE LETTRE de M. PELLOUTIER à M. JORDAN, ... pour ſervir de réponſe aux Objections qui lui ont été faites par M. GIBERT (1).

MONSIEUR,

JE m'acquitte de la promeſſe que je vous ai faite de répondre dans une Lettre particuliére aux objections par leſquelles M. Gibert prétend renverſer mes conjectures ſur l'origine des Grecs. J'avois dit (2) que » les » plus anciens Habitans de la Gréce » etoient les Pélaſges, & que j'é- » tois dans l'opinion que ces Pélaſ- » ges étoient le même Peuple qui » occupoit les autres Provinces de

(1) *Voyez* le *Tome XLI.* de la *Bibliothéque Françoiſe*, p. 52-116.

(2) *Hiſt. des Celt. Liv. I. chap. IX. p.* 115. & ſ.

» l'Europe, & que l'on désigna de-
» puis sous le nom de Scythes & de
» Celtes. Dans la suite il passa en
» Gréce plusieurs Colonies d'Egyp-
» tiens & de Phéniciens, qui, s'étant
» fortifiés dans ce Pays, chassèrent
» une partie des anciens Habitans,
» & soumirent les autres à leur do-
» mination. De ce mélange, il se
» forma un nouveau Peuple, qui na-
» turellement devoit tenir quelque
» chose des Phéniciens, des Egyp-
» tiens & des Pélasges. Le Vain-
» queur introduisit, autant qu'il étoit
» en son pouvoir, ses Coutumes, sa
» Langue, sa Religion; mais il ne
» put empêcher qu'on ne remarquât
» pendant long-tems parmi les Grecs
» des traces bien sensibles de la Lan-
» gue & des Coutumes des Pélas-
» ges, qui, autant que je puis en
» juger, ne différoient en rien des
» Thraces & des Scythes, qui leur
» étoient voisins du côte du Nord. «

Voilà le précis de ma conjecture que j'ai juſtifiée par pluſieurs réflexions, qui, à la vérité, ne forment pas une démonſtration, des matiéres de cet ordre n'en étant pas ſuſceptibles; mais ces réflexions, au moins, ne ſont pas deſtituées de vraiſemblance. J'ai montré par l'hiſtoire des premiers Habitans de la Gréce, par leurs Coutumes, par leur Religion, par leur Langue, & même par leurs Fables, qu'ils étoient Scythes.

Cette conjecture n'eſt point du goût de M. Gibert. Je n'en ſuis point ſurpris: ſa maniére de penſer ne s'accorde point avec la mienne; &, dans le fond, comme il ne s'agit que d'une conjecture, je ne dois pas me flatter qu'elle ſoit généralement approuvée. Cependant M. Gibert ne diſconvient point que les Pélaſges ne fuſſent les anciens Habitans de la Gréce: il ne nie pas que les Egyptiens & les Phéniciens

n'ayent envoyé des Colonies & fait des établiſſemens dans ce Pays. Sa critique tombe principalement ſur ce que j'ai dit que les Pélaſges me paroiſſent avoir été un Peuple Scythe ou Celte. Voyons donc ſi M. Gibert étoit fondé à dire (3) que mon ſentiment, par rapport aux Pélaſges, » n'eſt ſoutenu que par des » conjectures haſardées, par des ci» tations mal entendues, ou même » tronquées, par des raiſonnemens » peu ſolides « (4), qu'il péche en un mot contre toutes les régles de la Logique. Suivons, pour cet effet, pied à pied les remarques de mon Antagoniſte, dont je rapporterai toujours les propres termes: » M. Pel» loutier ſemble s'embarraſſer peu » d'accorder ſon ſyſtême avec l'E» criture-Sainte, qui fait deſcendre

(3) Gibert p. 134.
(4) Pag. 149.

» les Grecs de *Javan* ; une conjec-
» ture ſinguliére qui ſe trouve, ou,
» du moins, qui paroît oppoſée au
» texte des Livres ſaints, devroit
» être propoſée avec un peu plus de
» circonſpection. «

Voilà, Monſieur, un début qui ſemble inſinuer que M. Gibert vouloit prévenir le Public & contre ma perſonne & contre mon Ouvrage. Il commence par m'attribuer des choſes auxquelles je n'ai point penſé, & qui ſont même directement oppoſées à mes ſentimens ; en un mot, il m'intente l'accuſation d'Hétérodoxie. J'avoue que j'ai dit fort ingénument ce que je penſois des différens ſujets que j'ai eu occaſion d'examiner ; les matiéres que j'ai traitées, n'étant pas des articles de foi, ſur leſquels on ne puiſſe s'écarter des opinions reçues, ſans donner du ſcandale. Mais ai-je dit quelque part que je n'ajoutois aucune

foi à l'Hiſtoire ſainte, & que je m'embarraſſois peu d'accorder mon ſyſtême avec celui des Livres ſacrés? M'eſt-il ſeulement arrivé d'inſinuer quelque choſe de ſemblable? Si j'étois en Pays d'Inquiſition, je comprendrois parfaitement que eſt le but d'une ſemblable imputation. Par la grace de Dieu je ſuis en Pays de liberté, &, par cela même, on ajoutera plus de foi à la déclaration que je vais faire : c'eſt que je reconnois très-ſincérement la Divinité de l'Ecriture, & que mon intention n'a jamais été de m'écarter en quoique ce ſoit de ſes déciſions. Auſſi n'eſt-il jamais ſorti, ni de ma bouche, ni de ma plume, rien de contraire à ce que je viens de déclarer. J'ai dit (5) que les Pélaſges étoient un Peuple Scythe, que les Scythes n'étoient pas Indigétes, qu'ils venoient in-

(5) *Hiſt. des Celt. Liv. I. chap. XIII. p. 228-241.*

conteſtablement d'Aſie, qu'ils ſe diſoient deſcendus d'un homme qui avoit trois fils. Dans tout cela y a-t-il quelque choſe qui ſoit oppoſé au ſyſtême de l'Ecriture, ou qui empêche que les Scythes ne fuſſent deſcendus de Noé ? Je crois fermement qu'ils tiroient leur origine de ce Reſtaurateur du genre humain. Mais, comment, & par lequel de ſes trois fils, en ſont-ils iſſus ? c'eſt ce que j'ignore, parce que l'Ecriture n'en dit rien, & que l'Hiſtoire des Scythes ne remonte pas ſi haut. Dans le fond, ne vaut-il pas autant que j'avoue mon ignorance ſur cet article, que ſi je diſois, avec M. Gibert (6), que les Grecs deſcendent de Javan, parce qu'il eſt fait mention dans le Prophéte Daniel (7), *du bouc des chévres, qui eſt le Roi de*

(6) Gibert. p. 136.
(7) Daniel cap. VIII, 21.

Javan, c'eſt-à-dire, de la Gréce. Je ſçais que M. Bochart (8) a cru que les Grecs étoient iſſus de Javan. Il le prouve par un paſſage de la Généſe (9), qui porte que » les fils de » Javan furent Eliſa, Tarſis, Kit» tim & Dodanim, deſquels les Iſles » des Nations furent diviſées. « Mais 1°. La Gréce n'eſt pas une Iſle. 2°. Le ſçavant M. Brochart avoue, de bonne foi (10), que l'on plaçoit auſſi la poſtérité de Javan dans l'Arabie heureuſe. 3°. Enfin les Grecs ſoutenoient formellement que le nom d'Ioniens ou de Jaoniens qu'on leur donnoit en Orient, du tems du Prophéte Daniel, étoit fort moderne. Ils le tenoient d'Ion, fils de Xuthus, petit-fils d'Hellen, & arriére-petit-fils de Deucalion. Avant ce

(8) Bochart. Geogr. S. lib. III. cap. 3. p. 174.
(9) Geneſ. X 2. 4. 5.
(10) Bochart. ad. Ezech. XXVII. 19. Geogr. Sacr. 50. lib. III. cap. 3. p. 174.

tems-là on les appelloit Pélaſges. Comme mon plan ne m'appelloit pas à parler de tout cela, je n'en ai fait aucune mention, & je conſens de bon cœur de laiſſer à M. Gibert une conjecture qui ne lui eſt pas particuliére ; pourvu qu'il ne m'accuſe pas d'Hétérodoxie, parce que je n'ai pas cru devoir commencer l'*Hiſtoire des Scythes* ou *des Celtes* au Déluge, ou à la confuſion des Langues.

» C'eſt, dit M. Gibert (11), une » premiére obſervation à laquelle » j'en ajouterai une ſeconde, ſur un » paſſage de Denys d'Halicarnaſſe, » qui eſt cité au bas de la *pag.* 116 ; » il s'agit du tems où les Phéniciens » & les Egyptiens paſſerent la pre- » miére fois en Gréce. A ce ſujet, » M. Pelloutier prétend que *Denys* » *d'Halicarnaſſe dit que les Pélaſges*

(11) Gibert, p. 136.

» *étoient*

» *étoient les anciens Habitans de la* » *Gréce, commencerent d'être inquié-* » *tés par les Orientaux deux généra-* » *tions avant la guerre de Troye.* » M. Pelloutier n'a pas pris garde » qu'il ne s'agiſſoit dans le paſſage » de l'Hiſtorien Grec, ni des Egyp- » tiens, ni des Phéniciens, ni de » leur venue en Gréce, ni enfin » des Pélaſges de la Gréce, mais des » Pélaſges d'Italie, de la famine, de » la peſte, ou des autres malheurs » qui les obligerent d'en ſortir, & » de retourner dans la Gréce, ou dans » d'autres Contrées. «

Je répond 1°. Que dans l'endroit critiqué par M. Gibert, il ne s'agit point du tems où les Egyptiens & les Phéniciens paſſerent pour la premiere fois en Gréce. (12) J'ai dit bien clairement (13) que Cadmus, ſelon l'opinion commune,

(12) Hiſt. des Celt. Liv. I. chap. IX. p. 116.
(13) *Ibid.* Liv. II. chap. XI. p. 253.

paſſa dans ce Pays l'an de la P. J. 3191. Il s'agit du tems où les Pélaſges commencerent d'être inquiétés. Cela arriva, ſelon Denys d'Halicarnaſſe (14), deux générations avant la guerre de Troye, c'eſt-à-dire, l'an de la P. J. 3470, ou, ſi l'on veut, 3460, en faiſant finir les deux générations au commencement de la guerre, & non pas à la priſe de la Ville. Il y avoit donc 265 à 275 ans, que les Phéniciens avoient commencé à paſſer en Gréce, lorſqu'ils penſerent à chaſſer les Pélaſges.

2°. Il ſuffit de lire Denys d'Halicarnaſſe, pour y trouver que (15) les Pélaſges étoient inquiétés en Italie, en Gréce, & partout ailleurs, » Cherchant un aſyle en Gréce, & » même parmi les Barbares, ils ne » le trouvoient nulle part, ce qui

(14) Dionyſ. Halic. lib I p. 9.
(15) Dionyſ. Halic. lib. I. p. 18-19-20.

» les obligeoit à ſe diſperſer par tou-
» te la terre ». Notre Hiſtorien ne dit-il pas bien expreſſément (16) » qu'environ ſoixante ans avant la » guerre de Troye, une ſédition do-» meſtique amena des Arcadiens en » Italie, ſous la conduite d'Evan-» dre ». Voilà donc des Pélaſges qu'une faction ſupérieure chaſſe de la Gréce, deux générations avant la priſe de Troye (17). N'eſt-il pas conſtant, d'ailleurs, que c'eſt dans ce tems-là que les Pélaſges étoient le plus inquiétés en Gréce? Ne fut-ce pas peu d'années avant ce célébre Siége, que les Athéniens chaſſerent les Pélages, pour recevoir les Héraclides (18)?

Enfin, M. Gibert n'a pas jugé à propos de ſe ſouvenir de la remarque que j'ai faite (19), » que les

(16) *Ibid.* lib. I. p. 24. II. 77.
(17) *Voy.* Euſtath. ad Dionyſ. Perieg. perſ. 347.
(18) *Voy.* Maxim. Tyr. XIII. p. 159.
(19) Hiſt. des Celt. Liv. I. chap. X. p. 178.

» Peuples de la Gréce, avoient paſſé » en Italie beaucoup plus tard, que » le commun des Auteurs ne le pré- » tend ». Je ne crois point que les Pélaſges ayent paſſé en Italie, dix-ſept générations (20) avant la guerre de Troye, ni ſeulement avant ce célébre Siége. Denys d'Halicarnaſſe ne me démentira pas. Il regarde comme une choſe fort incertaine (21), ce que P. Caton & C. Sempronius avoient écrit d'une Colonie d'Arcadiens qu'Oénotrus avoit conduite en Italie. Si M. Gibert a un ſyſtême bien lié, il faut qu'il ſouſcrive à mon ſentiment. Il ſoutient (22) » qu'à peine les Grecs com- » mençoient-ils, du tems de leur Her- » cule, à fabriquer de longs vaiſ- » ſeaux, de ſorte qu'il n'eſt pas poſſi- » ble qu'ils ayent pu armer une Flot-

(20) Dionyſ. Halic. lib. I. p. 9.
(21) Dionyſ. Halic. lib. I. p. 9. 11.
(22) Gibert p. 127.

» te puiſſante, & paſſer, par mer,
» dans les Gaules, & dans les Eſpa-
» gnes, avec des Armées nombreu-
» ſes. » Si cette réflexion eſt bonne pour le tems d'Hercule, elle le ſera par conſéquent pour un tems plus ancien de quinze générations. Le premier Vaiſſeau que les Grecs conſtruiſirent fut l'*Argo*, ſur lequel Jaſon, Hercule, & les autres Argonautes s'embarquerent, deux générations avant le ſiége de Troye. Ce Vaiſſeau parut une ſi grande merveille aux Grecs, qu'ils en firent une Divinité : qu'on liſe ce qu'Homére a écrit de l'Italie, trois cens ans plus ou moins après la priſe de Troye, on verra que ce Pays étoit connu de ſon tems, à peu-près autant que les terres Auſtrales le ſont aujourd'hui. Cela ſeroit-il poſſible, ſi depuis pluſieurs ſiécles les Pélaſges n'avoient fait que paſſer & repaſſer de Gréce en Italie, & d'Italie en Gréce ? Les

prétendus Pélaſges de l'Italie étoient, pour le dire en paſſant, des Grecs Ioniens & Eoliens, qui, étant inquiétés dans leur Pays par les Rois de Lydie, & enſuite par ceux de Perſe, quitterent l'Aſie mineure, & vinrent faire de nouveaux établiſſemens en Sicile, dans le Royaume de Naples, dans le Pays Latin & ailleurs. Denys d'Halicaruaſſe (23) rapporte aux Pélaſges la fondation de la Ville de Vélia ; cependant il paroît, par Hérodote (24), que les Phocéens la fonderent du tems de Cyrus, Roi de Perſe, &, comme le diſoit Hyginus (25), plus de ſix cens ans après qu'Énée eut paſſé en Italie. Comment ſeroit-il donc poſſible que les Pélaſges euſſent été inquiétés en Italie, deux générations avant la guerre de Troye, puiſqu'ils n'y ſont venus que plu-

(23) Dioniſ. Halic. lib I. p. 16.
(24) Herodot I 167.
(25) Ap. A. Gell. X. 16.

ſieurs ſiécles après cette guerre? N'eſt-il pas viſible que Denys d'Halicarnaſſe a jugé du tems où ils étoient inquiétés en Italie, par celui où ils étoient en Gréce ? Si j'écrivois un Livre, je répondrois avec la même étendue aux autres objections de M. Gibert. Elles me fourniroient une occaſion trés-naturelle d'éclaircir divers points de l'Hiſtoire ancienne, que pluſieurs Critiques modernes embrouillent étrangement, pour les accommoder à leurs opinions ſur l'origine des Peuples; mais j'ai réſolu de me renfermer dans les bornes d'une Lettre; ainſi je vais abréger autant qu'il me ſera poſſible (26).

» M. Pelloutier entre dans l'expli» cation de ſon ſyſtême qu'il appuye, » 1°. ſur l'Hiſtoire des Pélaſges. 2°. » Sur leur Religion. 3°. Sur leur Lan» gue. 4°. Sur la Mythologie Grec-

(26) Gibert p. 137.

» que. Il faut le ſuivre dans toutes ſes » preuves. Il ſoutient d'abord que » *les premiers Habitans de la Gréce* » *étoient un Peuple barbare & Nomade,* » *qui portoit le nom de Pélaſges. La* » *choſe*, ajoute-t-il, *eſt reconnue par* » *les plus célébres Hiſtoriens, qui aſſu-* » *rent que les Pélaſges occupoient an-* » *ciennement, non-ſeulement le Pélo-* » *ponnéſe, le territoire d'Athénes, avec* » *les Villes voiſines, particuliérement* » *celles de Lemnos, de Scyrus & d'Eu-* » *bée, qui portoit autrefois le nom de* » *Pélaſgia, mais en général toute la* » *Gréce.* »

» 1°. Les Pélaſges, il eſt vrai, étoient » un Peuple barbare, & dont le ca- » ractére principal eſt d'avoir long- » temps erré, pour ſe chercher des » demeures, ſans trouver où ils puſ- » ſent ſe fixer : mais je ne ſçai ſur » quel fondement (27) on veut les » appeller Nomades. On ſçait, en

(27) Herodot. lib. I. Strab. plurib. in locis.

» effet, que le caractére eſſentiel des
» Nomades étoit de n'avoir d'autres
» biens que des troupeaux, ni d'au-
» tre occupation que de les conduire
» d'un pâturage à un autre, comme
» le reconnoît M. Pelloutier lui-mê-
» me; de-là leur avoit été donné le
» nom ſous lequel ils étoient con-
» nus, qui a pour racine le mot Grec
» *νέμω*, qui ſignifie *paître*, ou celui
» de *νόμη*, qui ſignifie *pâture* ou *pâ-*
» *turage. A permutandis pabulis; quia*
» *ſæpe tentantes agros, alia atque alia*
» *loca petiverant.* Ce ſont les raiſons
» que Salluſte & Pline donnent de
» ce nom, l'un dans ſon *Jugurtha*,
» l'autre dans ſon *Hiſt. Nat. Liv. V.*
» *c.* 3. Or nous ne liſons nulle part
» que les Pélaſges euſſent aucune
» coutume de cette eſpèce, ou
» ſe mêlaſſent du ſoin des trou-
» peaux: au contraire, ſuivant
» Ephore, dans Strabon, *Liv. V.* c'é-
» toient des hommes qui s'étoient

» adonnés uniquement à la guerre ;
» &, ſuivant Denys d'Halicarnaſſe
» (28), ce furent eux, qui, en ſe mê-
» lant avec les Aborigénes, les poli-
» cerent, leur apprirent à bâtir des
» Villes & à s'y retirer ; &, en effet,
» s'ils n'avoient pas de demeure fixe,
» ce n'eſt pas parce qu'il étoit dans
» leurs mœurs d'errer de Pays en
» Pays, & d'être toujours, pour
» ainſi dire, ambulans, mais c'eſt, ou
» parce qu'ils ne trouvoient pas de
» terres vuides où ils puſſent s'éta-
» blir, ou parce qu'ils étoient con-
» traints par quelque force majeure
» de quitter celles où ils s'établiſ-
» ſoient, comme il réſulte de leur
» Hiſtoire ; ainſi ils ne quitterent la
» Theſſalie que parce qu'ils en furent
» chaſſés par les Léléges, & ils n'a-
» bandonnerent l'Italie que parce
» qu'ils y furent forcés par les triſtes

(28) Dionyſ. Halic. Ant. Rom. lib. I.

» effets de la peſte & de la famine.
» Les Scythes, au contraire, & les
» Nomades, paſſoient d'un Pays à
» un autre, par coutume & ſans au-
» cun deſſein de s'y fixer ; ainſi l'é-
» pithéte de Nomade ne peut être
» appliquée aux Pélaſges. »

Toute l'érudition que M. Gibert étale ici, pour montrer que les Pélaſges n'étoient pas un Peuple Nomade, eſt parfaitement hors d'œuvre. Les Pélaſges n'avoient point de demeure fixe, ils paſſoient continuellement d'un Pays à l'autre. De-là vient que les Grecs les appelloient, par dériſion, *Pelargous*, les Cygognes. Voilà un caractére bien marqué d'un Peuple Nomade. Mais, dit-on, Ephore aſſuroit qu'ils ſuivoient tous la profeſſion des armes. J'en conviens, mais cela empêche-t-il qu'ils ne fuſſent Nomades ? Ces deux qualités ſont-elles donc incompatibles ? Les Scythes, les Germains & la plû-

part des Peuples Celtes n'étoient-ils pas en même tems Nomades & Soldats? Mais, dit-on encore, nous ne liſons nulle part que les Pélaſges ſe mêlaſſent du ſoin des troupeaux. Fort bien! cependant ces gens qui menoient une vie vagabonde ſans ſe fixer en aucun lieu, ne vivoient pas de l'air: ils étoient tous habillés de peaux: ne doit-on pas en conclure qu'ils nourriſſoient du bêtail dont ils tiroient, non-ſeulement des peaux pour ſe couvrir, mais encore des alimens pour ſubſiſter? M. Gibert prétend encore que » ſi les Pélaſges n'a-» voient point de demeure fixe, ce » n'étoit pas qu'il fût dans leurs » mœurs d'errer de Pays en Pays, & » d'être toujours, pour ainſi dire, » ambulans; mais c'étoit, ou parce » qu'ils ne trouvoient point de terres » vuides où ils puſſent s'établir, ou » parce qu'ils étoient contraints par » quelque force majeure à quitter

» celles où ils s'établiſſoient. » Diſtinguons les tems que M. Gibert confond ici, & on verra qu'il ſe trompe manifeſtement. Avant l'arrivée des Orientaux, les Pélaſges étoient maîtres de toute la Gréce; ils en avoient l'Empire (29). Qu'eſt-ce donc qui les empêchoit alors de bâtir des maiſons, de fortifier des villes, de cultiver des terres, de planter des jardins? Y avoit-il quelque ennemi qui les empêchât de ſe fixer dans un Pays dont ils étoient les maîtres ſouverains? Cependant ils ne le faiſoient point. Au lieu de ſemer du bled pour en faire du pain, ils en faiſoient avec du gland. C'eſt parce qu'ils n'étoient pas Laboureurs, mais Nomades. Cela étoit dans leurs mœurs, ou, ſi l'on veut, c'étoit l'ancienne barbarie que les Scythes & les Celtes ont quittée beaucoup plus tard que les autres

(29) Strab. VII. 327.

Peuples. Cependant, dit M. Gibert, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, ce furent les Pélaſges, qui, en ſe mêlant avec les Aborigines, les policerent, leur apprirent à bâtir des Villes & à s'y retirer. L'objection tombe entiérement, par ce que j'ai remarqué il n'y a qu'un moment. Ce furent les Grecs qui policerent les Habitans naturels de l'Italie, & non pas les Pélaſges, qui n'y mirent jamais le pied. Continuons d'entendre M. Gibert (30).

» 2°. Cette propoſition, que les an-
» ciens Habitans de la Gréce étoient
» Pélaſges, me paroît trop générale;
» car il s'en faut, ce me ſemble, de
» beaucoup que l'on doive réduire
» les premiers Peuples de la Gréce
» aux ſeuls Pélaſges, & l'Hiſtoire
» nous apprend, au contraire, que, ſi
» les Pélaſges s'y établirent en quel-
» ques endroits, ou ils en chaſſerent

(30) Gib. p. 139.

» les Habitans qui y demeuroient au-
» paravant, ou ils s'unirent avec
» eux (31). Auſſi je conviendrai,
» avec M. Pelloutier, que, ſuivant les
» Auteurs qu'il cite en cette occa-
» ſion, preſque toutes les Contrées,
» dont il fait ici l'énumération, ont
» été occupées en différens tems par
» les Pélaſges qui paſſoient de l'une
» à l'autre; mais ces Auteurs ne diſent
» nulle part qu'ils les occupaſſent ori-
» ginairement. »

Faudra-t-il que je montre à M. Gibert que *les Pélaſges occupoient la Gréce originairement*, qu'ils étoient Indigétes, Aborigines, Autochtones? Les Payens avoient ſur cet Article des idées qui ne ſont pas plus du goût de M. Gibert que du mien (32). Ils appelloient Indtigées des hommes

(31) Herodot. lib. I. Dionyſ. Halic. lib I. Strab. V.

(32) Gibert p. 58. Hiſtoire des Celtes, Liv. I. Chap. XIII. p. 228.

qui prétendoient être ſortis du limon de la terre, comme des champignons. Ainſi le Poëte Aſius diſoit, en parlant de Pélaſgus (33) : *Diis ſimilem autem Pelaſgum in alticomis montibus terra nigra produxit ut mortalium genus foret.* Mais en prenant le mot d'*Indigétes* dans un ſens plus général, & d'une maniére qui puiſſe s'accorder avec nos principes, il ſignifiera tout au moins que les Pélaſges ſont les plus anciens Habitans de la Gréce ; que l'Hiſtoire ne fait mention d'aucun Peuple qui l'ait occupée avant eux ; que l'on ignore abſolument d'où ils étoient venus ; que leur origine eſt inconnue ; qu'elle remonte au tems fabuleux, & c'eſt ce que les Hiſtoriens diſent formellement. Denys d'Halicarnaſſe (34), par exemple, aſſure que » Pélaſgus & Phoronée

(33) Pauſan. Arcad. init.
(34) Dionyſ. Halic. I. 9.

» ſont les premiers Rois du Péloponnéſe qui ſoient connus dans l'Hiſtoire ; que les Pélaſges étoient anciennement un Peuple Grec, originaire du Péloponéſe (35) ; qu'ils demeuroient au commencement en Achaïe, au tour de la Ville d'Argos, & que pluſieurs les croyoient Indigétes de ce Pays là. » Héſiode (36) remarquoit auſſi que *Pélaſgus étoit Indigéte du Péloponnéſe ;* & d'autres prétendoient que ce Pélaſgus étoit le même qu'Argos, duquel les Argiens ſe diſoient deſcendus. Perſonne n'ignore que les Athéniens ſe glorifioient d'être Autochtones ; ils ne laiſſoient pas de reconnoître les Pélaſges pour leurs fondateurs (37) ; ils avouoient que leurs ancêtres demeuroient à la campagne, & avoient leurs habitations diſperſées dans tout

(35) Dionyſ. Halic. I. 14.
(36) Apollodorus I. 59.
(37) Marb. Heracl. v. 558.

le territoire, juſqu'à ce que Théſée leur perſuada de ſe réunir dans une ſeule & même Ville (38).

Dois-je montrer encore à M. Gibert que les Pélaſges avoient autrefois l'Empire de la Gréce, qu'ils l'occupoient toute entière? J'ai déjà cité un paſſage de Strabon (39), qui porte » qu'entre les Peuples qui ont eu » l'Empire de la Gréce, les Pélaſges » ſont les plus anciens. » Le même Géographe dit ailleurs (40) que » c'eſt une choſe reconnue, à peu- » près par tous les Hiſtoriens, que » les Pélaſges occupoient autrefois » toute la Gréce. » Strabon, au reſte, n'a fait que ſuivre Hérodote, qui diſoit auſſi (41) que » le territoire d'A- » thénes étoit occupé par les Pélaſ- » ges, dans le tems qu'ils étoient maî-

(38) Plutarch. Theſ cap. 28.
(39) Strab. VII. 327
(40) Strab. V. 220.
(41) Herodot. VIII. 44.

» tres de la Gréce.» Par ſurabondance de droit, ajoutons encore un ſeul paſſage d'Hérodote (42): » Les prin» cipaux Peuples de la Gréce étoient » anciennement les Pélaſges & les » Grecs (Hellénes). » Et d'où venoient ces Grecs? Vous allez entendre qu'ils étoient Pélaſges d'origine (43). » La Nation des Grecs, lorſ» qu'elle ſe détacha de celle des Pé» laſges, étoit un Peuple peu conſi» rable, qui, ayant eu de très-petits » commencemens, s'accrut beaucoup » dans la ſuite par le grand nombre » de Peuples, & ſur-tout de Barbares » qui ſe joignirent à eux.» Voilà donc les Auteurs mêmes, que M. Gibert m'oppoſe, qui diſent que *les Pélaſges occupoient la Gréce originairement, & qu'ils la tenoient toute entière.* Ils démentent par conſéquent la Théſe

(42) Herodot. I. 56.
(43) Herodot. I. 58.

de M. Gibert, qui prétend que, » ſi » les Pélaſges s'étoient établis en » quelques endroits de la Gréce, ils » en chaſſerent des Habitans qui y » demeuroient auparavant, ou s'u- » nirent avec eux. » Les Loix d'une bonne critique permettent-elles donc que l'on brouille & que l'on confonde, comme on le juge à propos, des choſes que ces Hiſtoriens diſtinguent ſi clairement ? Sçavoir les tems les plus anciens où les Pélaſges étoient paiſibles poſſeſſeurs de la Gréce, & des tems fort poſtérieurs où ils commencerent d'être inquiétés, pouſſés & chaſſés de leur Pays par des Etrangers.

Mais, ajoute M. Gibert (44), » le » prétendu paſſage de Thucydide, » rapporté en lettres italiques, (qu'a- » vant le tems d'Hellen, fils de Deu- » calion, la Nation Pélaſgique étoit

(44) Gibert p. 140.

» répandue dans toute la Gréce), » quand on l'admettroit, ne prouve- » roit en aucune façon que les Pélaſ- » ges en étoient les premiers & les » ſeuls Habitans : mais, de plus, c'eſt » un paſſage que l'on prête tout en- » tier à Thucydide qui ne dit rien de » ſemblable ; voici, en effet, les pa- » roles de cet Hiſtorien dans l'endroit » qui eſt indiqué (45). *Le nom d'Hel-* » *lénes ne fut point originairement com-* » *mun à tous les Peuples de ces Contrées ;* » *il n'exiſtoit point méme du tout avant* » *Hellen, fils de Deucalion ; mais cha-* » *que Nation, & ſur-tout entr'autres,* » *celle des Pélaſges avoit ſon nom propre* » *& particulier.* A quoi le Scholiaſte » ajoute, *qu'elles n'en avoient aucun* » *qui fût commun à toutes.* Il eſt facile » de voir que non-ſeulement Thu- » cydide ne dit pas que les Pélaſges » occupaſſent toute la Gréce, ni mê-

(45) Thucyd. lib. I. cap. 3.

» me qu'ils fuſſent répandus par-tout,
» mais qu'il réſulte, au contraire, de
» ce qu'il dit, qu'elle étoit peuplée
» de bien d'autres Nations que les Pé-
» laſges. »

Je m'imagine que c'eſt ici une de ces citations mal entendues, ou même tronquées, que M. Gibert me reproche. S'il faut l'en croire, *je prête un paſſage tout entier à Thucydide, qui ne dit rien de ſemblable.* Un petit mot d'éclairciſſement montrera ſi la cenſure eſt juſte.

Je ne doute pas que M. Gibert n'entende le Grec, puiſqu'il entreprend de rétablir pluſieurs paſſages des Auteurs qui ont écrit dans cette Langue, & de corriger les verſions qu'on en a données. Mais il me permettra de lui dire, avec tout le reſpect que je lui dois, qu'il n'a pas entendu le paſſage dont il s'agit. Quoi! Thucydide, ce grand homme, que Quintilien préféroit à tous les Hiſto-

riens Grecs, & que Démoſthénes avoit pris pour ſon modéle, par rapport au ſtyle, auroit été capable de dire des choſes qui ne forment aucun ſens ? Il aura voulu nous apprendre qu'avant le tems d'Hellen, fils de Deucalion, chaque Nation de la Gréce avoit ſon nom propre & particulier, & *ſur-tout entr'autres celle des Pélaſges ?* Qu'eſt-ce donc que les Pélaſges pouvoient avoir de plus ? Qu'avoient-ils *ſur-tout entr'autres*, ſi chaque Peuple de la Gréce avoit ſon nom propre & particulier ? Thucydide (46), qui exprimoit en peu de mots beaucoup de choſes, a voulu dire (47) » que, dans les tems les » plus anciens, on ne connoiſſoit » point de nom commun qui ſervît » à déſigner en général tous les Peu» ples de la Gréce. Le nom même

(46) Quintil. lib. X, cap. 1.
(47) Thucyd. lib. I. cap. 3.

» d'Hellénes, ſous lequel on les dé-
» ſigna dans la ſuite, n'exiſtoit pas
» encore avant Hellen, fils de Deu-
» calion. Les Peuples de la Gréce
» portoient chacun ſon nom propre
» & particulier, & ils portoient ſur-
» tout celui de Pélaſges, qui faiſoient
» le plus grand nombre. Ce nom
» propre qu'ils portoient eux-mê-
» mes, ils le donnoient auſſi au Pays
» où ils étoient établis. » C'eſt de cette maniére qu'Henri Etienne a entendu le paſſage de Thucydide; en conſervant la verſion que j'ai ſuivie, il y ajoute une note, qui porte (48) que le nom de Pélaſges avoit autrefois une très-grande étendue, n'y ayant preſque point de Pays où les Pélaſges n'euſſent paſſé. Caſaubon avoit vu auſſi dans ce même paſſage (49), que le nom de Pélaſges étoit

(48) H. Steph. ad Thucyd. lib. I. cap. 3.
(49) Caſaubon. Comment. ad Strabon. p. 104.

commun

commun autrefois à un grand nombre de Peuples de la Gréce. Comme Henri Etienne & Caſaubon étoient plus grand Grecs que ni M. Gibert, ni moi, ne le ſerons jamais, je m'en tiens à la verſion qu'ils ont approuvée, & que M. Waſſe a cru auſſi devoir retenir dans le beau Thucydide qu'il nous a donné tout nouvellement. Il eſt vrai que dans cet endroit, comme dans pluſieurs autres, la verſion Latine de Thucydide tient quelque choſe de la Paraphraſe. Mais peut-on prendre d'autre parti, quand on veut rendre fidélement toutes les idées d'un Auteur auſſi concis que l'eſt Thucydide? On le rendroit inintelligible, ſi on vouloit le traduire tout entier de la maniére dont M. Gibert a tourné le paſſage dont il s'agit ici. Dans le fond, la verſion Latine en eſt très-juſte. Que l'on faſſe dire à l'Hiſtorien que, *parmi les Peuples de la Gréce, les Pélaſges faiſoient*

autrefois le plus grand nombre, ou qu'on lui faſſe dire que *les Pélaſges occupoient la plus grande partie de la Gréce*, n'eſt-ce pas toujours la même choſe? Je ne vois pas, au reſte, que le Scholiaſte de Thucydide ajoute rien au récit de l'Hiſtorien. Voici ſa remarque: » l'Auteur veut dire que » les Peuples de la Gréce ne portoient qu'un nom propre; par exemple, on les appelloit ſeulement Pélaſges, Bœotiens, & non pas en commun Hellénes. » Je ſouſcris à cette remarque, & j'ajouterai ſeulement que les Pélaſges étoient les anciens Habitans de la Gréce, au lieu que les Bœotiens étoient des Phéniciens que Cadmus avoit menés en Gréce, & qui reçurent le nom de Bœotiens, parce qu'un bœuf leur avoit montré la Contrée où ils devoient s'établir.

» Enfin, dit M. Gibert (50), il n'y

(50) Gibert p. 141. 142.

» a aucune induction à tirer de ce » que les Poëtes ont quelquefois » compris tous les Grecs ſous le nom » de Pélaſges ; ils ont parlé en Poëtes, » & non en Hiſtoriens & en Criti- » ques, & l'on n'en peut pas con- » clure davantage qu'ils avoient » été originairement tous Pélaſges, » que l'on pourroit conclure qu'ils » étoient tous Achéens, Dolopes, » Doriens, ou Argiens, de ce que les » Poëtes les comprennent quelque- » fois ſous ces noms particuliers. »

J'avoue que je raiſonnerois très-mal, ſi je voulois prouver que les Pélaſges étoient les premiers Habitans de la Gréce, par cette ſeule raiſon que les Poëtes déſignent ſouvent les Grecs en général ſous le nom de Pélaſges. Ils peuvent avoir parlé *en Poëtes, & non en Hiſtoriens & en Critiques.* J'en conviens. Mais Hérodote, Denys d'Halicarnaſſe & Strabon ne diſent-ils pas que les Pélaſges

étoient les anciens Habitans de la Gréce, qu'ils la tenoient toute entiere? Ne ſont-ce pas là des Hiſtoriens & des Critiques qui en diſent beaucoup plus que les Poëtes? Ces Auteurs m'auroient fourni bien d'autres preuves, pour appuyer ma conjecture, ſi j'avois pu prévoir que quelqu'un s'aviſeroit de me conteſter des choſes qu'ils aſſurent ſi formellement. Les Grecs qui allerent s'établir dans l'Aſie mineure, étoient partagés en trois Peuples, qui avoient chacun ſon Dialecte particulier (51), les Ioniens, les Eoniens & les Doriens. Tous ces Peuples deſcendoient des Pélaſges. » Les Ioniens (52) occupoient » l'Achaïe avant que Danaüs & Xu» thus euſſent paſſé dans le Pélopon» néſe, & on les appelloit alors Pé» laſges Egialées, » c'eſt-à-dire, ceux

(51) Plin. Hiſt. Nat. lib. VI. 8.
(52) Herodot. VII. 94.

BIBLIOTECA·BO

qui demeuroient ſur la côte, pour les diſtinguer de ceux qui étoient établis dans le cœur du Pays. Les Eoliens auſſi (53) portoient anciennement le nom de Pélaſges. Les Doriens, enfin, étoient des Pélaſges, (54) qui, ayant été chaſſés de la Theſſalie, paſſerent dans le Péloponnéſe, où ils perdirent leur ancien nom, pour prendre celui de Doriens. Puiſque les Ioniens & les Doriens deſcendoient des Pélaſges, il en réſultera que les deux plus célebres Peuples de la Gréce, ſçavoir les Athéniens & les Lacédémoniens, avoient la même origine. Les premiers étoient Ioniens, & les ſeconds Doriens : ſi la choſe étoit néceſſaire, il me ſeroit facile de prouver que la plûpart des autres Peuples de la Gréce, deſcendoient auſſi des Pélaſges. Par exemple, les

(53) Herodot. VII. 95. Euſtath. ad Dionyſ. Perieg. v. 347. p. 57.

(54) Herodot. I. 56.

Achéens (55), les Argiens (56), les Theſſaliens (57), les Macédoniens (58), les Arcadiens (59), les Epirotes (60), mais il faut abréger; car j'ai encore à répondre à bien des objections.

» Je ne puis m'empêcher, continue » M. Gibert, d'ajouter encore ici que » le Scholiaſte d'Appollonius eſt cité » mal-à-propos, pour montrer que » l'Iſle d'Eubée fut occupée par les » Pélaſges, & qu'elle s'appelloit » Pélaſgie. Ce Commentateur ne » dit autre choſe, ſinon, que ſon » Poëte appelle Pélaſgique le Mars » des *Macroniens*, parce que les Ma-

(55) Dionyſ. Halic. I. 14. Strab. VIII. 389.

(56) Euripid. Fragm. Archelaï v. 8. Schol. Apollon. Argon. lib. I. p. 58. Strab. V. 221. Euſtath. ad Dionyſ Perieg. v. 347. p. 57. Diod. Sic. V. 239.

(57) Apollon. Argon. lib. I. p. 58. & Schol.

(58) Juſtin. VII. 1.

(59) Dionyſ. Halic. I. 9. Strab. V. 221.

(60) Strab. V. 221.

» croniens étoient une Colonie ve-
» nue de l'Eubée, Iſle voiſine du Pé-
» loponnéſe, lequel étoit appellé
» autrefois *Pélaſgie*. En effet, Stra-
» bon, qui fait l'énumération des an-
» ciens noms de l'Eubée, ne lui attri-
» bue point celui de Pélaſgie, & je
» ne me ſouviens pas d'avoir lû nulle
» part que les Pélaſges s'en ſoyent
» jamais emparés. »

Puiſque M. Gibert ne peut s'empêcher d'ajouter cette objection aux précédentes, je ne ſçaurois me diſpenſer auſſi de le prier très-humblement de vouloir bien ajouter à l'endroit qu'il critique deux mots qui manquent dans l'imprimé, & de lire le paſſage de cette maniére (61) ; » les Pélaſges occupoient anciennement, non-ſeulement le Péloponnéſe, le territoire d'Athénes, avec

(61) Hiſtoire des Celtes Liv. I. Chap. IX. p. 118-119.

» les Iſles voiſines, particuliérement » celle de Lemnos, de Scyrus, d'Eu- » bée & de *Leſbos*, qui portoit au- » trefois le nom de Pélaſgia:» moyennant cette addition des mots de *Leſbos*, tout ſera pleinement redreſſé; car les plus célébres Hiſtoriens aſſurent effectivement (62) que cette *Iſle* portoit autrefois le nom de Pélaſgia. M. Gibert ne ſe ſouvient pas, au reſte, d'avoir lû nulle part que les Pélaſges ſe ſoient jamais emparés de l'Iſle d'Eubée. Mais ſi ſa mémoire l'a mal ſervi, il me ſemble que je ne ſuis pas obligé d'en répondre, d'autant plus que j'ai cité un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe (63), qui porte que »les Pélaſges, chaſſés de la Theſ- » ſalie, paſſerent dans la Béotie, dans » la Phocide & dans l'Iſle d'Eubée, » pendant qu'une autre partie de la

(62) Strab. V. 221. Diod. Sicul. V. 239. Plin. V. 31.

(63) Dionyſ. Halic. lib. I. p. 14.

» Nation paſſa dans l'Aſie mineure, & » s'empara de pluſieurs Pays, ſitués » le long de l'Helleſpont. » Le paſſage même d'Appollonius & de ſon Commentateur, que M. Gibert avoit ſous les yeux en me réfutant, auroit dû lui rappeller un fait qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir lû nulle part.

Le Poëte dit (64) que » les Argo- » nautes, étant revenus de nuit ſur la » côte des Doliens, ceux-ci ne les » reconnurent point, & crurent que » les Pélaſges Macriens venoient les » attaquer. » Le Scholiaſte remarque là-deſſus » que, ſelon Denys de Chal- » cide, ces Macriens que l'on appel- » loit auſſi Macrons, étoient une Co- » lonie venue de l'Iſle d'Eubée, qui » portoit autrefois le nom de Ma- » cris, & que c'eſt de-là qu'eſt pris » celui de Macrons. » A l'égard de

(64) Apoll. Arg. lib. I. v. 1023. p. 106.

celui de *Pélaſges*, ou de *Pélaſgique*, le même Commentateur dit que » les » *Macrons* ſont appellés *Pélaſges* (65), » parce qu'ils ſortoient de l'Iſle d'Eu- » bée. » Il falloit donc qu'il y eût des Pélaſges dans cette Iſle. Il dit encore (66) que » les Habitans de l'Iſle d'Eu- » bée ſont appellés Pélaſges, parce que » cette Iſle eſt voiſine du Péloponné- » néſe, qui portoit autrefois le nom » de Pélaſgia, ou de Pélaſgis. » C'eſt la curieuſe remarque que M. Gibert juge à propos de rapporter, & que je lui laiſſe de très-bon cœur. Selon mes petites lumiéres, il me ſemble qu'un Hiſtorien & même un Poëte, ſe feroit ſiffler, s'il s'aviſoit jamais de déſigner les Anglois ſous le nom de Picards, parce que leur Iſle eſt voiſine de la Picardie. Revenons aux objections de M. Gibert. J'avois dit (67)

(65) *Ubi ſupr.*
(66) *Ibid.*
(67) Hiſt. des Celt. Liv. I. Chap. IX. p. 120.

que » les Pélaſges, chaſſés du Pélo-
» ponnéſe par les Cadméens, ſe re-
» tirerent dans la Theſſalie, où ils ſe
» maintinrent, ſelon les apparences,
» pendant un aſſez long eſpace de
» tems, puiſque cette Province reçut
» d'eux le nom de Pélaſgia: » M. Gibert (68) fait là-deſſus pluſieurs remarques qu'il faut examiner. Rapportons, avant toutes choſes, ſes propres paroles; »Denys d'Halicarnaſſe,
» qui nous apprend cette migration
» des Pélaſges en Theſſalie, ne dit
» point quel en fût le motif, &,
» comme il la plaçoit trois ou quatre
» générations au moins avant Cad-
» mus, il n'a eu garde de dire qu'elle
» fût occaſionnée par ce Prince, ſes
» compagnons ou leurs deſcendans,
» les ſeuls que les Grecs entendent
» ſous le nom de Cadméens; je ne
» trouve à ce ſujet rien de plus dans

(68) Gibert p. 143.

» Hérodote que dans Denys d'Hali-
» carnaſſe, quoique M. Pelloutier
» en cite les Livres II. chap. 91. V.
» 57. VII. 93. & ſeq. »

C'eſt-à-dire, ſelon M. Gibert, que j'ai commis trois fautes dans ce paſſage qu'il juge à propos de critiquer.

1°. J'ai dit que les Pélaſges furent chaſſés du Péloponnéſe par les Cadméens, au lieu que Denys d'Halicarnaſſe, qui parle de cette migration, n'en détermine pas le motif. J'en conviens. Mais, ſi Denys d'Hacarnaſſe, ou quelqu'autre Hiſtorien digne de foi, aſſuroit clairement & formellement que des Phéniciens & des Egyptiens, ayant abordé en Gréce & s'y étant établis, en chaſſerent inſenſiblement les Pélaſges, mes remarques, que je n'ai données que pour une conjecture (69), formeroient une véritable démonſtra-

(69) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. IX. p. 118.

tion. Demande-t-on autre choſe, pour ſe rendre à une conjecture, ſi ce n'eſt qu'elle ſoit probable & fondée ſur des faits qui y conduiſent naturellement ? D'abord je vois les Pélaſges maîtres de toute la Gréce. Enſuite je remarque qu'ils quittent les côtes, pour ſe retirer vers le Nord, dans des Pays éloignés de la Mer. Ne dois-je pas conclure naturellement delà qu'ils furent chaſſés de leur Pays par des Etrangers qui avoient établi des Colonies ſur les côtes du Péloponéſe & des Contrées voiſines ? Qui pouvoient être ces Etrangers que des Egyptiens & des Phéniciens, les ſeuls Peuples qui s'appliquaſſent alors à la Navigation ? N'eſt-il pas conſtant & reconnu que Cécrops, Cadmus & Danaus paſſerent effectivement en Gréce, & y fonderent de puiſſantes Colonies ?

2°. Mais au moins ai-je fait ici un anacroniſme bien marqué, puiſque

» Denys d'Halicarnaſſe plaçoit cette » migration des Pélaſges en Theſſa- » lie, trois ou quatre générations au » moins avant Cadmus. » Il n'eſt pas de ma connoiſſance que Denys d'Halicarnaſſe ait fait aucune mention de Cadmus, ni qu'il ait déterminé le tems où ce Prince paſſa en Gréce avec ſes Phéniciens. D'autres cependant l'ont déterminé, & c'eſt ſans doute ſur leur calcul, comparé avec celui de Denys, que M. Gibert fonde ſon objection. Pour épargner au Lecteur une diſcuſſion chronologique, développons en peu de mots ce que M. Gibert a laiſſé deviner. Selon Denys d'Halicarnaſſe (70), Oénotrus paſſa en Italie dix-ſept générations avant le ſiége de Troye (71), c'eſt-à-dire, environ 1750 ans avant Jé-

(70) Dionyſ. Halic. lib. I. p 9. 14.

(71) Troye fut priſe l'an de la Période Julienne 3530 & 1184 avant J. C. en y ajoutant 566 ans pour dix-ſept générations, il réſultera qu'Oénotrus paſſa en Italie 1750 ans avant J.C.

ſus-Chriſt, en comptant trois générations pour un ſiécle. Lycaon, pere de cet Oénotrus, étoit le cinquiéme depuis Phoronée, qui vivoit par conſéquent ving-trois générations avant le ſiége de Troye, 1950 ans avant J. C. Suivant le même Hiſtorien, les Pélaſges paſſerent du Péloponnéſe en Theſſalie, ſix générations après le régne de Pélaſgus, petit-fils de Phoronée, c'eſt-à-dire, 1684 ans av. J. C. au lieu qu'il eſt reconnu que Cadmus n'arriva en Gréce que 1519 ans avant J. C. & par conſéquent 165 ans, ou cinq générations après la migration des Pélaſges, dont il s'agit ici. Voilà l'objection de M. Gibert, que je crois avoir propoſée dans toute ſa force. Elle ſeroit aſſurément ſans replique, ſi je convenois qu'Oénotrus paſſa en Italie dix-ſept générations avant le ſiége de Troye, & que Phoronée ou Pelaſgus, ſon petit-fils, ſont auſſi anciens que Denys

d'Halicarnaſſe le prétend. Mais j'ai averti (72) que je n'en croyois rien, & je ſuis perſuadé que les Grecs donnent à leur Hiſtoire une antiquité qu'elle n'a pas ? Comme M. Gibert n'eſt pas diſpoſé à m'en croire ſur ma parole, il faut lui en fournir des preuves qui ſoient tirées du ſujet même que nous traitons. Niobé, mere de Pélaſgus (73), fut la premiére femme que Jupiter connut, comme Alcméne, mére du grand Hercule, fut la derniére. Depuis ce tems-là ce Dieu changea d'inclination, & dédaigna le commerce des Mortelles. Il faut donc que Saturne, pére de Jupiter, Phoronée, pere de Niobé, Electrion, pere d'Alcméne, fuſſent Contemporains ; il faut que Cadmus vécut auſſi dans le même tems, puiſqu'Europe ſa ſœur, & Sé-

(72) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. X. p. 174. 175. & Liv. II. Ch. XI. p. 254.

(73) Diod. Sic. IV. 155.

mélé ſa fille, eurent ſucceſſivement l'honneur d'être Maîtreſſes de Jupiter. Et, de peur qu'on ne m'oppoſe ici la vaine défaite des Mythologiſtes, ſçavoir, que les Dieux engendrent plus long-tems que les hommes, attendu qu'il y a ſeize générations (74) depuis Niobé juſqu'à Alcméne, j'ajouterai que cette défaite eſt parfaitement inutile, non-ſeulement, parce que Jupiter n'exiſtoit point encore dans le ſiécle où l'on place Niobé, mais encore parce que Pélaſgus, fils de Niobé, & le grand Hercule, fils d'Alméne, étoient effectivement contemporains. En voici la preuve. Le Poëte Eſchyle (75) aſſure que Pélaſgus régnoit à Argos (76) lorſque les Danaïdes y arriverent. Il y avoit

(74) Diod. Sic. IV. 158.

(75) Eſchyl. Supp v. 258.

(76) Quelques-uns faiſoient Pélaſgus fils de Jupiter & de Niobé: d'autres le croyoient Indigéte, c'eſt-à-dire, fils de la Terre. Eſchyle le fait fils de Paleſthtone, Indigéte.

alors, ſelon le calcul commun, huit ou neuf ans que Cadmus avoit établi la Colonie de Thébes. Diodore de Sicile (77) remarque auſſi qu'Hercule vivoit dans le même tems. » Li» nus, dit-il, Précepteur d'Hercule, » inventa le premier parmi les Grecs » la meſure & les vers. Cadmus » ayant enſuite apporté de Phénicie » les Lettres de l'Alphabet, Linus » les accommoda à la Langue Grec» que, donna des noms à ces lettres, » & en traça les caractéres. De-là » vient que les lettres qui portoient » d'abord le nom de Phéniciennes, » parce qu'elles avoient été appor» tées de Phénicie, reçurent enſuite » le nom de Pélaſgiques, parce que » les Pélaſges s'en ſervirent les pre» miers. »

Je conſeillerai donc à M. Gibert de ne pas m'oppoſer des difficultés

(77) Diod. Sic. III. 140.

chronologiques, par rapport à l'Hiſtoire Grecque, qui précéde la priſe de Troye, & même les Olympiades. C'eſt un Pays perdu où lon marche à tâtons. Au reſte, ſi l'on examine attentivement le paſſage de Diodore de Sicile que je viens de rapporter, on y trouvera que les Pélaſges étoient maîtres de la Gréce, lorſque Cadmus y arriva ; au lieu que, ſelon le calcul de Denys d'Halicarnaſſe, ils quitterent le Péloponnéſe ſix générations, & la Theſſalie onze générations après Pélaſgus. Ces onze générations finiſſent, ſuivant ſon compte, au régne de Deucalion, qui chaſſa les Pélaſges de la Theſſalie, avec le ſecours des Curétes & des Léléges. Si le fait étoit vrai, comment Danaüs, qui ne vint en Gréce qu'après la mort de Deucalion, trouvera-t-il encore des Pélaſges dans le Péloponnéſe ? Pourquoi les lettres des Grecs & leur maniére d'écrire, reçurent-

elles le nom de Pélaſgiques ? N'eſt-ce pas à cauſe que les Pélaſges, qui étoient encore dans le Pays, s'en ſervirent les premiers? Ils introduiſirent l'uſage d'écrire de gauche à droite, &, par cette raiſon, ils renverſerent les lettres Phéniciennes, comme j'ai eu occaſion de le montrer ailleurs (78).

3°. La troiſiéme remarque de M. Gibert, c'eſt que j'ai cité ici mal-à-propos divers paſſages d'Hérodote (79), qui ne dit rien de plus à ce ſujet que Denys d'Halicarnaſſe. J'ai cité ce paſſage à la fin d'une note (80), pour prouver qu'il avoit paſſé en Gréce différentes Colonies d'Egyptiens & de Phéniciens. Si le Lecteur veut ſe donner la peine de vérifier les citations, il verra ſi elles portent

(78) Hiſt. des Celt. Liv. II. Ch. XI. p. 252.
(79) Herodot. II. 91. V. 57. VII. 93.
(80) Hiſt. des Celt. Liv. I. Chap. IX. p. 119. not. (6).

à faux ; & ſi elles n'établiſſent pas bien clairement ce que je me propoſois de prouver.

Voyons ſi une autre objection de M. Gibert a plus de fondement. J'avois dit (81) que » les Pélaſges, inquiétés dans leurs nouvelles habitations par les mêmes Cadméens, ou » plutôt par le nouveau Peuple qui » s'étoit formé en Gréce, ſe diſperſerent de tous côtés. » Voici la remarque que M. Gibert fait ſur ces paroles (82) : » M. Pelloutier n'a pas » mieux réuſſi dans l'application d'un » paſſage du chap. 56. du liv. I. de cet » Hiſtorien, dont il ſe ſert quelques » lignes plus bas, pour montrer que » les mêmes Cadméens inquiéterent » encore les Pélaſges dans la Theſſalie ; car Hérodote, dans l'endroit » cité, n'attribue aux Cadméens que

(81) Hiſt. des Celt. Liv. I. p. 121.
(82) Gibert p. 143.

» d'avoir chaſſé les Pélaſges de l'If-
» tiéotide, Province ſituée vers les
» Monts Olympe & Oſſa, où ils ſe
» retirent en ſortant de la Theſſalie,
» & non pas de la Theſſalie même. »

Voici le paſſage même d'Hérodote (83). » Du tems de Deucalion,
» les Pélaſges occupoient la Phtio-
» tide; ſous Dorus, fils d'Hellen, ils
» demeuroient dans les Contrées qui
» ſont autour des Monts Oſſa &
» Olympe, & que l'on appelle l'If-
» tiéotide. Chaſſés delà par les Cad-
» méens, ils allerent s'établir autour
» du Mont Pindus. » Ce paſſage ne dit-il donc pas que les Pélaſges furent inquiétés dans leurs nouvelles habitations? Ne dit-il pas que les Pélaſges furent chaſſés par les Cadméens de l'Iſtiéotide? Cette Iſtiéotide n'étoit-elle pas une Province de la Theſſalie? L'Olympe & l'Oſſa (84) n'ap-

(83) Herodot. I. 56.
(84) Strab. VIII. 356. IX. 430. 441.

partenoient-ils pas auſſi à la Theſſalie ; & n'étoit-ce pas entre ces deux Montagnes que l'on voyoit cette belle vallée que les Anciens appelloient *Theſſalica Tempe* ? Je ne ſçais ſi je ne me trompe, mais il me ſemble qu'une objection auſſi frivole ne devoit pas être propoſée avec cet air de confiance que M. Gibert affecte ici. *M. Pelloutier n'a pas mieux réuſſi dans l'application d'un paſſage d'Hérodote.* Je conſens de bon cœur que le Lecteur juge qui des deux a le mieux réuſſi, ou l'Hiſtorien, ou le Cenſeur. » Mais non, ajoute M. Gi-» bert (85), en continuant toujours » ſur le même ton, ce n'eſt pas, ſe-» lon notre Critique, par les mêmes » Cadméens que les Pélaſges furent » inquiétés, *c'eſt plutôt*, dit-il, *par le* » *nouveau Peuple, formé* du mêlange » de ces Orientaux avec les anciens

(85) Gibert. p. 144.

» Habitans de la Gréce. Denys d'Ha-
» carnaſſe ſera cette fois ſon garant au
» au liv. I. de ſes Antiquités. Cepen-
» dant cet Hiſtorien ne nomme en
» cette occaſion que les Curétes, les
» Léléges, les habitans du Parnaſſe.
» Or M. Pelloutier n'approuve point
» que ces Nations fuſſent le nouveau
» Peuple en queſtion, qu'il compoſe
» d'Egyptiens, de Phéniciens & de
» Pélaſges, ou qu'elles en fiſſent par-
» tie : je ne ſçais même ſi leur Hiſtoire
» pourra s'accommoder aiſément à
» cette origine ; quoiqu'il en ſoit,
» juſqu'à ce que M. Pelloutier ait éta-
» bli ce point ; je ne vois pas ce que
» fait ici pour lui l'autorité de *Denys*
» d'Halicarnaſſe. » Voilà aſſurément bien des paroles perdues. Puiſque les Pélaſges demeurerent dans la Theſſalie pendant cinq générations, les Ennemis qui les chaſſerent de la Theſſalie ne pouvoient être les mêmes que ceux qui les avoient chaſſés du Péloponnéſe;

ponnéſe. Ce ne purent être que leurs deſcendans, & les gens du Pays qui étoient entrés dans le parti de ces Etrangers, qui inquiéterent les Pélaſges dans leurs nouvelles habitations. Selon Denys d'Halicarnaſſe (86), » ils en furent chaſſés par les Curétes » & par les Léléges, qui reçurent » depuis le nom d'Etoliens & de Lo» criens.» Mais ces Curétes n'étoient-ils pas les miniſtres & les adorateurs de Jupiter, dont les Phéniciens avoient introduit le culte ? Les Locriens & les Etoliens n'étoient-ils pas les alliés du Héros qui fut le grand deſtructeur des Pélaſges & de leur Religion ? Je parle d'Hercule. Epalius, Roi des Locriens & des Etoliens (87), ayant été chaſſé de ſes Etats, Hercule rétablit ce Prince, qui en cette conſidération choiſit le

(86) Dionyſ. Halic. I. p. 14.
(87) Strab. IX. p. 427.

fils aîné d'Hercule pour lui ſuccéder.

Je ſens, Monſieur, que j'abuſe de votre patience & de celle du Lecteur. Je vais donc paſſer légérement ſur pluſieurs autres objections de M. Gibert, qui, étant peu importantes en elles-mêmes, roulent d'ailleurs ſur des ſujets dont la diſcuſſion n'auroit rien d'intéreſſant. M. Gibert, pour ſe prêter à mon raiſonnement, veut (88) que je lui diſe » ce que » j'entends par les Pélaſges des Pro» vinces de l'Europe? » Il me ſemble que je l'ai dit (89) aſſez clairement en remarquant que l'on plaçoit des Pélaſges en Gréce, en Italie, dans les Gaules, dans l'Aſie mineure, & en nommant les Peuples que je crois Pélaſges. En tout cas j'expliquerai ma penſée avec plus d'étendue, quand je parlerai des migrations des Peuples Celtes, & j'aurai occaſion

(88) Gibert. p. 145.
(89) Hiſt. des Celt. Liv. I. p. 132.

de montrer alors que les Pélaſges ne différoient pas des anciens Scythes.

En rapportant un paſſage d'Hérodote (90), dont j'ai fait uſage, & qui porte que » les Pélaſges occupoient » anciennement l'Iſle de Samothrace, » & que c'eſt d'eux que les Thraces » (91) ont pris les myſtéres des Ca» bires, » M. Gibert m'avertit (92) que j'aurois dû en conclure que les Pélaſges, qui introduiſirent la cérémonie, étoient différens des Samothraces qui la reçurent. Il n'y a cependant rien à changer dans ce que j'ai dit ici.

Les Grecs faiſoient de Dardanus (93) un Prince Pélaſge, qui, ayant paſſé de l'Arcadie dans l'Iſle de Samothrace, y inſtitua les myſtéres dont Hérodote fait mention dans le

(90) Herodot. II. 51.
(91) Liſe, *Samothraces.*
(92) Gibert. p. 149.
(93) Dionyſ. Halic. I. 55. Strab. VIII. 346.

paſſage qui vient d'être cité. Si je prouve, comme je m'y engage, d'un côté que Dardanus étoit un Prince Thrace, qui, ayant paſſé en Aſie avec des troupes de ſa Nation, y fonda le Royaume de Troye; & de l'autre, que les myſtéres, dont on attribuoit l'inſtitution à Dardanus, appartenoient à la Religion des Peuples Scythes & Celtes, qui avoient leurs ſanctuaires les plus renommés, & qui célébroient leurs fêtes les plus ſolemnelles dans les Iſles voiſines du Continent, à celles de Gades en Eſpagne, de Sayne dans les Gaules, d'Heiligelandt en Germanie, de Samos en Thrace; il me ſemble que ma preuve demeurera dans toute ſa force, & que je ſerai en droit d'en conclure que les anciens Pélaſges étoient le même Peuple que les Thraces.

J'avois dit que, ſelon Thucydide, les Thraces occupoient le territoire

de Daulia, dans ces tems fabuleux où les hommes étoient changés en oiſeaux, &c.... Ce tems-là, dit M. Gibert (94) n'eſt pas immémorial : il ne remonte qu'à cinq ou ſix générations avant la guerre de Troye. Je ne ſçais comment M. Gibert l'entend. Il me ſemble qu'un tems, dont nous n'avons point de bons Mémoires, & dont il ne reſte que des fables, eſt un tems immémorial. Diſtinguer dans ces tems-là une ſuite de générations, ce ſeroit à peu-près comme ſi l'on vouloit marquer un point fixe dans les eſpaces imaginaires. Quant à ce que M. Gibert ajoute que la Phocide, où la Ville de Daulia étoit ſituée, n'étoit qu'une partie de la Gréce, il trouvera la réponſe dans un paſſage de Strabon, cité en note (95).

(94) Gibert. p. 150.
(95) Strab. VII. 321.

J'avois dit encore qu'il y a toute apparence que les Pélaſges chaſſés de la Gréce ſe retirerent chez les Thraces, pour être en ſûreté auprès de leurs Compatriotes. C'eſt, dit M. Gibert (96), une foible apparence. Des Peuples errans ſe logeoient où ils pouvoient. Je ne ſçais ſi M. Gibert ſe ſeroit prêté à mon raiſonnement, ſuppoſé que j'euſſe été capable de dire que les Pélaſges préféroient de chercher une retraite parmi des Peuples étrangers & ennemis : s'il en étoit ainſi, je le prie très-humblement de me pardonner la faute que j'ai faite de ſuivre Denys d'Halicarnaſſe, qui diſoit : *Sed cùm maxima Pelaſgorum pars per loca Mediterranea ſe contuliſſet ad Dodonæos ſuos cognatos.* Dionys Halic. lib. I. pag. 13.

Enfin, M. Gibert convient avec

(96) Gibert p. 151.

moi que les Sintiens (97), qui étoient un Peuple Thrace, étoient les plus anciens Habitans de l'Isle de Lemnos. Mais il ne veut pas que ces Sintiens fussent en même tems un Peuple Pélasge : » c'étoit cependant l'opinion » d'Anticlides, cité par Strabon (98): » c'est celle du Scholiaste d'Appol- » lonius (99), qui dit que les pre- » miers Habitans de l'Isle de Lemnos » étoient les Tyrrhéniens, (*c'est la* » *même chose que les Pélasges*,) & que » le nom de Sintiens est une épi- » thète qu'on leur donnoit, parce » qu'ils étoient de grands brigands. »

Mais, dit M. Gibert (100), on trouve dans Appollonius la distinction la plus caractérisée entre les Sintiens & les Pélasges Tyrrhéniens, qui les chassèrent de leur Isle. M. Gi-

(97) Strab. VII. 331. Steph. de Urb. p. 512.
(98) Strab. V. 221.
(99) Schol ad Apoll. Arg. I. p. 61.
(100) Gibert. p. 153. not. (*).

bert me permettra de lui répondre, avec tout le reſpect que je lui dois, qu'il confond étrangement les tems & les faits. Appollonius ne dit point que les Pélaſges aient chaſſé les Sintiens de l'Iſle de Lemnos : les Pélaſges en chaſſerent (101) la poſtérité d'Euphémus, c'eſt-à-dire, des Grecs qui ſe diſoient deſcendus des Argonautes (102), & par-là ils rentrerent dans la poſſeſſion d'une Iſle qui leur avoit appartenu autrefois. Peut-être auſſi que M. Gibert ne ſe ſeroit point trompé s'il avoit diſtingué les Tyrrhéniens de l'Italie (103), qui parloient une Langue barbare, de ceux de la Gréce qui avoient la même Langue que les Athéniens (104).

Je finirai, Monſieur, cette lettre par trois réflexions qui ſerviront de

(101) Apoll. Arg IV. v. 1760. p. 536.
(102) Herodot. IV. cap. 145.
(103) Dionyſ. Halic I. 24.
(104) *Voyez* ci-deſſous, Réflex. II.

réponſe générale à différentes objections par leſquelles M. Gibert prétend attaquer ce que j'avois dit des anciens Habitans de la Gréce.

I. La premiére regardera l'explication que j'ai donnée de la fable des Titans & des Géans. Après avoir montré (105) que les Pélaſges étoient les anciens Habitans de la Gréce & des Provinces voiſines, où l'on prétend qu'ils ſe retirerent en quittant leur Pays natal, j'ai remarqué, comme une choſe digne d'attention, que l'on trouvoit des Titans & des Géans dans la plûpart des Pays où les Anciens ont placé des Pélaſges; en Gréce, en Italie, en Thrace, en Arcadie, dans les Iſles de Créte & d'Eubée. Il eſt, par exemple, dit (106) que l'Arcadie s'appelloit autrefois *Pelaſgia* & *Gigantis*; que le territoire d'A-

(105) Hiſt. des Celt. Liv. I. p. 124. 147.
(106) Euſtath. ad Iliad. II. v. 603. p. 300.

thénes (107), dont les Pélaſges étoient les premiers Habitans, s'appelloit autrefois le Pays des Titans; que l'Iſle d'Eubée (108) étoit autrefois ſous l'obéiſſance des Titans; que la Ville d'Erétria (109) avoit reçu ſon nom d'un des Titans; que les Thraces deſcendoient de la fille d'un des Titans (110). La raiſon en eſt, ſelon ma conjecture, que les Pélaſges, les Titans & les Géans ſont les mêmes perſonnes déſignées ſous divers noms. C'étoient les anciens Habitans de l'Europe, les Partiſans de l'ancienne Religion, qu'Hercule, fils de Jupiter, & grand défenſeur de ſon Culte, eut à combattre par-tout où la fable le fait paſſer. Il en trouva en Eſpagne: ceux là devoient être Cel-

(107) Suid. Tom. III. p. 479.

(108) Solin. cap. II. p. 22.

(109) Euſtath. ad Iliad. II. v. 537. p. 279. Steph. de Urb. p. 349.

(110) Hiſt. des Celt. Liv. I. p. 124. not. (53).

tes. Il en trouva dans les Gaules : c'étoient des Liguriens, & par conſéquent des Celtes, de l'aveu même de M. Gibert, qui fait deſcendre les Celtes des Liguriens. Il en trouva en Italie, qui pouvoient être des Aborigines, des Sammites, ou des Sicaniens ; il en trouva enfin en Thrace, où ſe donna la célebre bataille de Phlégra, préciſément dans le tems où les Pélaſges s'étoient retirés de la Gréce, & dans la Contrée même où ils étoient établis. On les appella des Géants, parce que les Peuples Scythes & Celtes etoient extrêmement grands, en comparaiſon des Phéniciens & des Egyptiens qui paſſerent en Europe. On les appelloit Titans, parce que leur mythologie les faiſoit deſcendre du Dieu Teut, & d'Opis ſa femme. L'ancienne mythologie des Grecs ne différoit point ſur cet article de celle des Celtes. Ils faiſoient les Titans fils du Ciel &

de la Terre. Les noms de Teutamus, Tuiſton, Teutomal, Teutomat, Tayſan, que pluſieurs Princes Pélaſges, Scythes, Liguriens & Gaulois ont porté; ces noms ont, ſelon moi, la même origine que celui des Titans. Voilà ma conjecture, &, à certains égards, celle du P. Pezron, qui dit (111) auſſi que les Gaulois étoient de la race des Titans.

Voyons préſentement ce que M. Gibert oppoſe à ma conjecture. » Elle eſt, dit-il (112), aſſurément » digne d'une imagination également » vive & ornée.« C'eſt une petite politeſſe dont je le remercie très-humblement, quoique je ne le mérite point. Au reſte, il ne manque à ma conjecture qu'une application juſte & ſolide. M. Gibert le croit ainſi. (113) Le Public jugera ſi les raiſons

(111) Ant. des Gaulois p. 111. 133. 140. 187.
(112) Gibert p. 167.
(113) *Ibid.*

dont M. Gibert s'eſt ſervi pour combattre ma conjecture, ſont plus ſolides que les preuves que j'ai employées pour l'établir. Voici les raiſons de mon Cenſeur (114).

1°. » On ne peut pas conclure de ce » que les Anciens ont placé les Géans » dans quelques-uns des Pays qui furent occupés par les Pélaſges, que » les Pélaſges ſont la même choſe«. Je conviens de très-bon cœur que mes remarques ne forment pas une démonſtration. Mais, puiſqu'il eſt conſtant que l'Arcadie étoit appellée *Gigantis*, le Pays des Géans, dans un tems où elle étoit occupée par les Pélaſges, n'étoit-il pas naturel d'en conclure que les Pélaſges paſſoient pour des Géans?

2°. » Le nom de *Teutamides* ſignifie uniquement que celui qui le portoit étoit fils de *Teutam*.» C'eſt pré-

(114) Gibert p. 147.

ciſément ce que j'ai dit ; mais je prétends encore que les noms de *Teutam* ou de *Titan*, qui ſignifient un fils de *Teut*, étoient donnés aux Princes Scythes & Pélaſges, parce qu'ils ſe diſoient deſcendus du Dieu *Teut*. Par la même raiſon pluſieurs Princes Thraces ont porté le nom de *Cotis* ou de *Cotiſon*, c'eſt-à-dire de *fils du Dieu* » *Tis*, qui eſt le même qu'Hérodote (115) appelle Mercure. » Les » Rois de Thrace ſervent principa» lement Mercure, ne jurent que par » lui & prétendent en tirer leur » origine. «

3°. « Il ſemble à M. Gibert (116) » que, dans l'exactitude de la Criti» que, je ne devois pas confondre » les Géans avec les Titans. Car, » pour peu qu'on ſçache de Mytho-

(115) Herodot. V. 7.
(116) Gibert p. 148.

» logie, on connoît la différence des » uns & des autres. «

Je ne doute point que M. Gibert n'entende beaucoup mieux que moi la Mythologie, qui eſt la ſcience des Fables. Il me permettra cependant de lui repréſenter qu'il me ſemble que les Géans & les Titans étoient les ennemis jurés de Jupiter, qui ne fut paiſible poſſeſſeur de ſon Royaume, que lorſqu'il eut foudroyé les uns & les autres. Il me ſemble d'ailleurs que les Géans & les Titans étoiens fils du même pere & de la même mere, c'eſt-à-dire du Ciel & de la Terre (117). Il eſt vrai que la généalogie paternelle des des Géans paroît un peu ſuſpecte, parce que la terre ne les mit au monde que quelques années après que ſon mari eut perdu la faculté d'engendrer. Mais Héſiode léve la diffi-

(117) Schol. Pindari. pag. 378. Apollodor. lib. I. p. 14.

culté en habile Mythologiſte, & prouve fort doctement dans un paſſage cité en note (118), qu'ils n'en étoient pas moins légitimes.

4°. M. Gibert m'avertit encore (119), » qu'il n'eſt point vrai que » les Celtes ou Scythes fuſſent plus » grands que les Phéniciens & les » Egyptiens qui paſſerent en Gré» ce «; ſoit parce que l'on trouvoit des Géans en Phénicie & en Ethyopie, ſoit parce qu'Ariſtote remarque que dans les Pays froids & dans les Pays chauds, les hommes ſont ordinairement plus grands, d'où il réſulte que l'Egypte étant un pays chaud, les hommes y étoient auſſi grands que dans la Scythie qui eſt au nombre des Pays froids.

Voilà aſſurément d'excellentes raiſons pour détruire ce que j'ai dit

(118) Heſiod. Theol. v. 180. &c.
(119) Gibert. p. 168. 169.

(120) de la grande taille des Peuples Celtes. Vous m'avouerez, Monſieur, qu'il y a des Lecteurs bien difficiles à contenter. Un *Obſervateur ſur les Ecrits modernes* n'approuve pas que j'aye entaſſé preuve ſur preuve, paſſage ſur paſſage, pour montrer que les Scythes & les Celtes étoient d'une grandeur énorme, en comparaiſon des autres Peuples. Voici un autre Obſervateur qui me dit fort poliment que *tout cela n'eſt pas vrai.*

5°. Enfin pour abréger, M. Gibert me conſeille de lire le P. Pezron, » où j'aurois trouvé des rai» ſons plus apparentes & mieux éta» blies .... pour montrer que les Ti» tans ſont les premiers Celtes. « M. Gibert a bien raiſons de m'envoyer à une Ecole où il a tant profité. J'ai averti que je n'avois lû le

(120) Hiſt. des Celt. Liv. II. Ch. II. p. 6-12.

P. Pezron qu'après avoir achevé le premier Livre de mon Ouvrage. Quand j'ai enſuite lû ce Traité, ma mauvaiſe Logique m'a fait juger qu'il n'étoit rempli que de chiméres & de raiſons, que je devois abandonner à ceux qui donnent dans la Mythologie tant ancienne que moderne. Quoi qu'il en ſoit, puiſqu'il faut que j'étudie encore le Livre du P. Pezron, pourquoi M. Gibert m'avertit-il (121) que de ſçavans hommes ont jugé que, pour réfuter le ſyſtême du P. Pezron, il ſuffiſoit de l'expoſer ? N'eſt-ce pas révolter par un trait de plume le Diſciple contre le Maître & contre l'inſtruction qu'on voudroit lui faire goûter?

II. Ma ſeconde réflexion regardera l'origine de Langue Grecque, qui s'eſt formée, ſelon ma conjecture, du mélange de trois autres Lan-

(121) Gibert p. 170.

gues, ſçavoir l'Egyptienne, la Phénicienne & la Langue Scythe que les Pélaſges parloient anciennement. Pour le prouver, je me ſuis (122) prévalu 1°. du témoignage de M. Fourmont, » qui réduit les mots » primitifs de la Langue Grecque à » moins de 300 vocables qu'il prou- » ve être tirés les uns des Thraces & » des Peuples voiſins, les autres des » Phéniciens, ou, en général, des » Langues orientales. »

2°. J'ai produit une Liſte d'environ cinquante mots, qui ſont en même tems Grecs & Tudeſques. Si je n'en ai pas allégué davantage, comme il m'auroit été facile de le faire, c'eſt parce que je n'écrivois pas un Gloſſaire, & que je ne voulois pas porter la faucille dans la moiſſon d'autrui. D'un côté M. Fourmont a promis de publier ſon

(122) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. IX. p. 140.

Dictionnaire : de l'autre j'ai vu le Manuſcrit d'un Sçavant qui a recueilli plus de 2000 mots qu'il prétend être les mêmes en Grec qu'en Allemand.

Voici les objections de M. Gibert (123) qui regardent cette matiére. » Je réponds d'abord, avec Hérodo- » te (124), que l'on ignore entié- » rement quelle Langue parloient » en effet les anciens Pélaſges. »

M. Gibert me permettra de lui répondre qu'il ſe trompe & qu'il ſe contredit pour avoir ſuivi & copié ſans réflexion Hérodote, qui avance lui-même des choſes contradictoires. Hérodote ne dit-il pas (125) » que les Pélaſges appellerent les » Dieux Θεὸς, ὅτε νόμῳ θέντες &c? « Cette Etymologie n'eſt-elle pas

(123) Gibert p. 161.
(124) Herodot. I. 57.
(125) Herodot. II. 52.

Grecque ? Ne dit-il pas (126) que les Ioniens, les Eoliens & les Doriens descendoient des Pélasges ? Et ces trois Peuples ne parloient-ils pas Grec ? De sçavoir, après cela, si Hérodote peut être concilié avec lui-même, & s'il a voulu dire seulement que l'on ignore quel Dialecte des Grecs les Pélasges suivoient, c'est ce qu'il ne m'importe pas d'examiner. Ce qu'il y a de constant, c'est que les Pélasges parloient Grec. Thucydide (127) assure que » les Habitans des Isles de Lemnos & d'Imbros avoient la même Langue & les mêmes Coutumes que les Athéniens. « Les Pélasges avoient fondé, selon Denys d'Halicarnasse (128), la Ville d'Agylla. La mépriſe, par laquelle cette Ville reçut le

(126) Herodot. I. 56. VII. 94. 95.
(127) Thucyd. VII. 57.
(128) Dionyſ. Halic. I. p. 16.

nom (129) de χαιρε, ne prouve-t-elle pas qu'on y parloit Grec? Le même Hiſtorien (130) ne poſe-t-il pas en fait que ces Pélaſges avoient porté en Italie la Langue & les Cérémonies des Grecs? M. Gibert veut-il que je lui prouve par ſon propre témoignage que les Pélaſges ſe ſervoient de la Langue Grecque? Ils avoient établi une Colonie à Vélia (131). » C'eſt, dit » M. Gibert (132), le nom d'une » Ville ſituée dans des lieux maréca-» geux appellés en Grec Ἔλεια ».

Une nouvelle objection de mon Cenſeur eſt (133), » que la conformi-» té que l'on trouve dans quelques » mots des deux Langues de Peu-» ples qui ont été voiſins, & qui

(129) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. X. p. 178.
(130) Dionyſ. Halic. I. 16. 17.
(131) Id. *ibid.*
(132) Gibert p. 78.
(133) Gibert p. 162.

» ſe ſont ſouvent mêlés enſemble
» par des migrations où des Colonies,
» ne prouve point toute ſeule l'i-
» dentité de ces deux Peuples. «

Fort bien. Mais, s'il eſt vrai, comme je le prétens avec M. Fourmont, que les Thraces & les Pélaſges euſſent abſolument la même Langue avant que les derniers euſſent adopté des mots Egyptiens & Phéniciens, il en réſultera donc une preuve de l'identité de ces deux Peuples.

Mais il faudroit » que (134) l'a-
» nalogie fût ſi particuliére aux deux
» Langues, que l'on ne put la re-
» trouver dans une autre. «

C'eſt préciſément ce que je ſoutiens, & ce qui réſulte auſſi de la preuve de M. Fourmont.

Cependant » M. Pelloutier a été
» aſſez malheureux pour ne rencon-

(134) Gibert p. 163.

» trer preſque que des mots com-
» muns à pluſieurs Langues très-
» différentes certainement de la Scy-
» thique & de la Grecque (135).

Mais pouquoi de cinquante mots que j'ai allégué n'en rebute-t-il que ſix qui lui paroiſſent de mauvais aloi, & qu'il croit pouvoir dériver plus naturellement des Langues Hébraïque & Chaldaïque, ſelon les régles de ſon Etymologie que j'aurai occaſion d'examiner dans la Lettre ſuivante. Pour contenter en attendant M. Gibert, je vais imiter les bons payeurs, & mettre ſix autres mots à la place de ceux qu'il trouve bon de rejetter. Βληχά *balatus*, κλάγγω *ſono*, γρασων *herba* ὠτας *mamma*, σφέλας *ſcabellum* ἀκρωνῶ *montes alti*. Ces mots ſont les mêmes tant en Allemand qu'en Grec.

(135) Gibert p. 163.

III. Ma troiſiéme & derniére réflexion roulera ſur le célébre oracle de Dodone. Commençons par rapporter ſuccinctement ce que j'en ai dit (136) : ce ſera le moyen de juger ſi les objections par leſquelles M. Gibert prétend renverſer mes conjectures ſont fondées.

Ce que l'on appelloit l'Oracle de Dodone étoit une forêt, ou un bocage conſacré, dans lequel il y avoit (137) pluſieurs arbres doués du don de prophétie. On voyoit, ſur-tout au milieu de la forêt (138), un grand chêne que l'on appelloit le chêne (139) de Jupiter, & que l'on conſultoit préférablement à tous les autres, parce qu'il étoit en réputation de prononcer les oracles les plus clairs & les plus

(136) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. IX. p. 133-138.
(137) Servius ad Georg. II. v. 16. p. 100.
(138) Idem ad Æneid. III. 466.
(139) Odyſſ. XIV. 327. XIX. 296.

ſûrs. Quand quelqu'un venoit conſulter la Divinité (140), la Prêtreſſe le plaçoit à une certaine diſtance de l'Arbre, &, après avoir obſervé pendant quelque tems le mouvement des feuilles que le vent agitoit & le bruit ſourd qui réſultoit de ce mouvement, elle interprétoit à ſa maniére ce langage de la nature ou de la Divinité, & diſoit au Conſultant : *Voici ce que répond Jupiter*, &c. Au pied de l'Arbre il y avoit une fontaine (141) qui participoit auſſi au don de Prophétie, c'eſt-à-dire, que quand le tems étoit calme, & que l'on ne voyoit aucune agitation dans les feuilles du chêne, ceux qui venoient conſulter l'Oracle n'étoient pas pour cela renvoyés ſans réponſe. La Prêtreſſe (142) recouroit alors au murmure

(140) Suid. in Dodon.
(141) Servius ad Æneid. III. 466.
(142) Servius. *ibid.*

des eaux de la Fontaine. On voit, par cet exposé, que l'Oracle n'étoit pas anciennement dans un Temple proprement ainsi nommé. Le chêne de Jupiter auroit été muet, il auroit même péri, si, au lieu de le laisser en plein air, on avoit voulu le renfermer dans des murailles. Après que les Phéniciens & les Egyptiens eurent porté en Gréce la coutume d'ériger des Temples & des Idoles à l'honneur de la Divinité, on bâtit à Dodone un Temple, dont Vitruve fait quelque part la description. Je ne sçaurois dire dans quel tems ce Temple, qui existoit déja du tems d'Hérodote, avoit été fondé. Plutarque (143) dit, à la vérité, qu'il passoit pour être l'ouvrage de Deucalion (144). Comme Deucalion

(143) Plutarch. Pyrrho initio.

(144) Hyginus dit que le Temple avoit été bâti par Thessalus Fab. 225. Ce Thessalus passoit pour être fils de Jason & de Médée.

étoit l'ennemi déclaré des Pélaſges qu'il chaſſa d'une partie de la Theſſalie, il ne ſeroit pas impoſſible qu'il n'eut donné dans les nouvelles idées & bâti des Temples à la maniére des Egyptiens. Au reſte, il eſt conſtant que le Temple de Dodone étoit beaucoup plus moderne ; Homére (145) inſinue bien clairement qu'il n'y avoit, de ſon tems, ni Temple, ni Maiſon dans la forêt de Dodone.

Les Pélaſges avoient fondé l'Oracle de Dodone. C'eſt un fait que les Anciens atteſtent unanimement. Homére, Hérodote, Héſiode, Ephorus, Martien d'Héraclée, Strabon (146), ſont tous d'accord ſur cet article. Denys d'Halicarnaſſe (147) ajoute qu'à la faveur de l'Oracle, les Pélaſges ſe maintinrent long-

(145) Iliad. XVI. v. 233.

(146) Iliad XVI. v. 233. Herodot. II. 52. Strab. VII 327. IX 402.

(147) Dionyſ. Halic. lib. I. p. 15.

tems dans le territoire de Dodone. » Perſonne n'oſoit les y attaquer, » parce qu'on les regardoit comme » des perſonnes ſacrées. « Il y a bien des fables & des contradictions dans ce qu'Hérodote raconte du même Oracle. Rapportons cependant ce qu'il en dit, & voyons s'il eſt vrai que mes conjectures ſoient renverſées par le témoignage de cet Hiſtorien.

» J'ai appris (148) à Dodone que » dans les tems les plus anciens les » Pélaſges immoloient leurs victimes » en invoquant les Dieux auxquels » ils ne donnoient ni nom ni ſurnom, » attendu qu'ils leur étoient entiére- » ment inconnus. Ils les appelloient » Θεὸς, parce qu'ils avoient tout diſpo- » ſé avec ordre. Après un long inter- » valle, ils apprirent qu'on avoit ap- » porté d'Egypte les noms des autres

(148) Herodot. II. 52. 53. 54. 58. 171.

» Dieux, & ce ne fut encore que
» long-tems après qu'ils entendirent
» parler de Bacchus. Au bout de
» quelque tems ils conſulterent ſur
» le ſujet de ces noms l'Oracle de
» Dodone, qui paſſoit pour être le
» plus ancien de toute la Gréce, &
» qui étoit alors le ſeul. L'Oracle
» leur permit de ſe ſervir de ces
» noms, qui venoient des Barbares.
» Depuis ce tems-là ils exprimerent
» dans leurs ſacrifices les noms de
» ces Dieux, & les Grecs les reçu-
» rent enſuite des Pélaſges... c'eſt
» ce que diſent les Prêtreſſes de Do-
» done. Voici ce que les Egyptiens
» racontent des Oracles établis en
» Gréce, & de celui qui eſt en Ly-
» bie. Les Prêtres de Jupiter Thé-
» bain me diſoient que deux Prê-
» treſſes furent emmenées de leur
» Ville par des Phéniciens. Qu'ils
» avoient oui dire que l'une de ces
» femmes fut vendue en Lybie, &

» l'autre en Gréce, & que ce furent
» ces deux Prêtreſſes qui fonderent
» les premiéres des Oracles, au mi-
» lieu des Peuples dont je viens de
» parler. Leur ayant demandé quelle
» certitude ils avoient de la choſe,
» ils me répondirent qu'ils avoient
» fait de grandes recherches tou-
» chant ces femmes, & qu'ils avoient
» appris nouvellement ce qu'ils ve-
» noient de me dire. Voilà ce
» que j'ai appris des Prêtres de
» Thébes. Mais les Prêtreſſes de
» Dodone me dirent que deux co-
» lombes noires s'étant envolées de
» Thébes en Egypte, l'une paſſa en
» Lybie & l'autre à Dodone. Celle-
» ci s'étant poſée ſur un hêtre, pro-
» nonça en langage humain que le
» deſtin portoit que l'on devoit éta-
» blir là un Oracle de Jupiter:
» qu'ayant conjecturé de-là que cet
» avis leur étoit donné par la Divi-
» nité, elles avoient commencé, de-

» puis ce tems-là, à prophétiſer. C'eſt » ce que me dirent les Prêtreſſes de » Dodone, & les autres Dodonéens » me confirmerent la même choſe... » On devine à peu près de la même » maniére à Thébes, en Egypte & à » Dodone. La coutume de deviner » dans des Temples vient des Egyp- » tiens, deſquels les Grecs ont auſſi » emprunté pluſieurs autres céré- » monies de la Religion .... Les » myſtéres que les Grecs appellent » Theſmophoria furent enſeignés » aux femmes des Pélaſges par les » filles de Danaüs. «

De tout cela j'ai conclu que les Pélaſges, qui étoient les Fondateurs de l'Oracle de Dodone & les premiers Habitans de la Gréce, avoient une Religion toute différente de celle que les Phéniciens & les Egyptiens y apporterent depuis. Ils n'avoient ni Temples, ni Idoles. Ils tenoient leurs aſſemblées

religieuſes dans des forêts. Un chêne étoit le ſymbole & l'Oracle de la Divinité. Ils devinoient par le murmure des eaux, par le mouvement des feuilles d'un arbre. Ils ne connoiſſoient aucun des Dieux (149) qu'Homére & Héſiode ont célébré, & dont le nom, auſſi bien que le culte, avoient été apportés d'ailleurs. Ils offroient leurs ſacrifices en invoquant les Dieux, ſans y chercher d'autre cérémonie. Dans la ſuite les ſuperſtitions étrangéres prévalurent inſenſiblement en Gréce. Une partie des Pélaſges, & même les Prêtres de Dodone, conſentirent de les adopter pendant que ceux qui refuſoient d'embraſſer la nouvelle Religion, furent chaſſés de leur Patrie, ou en ſortirent volontairement. Ecoutons préſentement ce que M. Gibert oppoſe à ma conjecture.

(149) Herodot. II. 50. 53.

I. Objection. (150) » Hérodote » même assure que les Oracles ne » devoient leur origine qu'aux Egyp- » tiens. «

Je réponds premierement que si Hérodote disoit ce que M. Gibert lui attribue, il seroit seul de son sentiment. Les deux Oracles les plus anciens & les plus célébres de la Gréce, étoient celui de Delphes & celui de Dodone. On rapportoit l'institution du premier (151) aux Hyperboréens, & je viens de montrer par une foule d'Auteurs que celui de Dodone avoit été établi par les Pélasges.

En second lieu, l'Historien se contrediroit visiblement *lui-même*, puisqu'il suppose que l'Oracle de Dodone subsistoit déja lorsque les superstitions étrangères commence-

(150) Gibert p. 154.
(151) Pausan. Phoc. V. p. 809.

rent à s'introduire. N'eût-il pas été ridicule de demander à une Prêtreſſe Egyptienne qui avoit apporté de Thébes le culte de ſes Dieux, qui devinoit par leur inſpiration, s'il falloit auſſi exprimer dans le ſervice le nom de ſes Dieux ?

Enfin Hérodote (152) dit ce qu'il devoit dire, ſçavoir que » la cou-» tume de deviner dans des Tem-» ples venoit des Egyptiens. « C'eſt ce que porte le Grec, & ce que M. Gibert ne devoit pas ſupprimer dans la verſion Latine de ce paſſage.

II. Objection. (153) Il y plus, c'é-» toit un point également reconnu » par les Egyptiens & par les Do-» donéens, que celui de Dodone » avoit été établi par une Egyptien-» ne. Les Prêtres de Thébes l'a-

(152) Herodot. II. p. 105.
(153) Gibert p. 154. 155.

» voient ainſi raconté à Hérodote ; » ceux de Dodone lui en avoient » dit autant, & je ne vois pas ce » qu'on peut oppoſer à une tradi- » tion ſi poſitive & ſi uniforme. »

On peut y oppoſer une réflexion qui eſt déciſive. M. Gibert ſuppoſe ce qui eſt en queſtion. La tradition n'eſt pas uniforme. Démentie par les Auteurs que j'ai cités, & qui rapportent aux Pélaſges la fondation de l'Oracle de Dodone, elle n'eſt pas uniforme même dans Hérodote. Les Egyptiens en attribuent l'inſtitution à une femme, & les Prêtreſſes de Dodone à une colombe. La tradition auſſi n'eſt pas poſitive. Les Prêtres Egyptiens diſent qu'après bien des recherches ils n'ont rien découvert touchant la route qu'avoient priſe les deux Prêtreſſes que des Phéniciens avoient emmenées, & que la ſource où ils ont puiſé eſt un oui-dire, un bruit

qui s'eſt répandu tout nouvellement. On voit bien que les Prêtres de Thèbes, ayant appris l'hiſtoire des deux Colombes noires, en eurent honte, & que, pour rendre la choſe plus croyable, ils tranformerent ces colombes en femmes, ſans vouloir garantir cependant que ces femmes euſſent paſſé l'une en Lybie & l'autre en Gréce. Il eſt vrai que les Prêtreſſes de Dodone prirent un ton plus affirmatif, & raconterent gravement à l'Hiſtorien la Fable de la Colombe. Les hommes qui ſervoient dans le Temple de Dodone appuyerent la choſe de leur témoignage, & aſſurerent que les Prêtreſſes avoient dit la pure vérité. Pouvoit-il en être autrement ? Falloit-il que ces bonnes gens déſavouaſſent une Fable qui les faiſoit ſubſiſter ? Tout ce que je trouve de bien poſitif, c'eſt la crédulité d'Hérodote & de ceux qui ſe laiſ-

ſent bercer par de ſemblables ſornettes.

3e. *Objection.* (154). « Ce qu'E-
» phore dit dans Strabon, que cet
» Oracle étoit ἵδρυμα τῶν Πελασγῶν, ne
» peut, ce me ſemble, ſignifier qu'il
» y eut été établi par les Pélaſges:
» ἵδρυμα dans le ſtyle de Strabon,
» (Voy. les premieres lignes du Liv.
» 6.) ſe dit de la conſtruction, de la
» fondation d'un Temple, d'un bâti-
» ment, & ne s'applique point or-
» dinairement au ſens figuré, à l'inſ-
» titution, l'établiſſement d'une cé-
» rémonie, d'une ſuperſtition, d'un
» oracle, en un mot; ainſi il ſemble
» qu'il faille l'expliquer ici de la fon-
» dation du Temple même qui étoit
» à Dodone, & qui avoit, en effet,
» été conſtruit par Deucalion, qui
» étoit Pélaſge, ou dire que, par ces
» mots, Ephore n'a entendu autre

(154) Gibert p. 153.

» choſe, ſinon que cet oracle étoit
» le lieu ſacré & le ſiége de la Reli-
» gion, du culte des Pélaſges. Après
» tout, le témoignage d'Ephore,
» peut être hazardé, prévaudra-t-il
» tout ſeul à celui d'Hérodote, qui
» avoit voyagé ſur les lieux, & à
» une Hiſtoire bien circonſtanciée,
» confirmée également par tous ceux
» qui y avoient quelque part » ?

J'ai déjà montré que l'Oracle de Dodone avoit été fondé par les Pélaſges, de l'aveu même d'Hérodote, & que le Temple qu'on y voyoit, étoit poſtérieur au tems de Deucalion. J'ajouterai ſeulement ici, qu'il s'en faut de beaucoup que la remarque Grammaticale de M. Gibert ſoit conforme aux régles d'une bonne critique. Les mots d'ἵδρυω & d'ἵδρυμα doivent être expliqués, comme on le dit dans les Ecoles, *pro ſubjectâ materiâ*. Par exemple,

Strabon dit (155) qu'il y avoit des Celtes établis le long de la Propontide ἱδρυμένων ; le mot Grec ne signifie pas ici *qu'ils y étoient bâtis*, non plus que dans Procope, lorſqu'il dit que les Toringiens étoient établis à l'Orient des Arboruches ἱδρυσαντο (156). Ainſi quand Strabon (157) remarque qu'un Temple (ἱερὸν) de Junon, que l'on voyoit en Italie, étoit l'ouvrage de Jaſon (ἵδρυμα) il eſt certain que le mot Grec peut & doit ſignifier ici que Jaſon avoit fait bâtir le Temple. Mais, au contraire, quand Ephorus diſoit que l'Oracle (μαντεῖο) de Dodone eſt une fondation des Pélaſges, comment veut-on que le terme d'ἵδρυμα marque ici un bâtiment? L'Oracle étoit un Chêne. Pouvoit-il venir dans l'eſprit à Epho-

(155) Strabo VII. 323.
(156) Gibert. p. 252.
(157) Strabo VI. 252.

rus que ce Chêne avoit été bâti par les Pélaſges ? Si on me diſoit que le mot d'Oracle μαντεῖον, peut cependant déſigner un Temple, la réponſe ſeroit facile ; c'eſt qu'on ne peut abſolument l'entendre ici de cette maniére, parce qu'il eſt conſtant qu'il n'y eut point de Temple à Dodone, auſſi long-tems que les Pélaſges y furent les maîtres, & qu'ils conſerverent l'ancien uſage de deviner par le Chêne de Jupiter.

4e. *Objection* (158). » Selon M. » Pelloutier, les Pélaſges n'avoient » point de Temples. Ils condam- » noient l'uſage des Idoles. C'étoit » deux points eſſentiels de la Reli- » gion des Scythes & des Celtes. Je » lui répondrai, en général, que ces » deux points eſſentiels de la Reli- » gion des Scythes, l'étoient auſſi » de la Religion de Noé & de ſes » premiers Deſcendans ».

(158) Gibert p. 156.

Fort bien ! Mais ce n'étoit pas la Religion des Phéniciens & des Egyptiens qui communiquerent aux Grecs l'uſage établi dans leur pays, de conſacrer aux Dieux des Temples, des Autels & des Idoles (159). Au reſte, il n'eſt pas de ma connoiſſance que les Deſcendans de Noé devinaſſent par le murmure des eaux, ni par le mouvement des feuilles d'un arbre.

5°. *Objection.* (160) » Il ſeroit difficile que l'on eût eu des Statues, ou » des Temples dans un tems où les » Arts, qui les ont pour ainſi dire créés » étoient entiérement ignorés. Ainſi » que les Pélaſges n'en euſſent point » originairement, cela ne prouveroit » pas qu'ils fuſſent interdits par leur » Religion. »

Les Phéniciens & les Egyptiens avoient déjà des Temples & des Sta-

(159) Herodot. II. 4.
(160) Gibert p. 157.

tues du tems de Moyſe. En parlant de la Religion des Pélaſges & des Scythes, je prouverai qu'elle leur interdiſoit l'uſage des Temples & des Statues, & qu'elle les portoit même à détruire les Temples & les Idoles des autres Payens.

6°. *Objection.* » L'Hiſtoire donne » aux Pélaſges un Temple dès le tems » de Deucalion. »

J'ai déjà examiné ce fait. Ainſi il ne ſera pas néceſſaire que j'y revienne.

7°. *Objection.* (161) » S'ils n'a- » voient point de Statue, une co- » lombe, placée ſur un chêne, étoit » leur Idole, & en Italie Denys d'Ha- » licarnaſſe remarque qu'ils conſul- » toient un Pivert poſé ſur une colon- » ne de bois. Qui ignore que les ar- » bres, les colonnes, les pierres même » équivalurent long-tems aux Idoles

(161) Gibert p. 157. 158.

» & aux figures plus parfaites, que » l'Art n'avoit point encore appris » à trouver dans la pierre & dans le » bois? »

Je crains que M. Gibert n'ait travaillé ici d'imagination. Je trouve bien, à la vérité, (162) qu'une colombe vivante avoit prononcé, en langage humain, qu'on devoit établir un Oracle à Dodone. Je trouve encore (163) qu'il y avoit dans le Chêne de Dodone des colombes qui y élevoient leurs petits en pleine ſûreté, que les Prêtreſſes devinoient par le vol de ces oiſeaux, & que quand le chêne fut abbatu par un brigand Illyrien, il en ſortit une volée de colombes. Denys d'Halicarnaſſe (164) m'apprend auſſi qu'un Pic, envoyé divinement, apparoiſ-

(162) Herodot. II. 52. 53. 54.

(163) Servius ad Georg. I. v. 8. pag. 61. & ad Æneid. III. 466.

(164) Dionyſ. Halic. I. p. 12.

ſoit aux Aborigines ſur une colonne de bois, & prononçoit des oracles de la même maniére qu'une colombe, perchée ſur un chêne conſacré, en avoit autrefois prononcé à Dodone. Mais outre que des Auteurs judicieux, comme Denys d'Halicarnaſſe & Strabon (165), traitent tout cela de fables, il me ſemble d'ailleurs qu'on n'en peut conclure autre choſe, ſi ce n'eſt que les Pélaſges & les Aborigines devinoient par le vol des oiſeaux, & non que des oiſeaux vivans fuſſent des Idoles & des Statues.

8e. *Objection.* (166) » Ajoutons » enfin que, loin d'abhorrer les Idoles, » ce furent les Pélaſges de qui les » Athéniens apprirent les premiers » des Grecs à conſacrer certaines Sta» tues infames à Mercure. »

Ce qu'Hérodote dit ici eſt très-

(165) Dionyſ. Halic. I. p. 12. Strabo VII. 328.
(166) Gibert p. 158.

vrai, & confirme mon ſentiment. Les Pélaſges que l'amour de la Patrie avoit retenus en Gréce, ayant une fois reçu les noms des Dieux Egyptiens, adopterent inſenſiblement le culte & les cérémonies de la vieille Religion, ſans en excepter même le Phallus qu'ils approprierent à leur Mercure, c'eſt-à-dire, au Dieu ſuprême, qu'ils regardoient comme l'Auteur de toutes les productions de la Nature.

9°. *Objection.* Les ſacrifices, *dit M. Pelloutier*, s'offroient à Dodone, &, parmi les Pélaſges en général, par la ſeule invocation du nom de Dieu. C'étoit auſſi un uſage des Perſes, des Celtes & des Scythes: ils n'érigeoint point d'Autels : ils ne connoiſſoient pas les libations, ni les autres cérémonies que les Grecs pratiquoient dans leurs ſacrifices. » Je ne ſçais ſi » ce que M. Pelloutier nous aſſure » des Pélaſges eſt bien vrai. Ce que

» je ſçais, c'eſt qu'il ne nous en
» cite aucun garant; car, pour le paſ-
» ſage du ſecond Livre d'Hérodote,
» qu'il tranſcrit en Grec dans ſes no-
» tes, s'il croit qu'il attribue l'uſage
» dont il parle aux Pélaſges, il ne l'a
» pas entendu. »

J'aurai occaſion d'expliquer & de prouver plus amplement ailleurs ce que je n'ai fait qu'indiquer ici. A l'égard du paſſage d'Hérodote que je n'ai point entendu, ſelon la déciſion de M. Gibert, il permettra que je le renvoye à l'excellent ouvrage de M. Paumier de Grântemeſnil (167), que je ſuis bien fâché d'avoir connu ſi tard. Cet habile homme explique le paſſage de la même maniére que je l'ai entendu & qu'on doit l'entendre naturellement, en faiſant attention à ce qu'Hérodote venoit de dire des libations des Egyptiens, de leurs ſi-

(167) Græcia Antiqua p. 38. 47. 48.

mulacres & des noms qu'ils donnoient à leurs Dieux.

10. *Objection.* » Je n'examinerai » point après cela, ſi, parce que les » Perſes n'avoient point d'Autels, » M. Pelloutier eſt bien fondé à en » refuſer aux Scythes & aux Celtes. »

Regardant les Perſes comme un Peuple Scythe, je pouvois bien remarquer qu'il y avoit ſur cet article une parfaite conformité entre les Perſes & les Scythes. Il me ſemble que M. Gibert auroit dû d'autant moins critiquer cette remarque, qu'il fait lui-même (168) deſcendre les Germains des Perſes, & qu'il avertit expreſſément que la Religion des Germains reſſembloit parfaitement à celle des Perſes, qui adoroient Dieu ſans Temple, ſans Images & ſans Autels.

11. *Objection.* (169) » Je remar-

(168) Gibert p. 237.
(169) Gibert p. 159.

» querai

» querai ſeulement que l'on trouva » des Autels dans les bois des Ger- » mains parmi les triſtes reſtes de la » défaite de Varus. Lucain en met » dans un bois auprès de Marſeille, » qui n'étoient arroſés que de ſang » humain. »

Je n'examinerai point ici ſi, pour avoir le plaiſir de me contredire, M. Gibert ne ſe contredit pas lui-même. Comment la Religion des Germains reſſembloit-elle parfaitement à celle des Perſes, ſi les premiers avoient des Autels? Au reſte, ma réponſe eſt que les Gaulois & les Germains n'avoient ni Temple, ni Autels, proprement ainſi nommés. Leurs Autels étoient une pierre brute, un peu de terre amoncelée, & ſur-tout des arbres que l'on arroſoit du ſang des victimes.

12e. *Objection.* (170) »Les Scythes

(170) Gibert p. 106.

» consacroient des Autels aussi-bien
» que des Temples, & même des Sta-
» tues au Dieu Mars, quoiqu'ils en
» refusassent aux autres Dieux. »

Je vous avoue, Monsieur, que je perds patience de me voir obligé de répondre à de semblables difficultés. Hérodote dit (171) expressément que les Scythes n'avoient ni villes, ni murailles, que leurs maisons étoient des chariots. Comment veut-on que des Peuples Nomades, qui couroient continuellement d'un Païs à l'autre, bâtissent des Temples ? Il est vrai que le même Historien fait mention (172) ailleurs d'un Temple que les Scythes érigeoient à Mars, & d'une Idole qu'ils lui consacroient. C'est sans doute tout ce que M. Gibert a trouvé dans ses Recueils. Car s'il s'étoit donné la peine de consulter les passages mêmes, il y auroit lû

(171) Herodot. IV. 46.
(172) *Ibid.* 62.

ſa propre condamnation. Le Temple étoit une ſorte de Montjoye que l'on plantoit au milieu de cette élévation.

J'ai répondu à toutes les objections de M. Gibert. C'eſt à vous, Monſieur, de juger préſentement s'il y a autant de ſolidité dans ſes remarques, qu'il y a de confiance dans la maniére dont il les propoſe.

Il me reſte encore de répondre pour M. l'Abbé du Bos, à une critique que je crois mal fondée, & d'examiner à mon tour les découvertes, les conjectures, les étymologies que M. Gibert communique au Public dans ſon Ouvrage. Ce ſera le ſujet de la troiſiéme Lettre que je vous ai promiſe.

Je ſuis, &c.

MONSIEUR,

Votre, &c.

PELLOUTIER.

A Berlin ce 11 Mars 1745.

TABLE

Des Chapitres & des Matières contenues dans ce Volume.

DISSERTATION *sur les Galates.* Argument. *Page* 1.

CHAP. I. Quelles étoient les Nations Gauloiſes qui s'établirent dans l'Aſie Mineure, ſous le nom de Galates. 3

CHAP. II. Dans quel tems ces Nations Gauloiſes paſſerent dans l'Aſie Mineure. 24

CHAP. III. Quelle étendue de Pays les Gaulois occuperent dans l'Aſie Mineure. 42

CHAP. IV. Quelles étoient les Mœurs de ces Nations. 50

CHAP. V. Quel étoit leur Langage. 55

CHAP. VI. Quel étoit leur Gouvernement dans cette partie de l'Aſie. 63

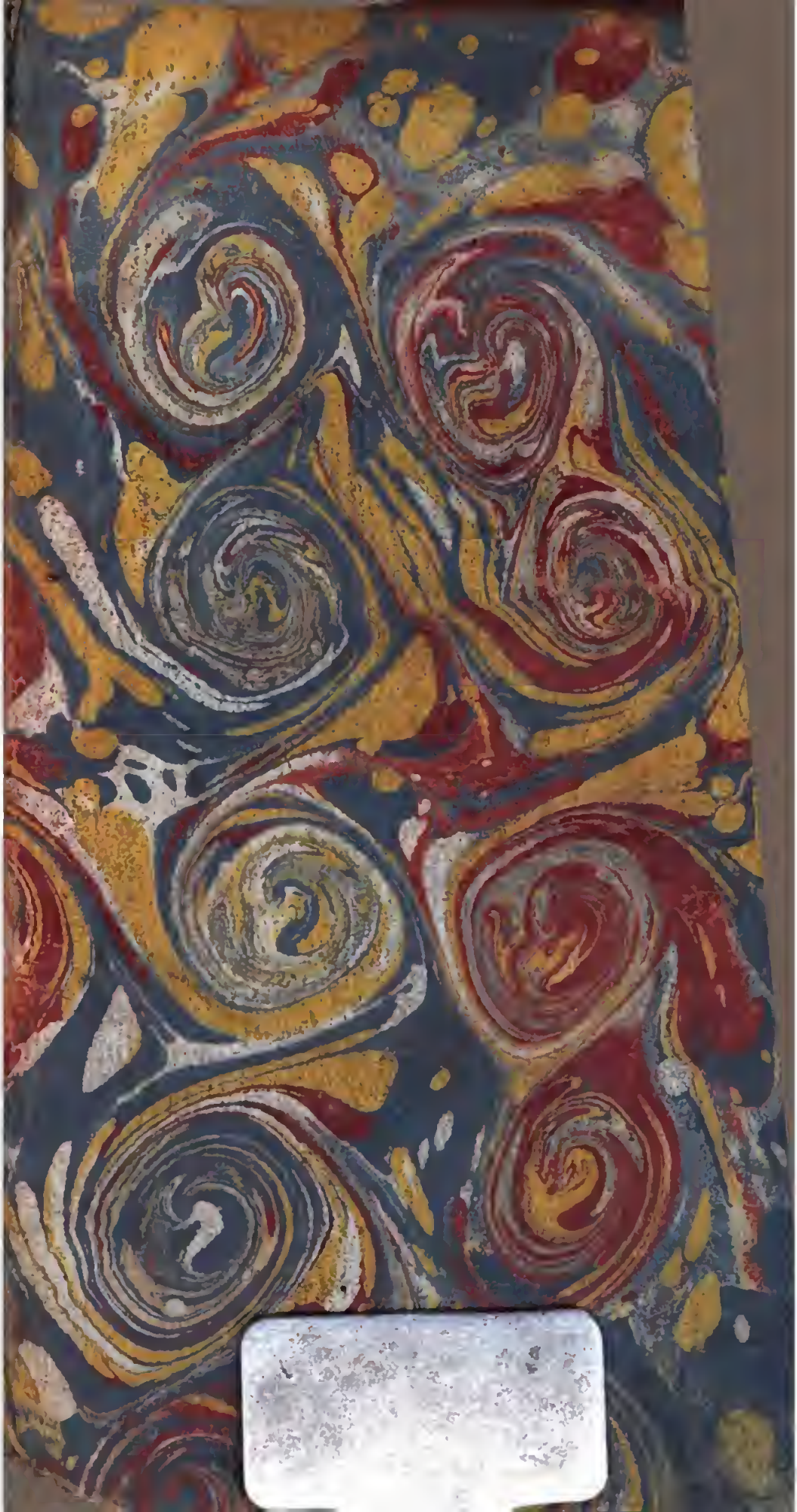
CHAP. VII. En quel tems les Galates ceſſerent d'avoir des Chefs de leur Nation, & de former un Etat indépendant. 71

DISCOURS *ſur l'Expédition de Cyrus contre les Scythes.* 88

DISSERTATION *ſur l'Origine des Romains.* 155

EXTRAIT *des Mémoires de M. Gibert.* 211

PREMIERE LETTRE *de M.* PELLOUTIER *à M.* JORDAN. 267

SECONDE LETTRE *de M.* PELLOUTIER *à M.* JORDAN, pour ſervir de Réponſe aux Objections qui lui ont été faites par M. GIBERT. 318

Fin de la Table du Tome troiſiéme.